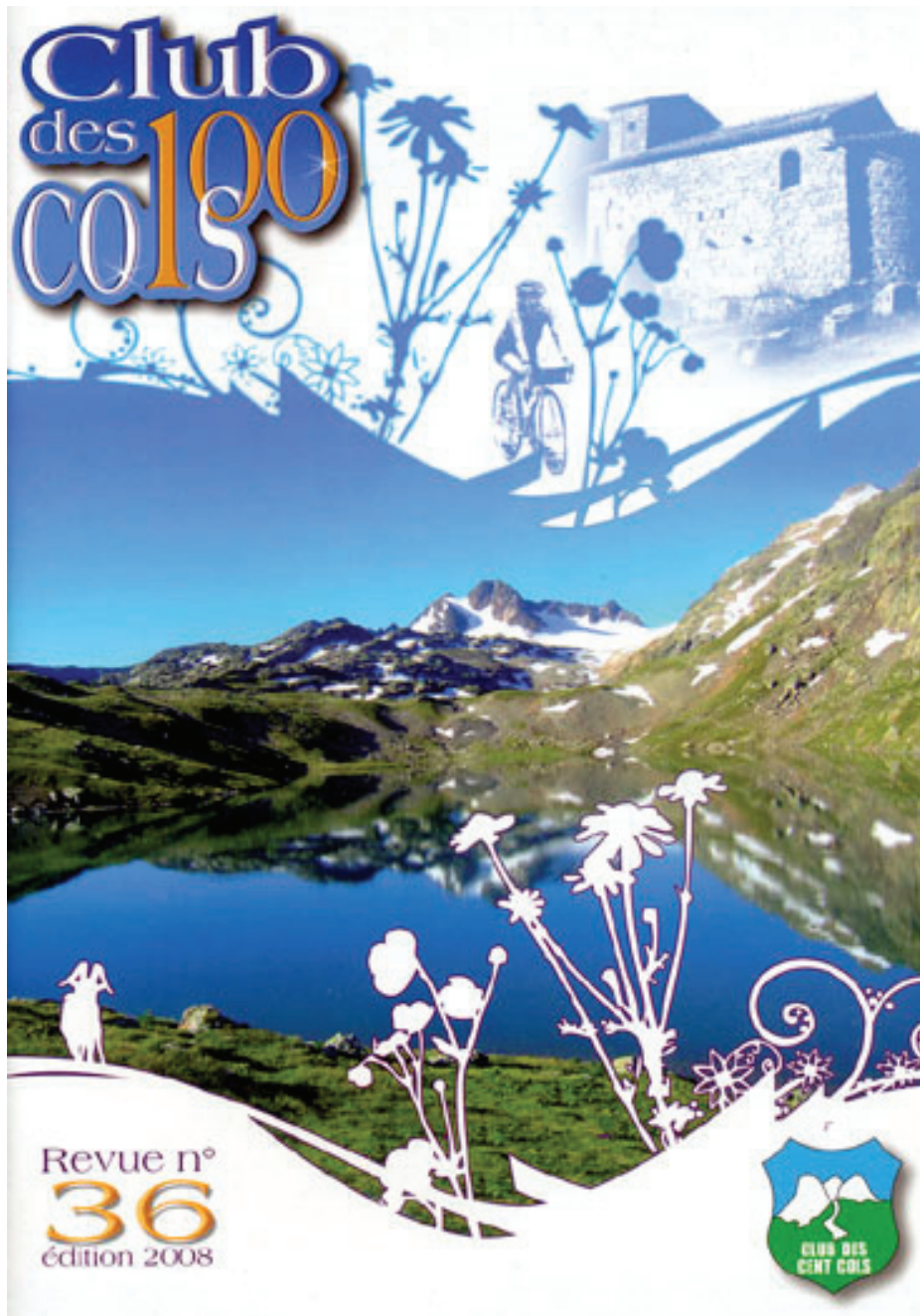


# REVUE N°36, 2008



# SOMMAIRE

Editorial.....	3
Persévérance ou entêtement.....	5
Réflexions iconoclastes.....	7
La Tour de Madeloc.....	9
5m10 au Tourmalet.....	10
Un cent col m'a fait louper le paradis !.....	11
Abécédaire du sacochéux-centcoliste.....	12
Faut-il battre en retraite ?.....	14
Le Col du Fa.....	15
En route vers le passage.....	17
Trois mille... pour le millième, avec la précision numérique !.....	18
La pratique du VTT.....	19
Ascension du col de Patapampa - 4900 m.....	20
Découverte des Colli Euganei (Veneto).....	21
Des cols méconnus.....	22
Mon histoire du Chemin de Saint Jacques De Compostelle.....	24
Aoste, Dolomites et Tyrol.....	26
Une équipée d'éclapés en Catalogne.....	28
Tizi Tichka.....	32
Raid en Argentine du 21 octobre au 12 novembre 07.....	33
Pico Veleta 3398m.....	35
Un petit col dur.....	37
Purée !.....	38
100 fois 1 col.....	40
Kikounade en Pays d'Oc.....	41
Le Turini (06-1607), mon 500ème... sous la neige.....	42
Je ne suis pas centcoliste, mais.....	44
Au col Saint-Jean.....	46
Sur les traces de Boll.....	47
Le Parpaillon : un rêve d'Om.....	48
Saveurs d'automne.....	50
Le camion n'a rien eu.....	51
Plaisir double en montagne.....	52
Légende du coll de la Dona Morta.....	54
Mes chères Alpes.....	56
Lettre à mon ami Michel, CC n°5349.....	58
La piste maudite.....	59
Vélanimaux.....	62
Lettre du Laouzas.....	65

Des Cévennes à l'Espinouse.....	66
G Pas Suivi !.....	67
Brevet Des Cimes Françaises.....	68
Sortie VTT en Suisse.....	70
Sortie VTT au-dessus des Diablerets.....	71
Concentration Suisse aux Avants.....	71
Assis et de boue.....	72
Après les cols... il y a encore du plaisir !.....	73
Retraite.....	74
De la faïence à la porcelaine ou d'une A.G. à une autre A.G.....	75
Les crêtes du Granon.....	77
Les Baisses ont la côte.....	79
Randonnée en Pays de Foix, dans le domaine de l'ours.....	80
Juillet 2007 : Alpes, Pyrénées et Ligne de Partage des Eaux Méditerranée-Atlantique.....	81
Vacances roumaines à vélo.....	83

# EDITORIAL

Une idée et une passion.

Le Club des Cent Cols doit son essor à la rencontre d'une idée et d'une passion. L'idée fondatrice du Club peut se résumer en quelques mots: rassembler les cyclos ayant franchi cent cols différents. Cette idée s'est révélée être un principe, c'est-à-dire un commencement, l'origine d'un mouvement qui depuis n'a cessé de se développer, de s'amplifier et de se régénérer.

Franchir un nouveau col est une source de motivation puissante, qui engendre toute une série de stratégies, de projets et de réalisations. Une fois atteints les cols classiques des grands brevets montagnards, on se tourne vers les randonnées permanentes qui se prêtent bien aux variantes permettant de débusquer des cols supplémentaires. On organise des séjours ou des voyages itinérants pour traverser des massifs et enrichir la collection. On se lance vers les routes de crêtes, où les paysages fabuleux révèlent de nombreux cols muletiers qui sont autant d'objets de tentations. On devient ainsi peu à peu des passionnés du vélo en montagne.

Le rassemblement est une composante essentielle de l'idée de Jean Perdoux. Si on peut bien franchir des cols en solitaire, le fait de partager le plaisir d'une ascension entre collègues, entre connaisseurs, que ce soit sur le vélo ou de manière indirecte par la parole, la plume ou la photo, confère un supplément d'émotions, prolonge le sentiment de satisfaction d'avoir atteint l'objectif souhaité et ancre le souvenir de ces journées dans la mémoire. C'est pourquoi dès le début ont été proposés une concentration et un bulletin de liaison annuels. La concentration annuelle prend un essor considérable, elle est devenue internationale, elle est jumelée avec un séjour très prisé, dans une ambiance conviviale dont le succès ne se dément pas. Elle se démultiplie avec des concentrations régionales qui sont autant d'occasions de se retrouver entre confrères.

La revue, elle aussi, a progressé jusqu'à son format actuel de 80 pages couleurs, sans compter celles du tableau d'honneur.

La variété des textes proposés et la richesse de la photothèque en font un document très attendu des adhérents et très représentatif de notre Confrérie. Le site Internet, les bulletins Info Cent Cols, les communiqués @actualités CC, les listes de diffusion sont une déclinaison avec les technologies actuelles de communication de cette volonté de rassemblement à l'origine de notre Confrérie.

La passion du vélo en montagne est une partie intégrante du cyclotourisme, dont on peut faire remonter l'origine à l'invention du dérailleur, merveille mécanique qui permet de s'attaquer à toutes les pentes. Tous les massifs montagneux, de quelque pays qu'ils soient, se prêtent à l'exercice.

Les membres du Club des Cent Cols ont dressé, dès les premières années, des listes de cols, répertoriés par massifs, auxquelles ont succédé les divers catalogues de cols par pays que propose le Club aujourd'hui. Là aussi la technique a considérablement évolué : du repérage des cols au double décimètre sur carte papier aux importations de coordonnées sur cartes numériques, des listes tapées à la machine

par Robert Chauvot, aux fichiers informatisés établis par les nombreux bénévoles qui planchent sur ces catalogues et leurs mises à jour, que de chemin parcouru !

Mais au fond, c'est toujours la même idée et la même passion: découvrir des territoires et des paysages, franchir de nouveaux cols, rencontrer des cyclos qui poursuivent la même quête et rebâtir d'autres projets.

Excellente chasse aux cols à tous, et rendez-vous le 16 août au col du Joly !

Claude Bénistrand  
Président du Club des Cent Cols

# PERSÉVÉRANCE OU ENTÊTEMENT...

Persévérer : demeurer ferme et constant dans un sentiment, une résolution.

S'entêter : s'obstiner; entêtement : obstination, ténacité.

La première est plutôt une qualité pour réussir ce que l'on entreprend, le but est forcément noble.

Le deuxième est défini comme un 'attachement excessif' à ses idées, à ses choix, quelle qu'en soit la justification, quelles que soient les chances de réussite, excès d'autant plus incompréhensible que l'enjeu est jugé farfelu, déraisonnable.

Généralement on encourage à persévérer, mais on dissuade de s'entêter. Au cas présent, aucun des deux acteurs ne valait mieux que l'autre pour renoncer, nous étions deux également entêtés.

Aller jusqu'au bout... de celui des chemins qui mène à un col, s'obstiner à contourner les obstacles parce que, forcément, on doit pouvoir y arriver... tel était peut-être non pas l'enjeu mais le but du jeu... auquel nous avons joué à deux reprises un même jour de novembre en Espagne, dans cette curieuse région volcanique de la Garrotxa, entre Banyoles et Olot. Une chose est certaine, il est rare de sortir indemne de telles entreprises et, mon conseil, peaux sensibles s'abstenir !

Basés à Santa-Pau pour une petite semaine de VTT, nous quittons un matin cet attachant village catalan dont le cœur (la Vila Vella) est une belle place entourée d'arcades, de vieilles maisons en pierres et de l'imposante église gothique de Santa Maria au clocher aussi carré que le plan sur lequel est construit le château.

Une petite route et une piste nous mènent jusqu'à un solide portail, haut et sévèrement cadencé. La taille de la chaîne qui assure la fermeture (un verrou ne suffisait pas !!) montre que le propriétaire ne plaisante pas avec d'éventuelles velléités de pénétrer dans son domaine.

Il est vrai qu'il n'a certainement pas imaginé que quelques vététistes originaux pourraient avoir "besoin" de traverser sa propriété pour franchir le col qu'il s'est approprié.

De l'autre côté du portail, la passe est gardée par un chien de bonne taille, attaché mais relativement paisible. Bien sûr, il ne doit rentrer en fonction que si des intrus escaladent le très haut portail... Nous ne le ferons pas... ne sachant pas ce que nous pourrions trouver au-delà du virage..

Nous redescendons et nous nous engageons sur ce que nous pensons être une possible deuxième voie d'accès. Sur le goudron puis une piste à nouveau, nous traversons un bois et en montant, selon l'altimètre, sensiblement plus haut que le col, nous débouchons en terrain dégagé mais sans échappée possible pour redescendre sur le col que nous voyons maintenant très bien. La végétation dense nous fait renoncer, jouer les passe-murailles risque de laisser des traces. Le métier de chasseur de cols va devenir bien compliqué s'il faut faire suivre une machette pour se frayer un chemin... En même temps il n'est pas concevable d'abandonner, il faut juste trouver la faille dans le système de défense.

Demi-tour une nouvelle fois, jusqu'au croisement avec une autre piste qui nous éloigne un peu plus du but mais qui risque de nous permettre de l'atteindre... à force de tourner autour du pot...

involontairement. Gros travail de navigation du GO, la carte maintes fois pliée et dépliée est scrutée longuement, il y a un vrai problème à résoudre, mais... nous passerons... c'est juste une question de temps.

Même type de piste dans les bois de chênes et de hêtres, déserts et agréables bien que peu colorés en cette fin d'automne. Puis, devenu sente, le chemin se perd (n'y-a-t-il donc pas de chasseurs pour entretenir les chemins ?), la terre disparaît, recouverte d'herbes et surtout de ronces, vous savez, les plus sournoises, à ras de terre, celles dans lesquelles se prend le pied, celles qui adhèrent bien à la peau quand on tente de se dégager imprudemment trop vite, celles qui zèbrent douloureusement les jambes de façon longtemps indélébile, celles qui font de la douche un supplice cuisant. Oui, je sais, rien ne nous obligeait à y aller.

Rien. Juste cette inaptitude à renoncer. Il est là, le col, à quelques dizaines de mètres. Mais la propriété est bien protégée, une place fortifiée non pas par des murs mais par d'infranchissables rideaux d'une végétation meurtrière. Escaladant un talus offrant ce qui peut ressembler à un chemin, nous parcourons dans le bois inhospitalier la ridicule distance qui nous séparait du col. Il est bien là, clos de tous côtés, vert et accueillant, contrastant avec l'austérité du décor alentour, bien dessiné et ne laissant aucun doute sur sa qualité de col.

Il s'appelait le Col de Pujolet (604 m), paisible dépression entre les petits cônes depuis longtemps sages et muets du Volcà de Rocanegra et du Volcà de Puig Subià.

Ce fut un jeu, non pas dans le but de faire +1 dans le compteur des cols à n'importe quel prix, mais dans l'esprit de rébellion contre l'annexion contestable de pistes et chemins publics par des soi-disant propriétaires qui interdisent purement et simplement le passage.

Ce ne fut pas le seul qui nous résista. Le Collet de Collvei (527 m) semblait aussi inaccessible.

Depuis la route, barrée par un autre imposant portail, nous le voyons au bout d'une belle grimpe. Un petit portillon ouvert invite à pénétrer dans la propriété. Après avoir actionné la sonnette, sans réponse des 'propriétaires' via l'interphone et sans visibilité sur une probable ferme ou habitation juste après le virage, nous nous aventurons sur la route, en poussant le vélo, comme si notre lente et timide progression à pied pouvait atténuer l'audace d'avoir bravé l'interdit.

Justement un 4x4 arrive derrière nous. Comme des enfants pris en flagrant délit, nous faisons signe au chauffeur de s'arrêter et lui demandons l'autorisation d'aller au col. Son air sévère nous fait craindre un instant un refus de sa part, mais comprenant que nous souhaitons franchir le col et basculer de l'autre côté, sans un sourire, il nous donne son accord. Soulagés, nous pouvons désormais poursuivre notre route... qui fut encore semée d'embûches sur un terrain toujours squatté par une végétation intraitable... d'où émergent parfois de superbes églises romanes restaurées et mises en valeur au milieu d'un espace propre et dégagé.

L'Espagne n'a pas l'exclusivité de ces "privatisations" de chemins et cols.

Je me souviens du col de la Terre Bleue (490 m), entre autres exemples, sur un petit circuit dans les Monts et la forêt du Somail au départ de Saint-Pons-de-Thomières. Pour l'atteindre nous nous sommes heurtés

au même problème d'accès interdits par des 'propriétaires' peu amènes, trahis par un fort accent étranger et flanqués de deux énormes chiens de nature à faire reculer les plus téméraires. Ils ne savaient même pas qu'il y a un col à quelques centaines de mètres de chez eux, ils n'ont même pas compris pourquoi nous 'devions' y aller ! Incroyable, non ? !

Mais si le but est atteint peu importe le temps passé (plutôt que perdu) à essayer d'expliquer ou de contourner les obstacles, il faut bien de modestes pionniers pour ouvrir la voie aux autres !

Chantal Sala CC N°3674

## RÉFLEXIONS ICONOCLASTES.

En 1972, un groupe de cyclistes éclairés a donc créé le Club des Cent Cols.

Par le plus grand des hasards, mes premières expériences dans les cols datent précisément de cette année-là. Je totalise à ce jour et 35 ans plus tard péniblement quelques 300 cols homologués, très loin derrière les ténors de la confrérie riches de plus de trois mille cols. A cela plusieurs raisons.

Mon pré carré est peuplé d'une petite ménagerie (âne, chèvres, poules, chiens, chats et tutti quanti...) de sorte que pour sortir de notre trou, nous sommes tributaires, ma femme et moi, du bon vouloir de l'un ou l'autre. Aussi quand nous avons la possibilité de mettre le nez dehors pour de courts séjours, je me garde d'infliger à mon épouse la présence de la bicyclette, je lui casse suffisamment les pieds avec ma passion tout le long de l'année.

Comme d'autre part, n'en déplaise à certains imaginatifs qui voient des cols en plaine, la montagne n'est jamais venue à moi... Je suis condamné, mais ce m'est une douce violence, à aller la chercher, à charger la randonneuse et piquer des deux vers là où ça monte pour de bon, d'autant que tout compte fait, elle n'est pas si loin que cela, la montagne. En trois ou quatre jours, à la vitesse d'un bon trotteur, j'en vois les premières cimes blanches (cette fois, passé le Rhône, du côté du Val du Fier, et ce fut comme chaque fois, un petit moment d'émotion).

Cette année partant du raisonnement qu'à ma connaissance, les Alpes comptent quatre cols routiers de plus de 2.700 mètres, que j'en avais trois à mon palmarès, Stelvio, Restefond et Iseran, je me fixai le quatrième, le col Agnel, comme pivot de mon voyage.

Pas facile d'accès le col Agnel à la limite du Queyras et du Piémont : en prélude, il me faudra venir à bout de trois grands cols (Madeleine, Galibier, Izoard), autant de banderilles destinées à tester ma résistance. Une fois atteint mon principal objectif dans l'éblouissement d'une lumineuse matinée de juin, et après m'être rempli la musette à Sampeyre, je me lançai à l'assaut du col du même nom et puis tant qu'à faire, atteint de boulimie, j'engloutis le Valcavera. Cette journée restera marquée dans les annales de ma carrière de cycliste.

Après avoir remonté le Piémont, les Alpes à ma gauche, arrivé dans la vallée de Susa, mon projet initial était de monter le col du Nivolet qui est, comme chacun sait, routier sur un seul versant. Une fois au



sommet, je comptais descendre vaille que vaille par des sentiers jusque Pont à l'extrémité de la Valsavarenche où je retrouverais une route carrossable.

Je réussis à contacter à ce sujet Mario Labelle, éminent membre du club, qui fut peu encourageant : chemin mal fléché, possibilité de rencontrer un torrent infranchissable en cas de fortes pluies. Lui-même avait renoncé. En outre, les routes de plaine qui conduisaient à Aoste étant fort circulantes, me dit-il, une possibilité élégante me restait pour de Susa atteindre Martigny, terme de mon voyage : franchir successivement, en deux jours, quatre grands cols de légende... Ainsi fut fait.

Durant le voyage, j'ai rencontré ou croisé des cyclistes de tous poils : ainsi ce petit groupe de joyeux transalpins qui montaient vers le colle dell' Agnello en devisant agréablement et d'abondance. Je me demandais comment ils pouvaient respirer, pédaler et parler lorsqu'ils m'aperçurent, et alors ce fut du délire. Pour répondre à leurs saluts, je lâchai le guidon des deux mains au risque de me retrouver le cul par terre.

J'en fus tout ravigoté parce que ceux-là qui se prennent pour des clones d'Armstrong me croisent si fièrement que j'ai parfois l'impression d'être l'homme invisible : un peu de modestie s'impose car j'en ai vu bien peu de grimpeurs ailés.

Parmi ces derniers, dans les Bauges, une cycliste, revêtue d'un maillot de championne de France, m'a passé en coup de vent en me souhaitant bon voyage avec, accroché désespérément à sa roue, au bord de l'apoplexie, un représentant du sexe fort.

Enfin, alors qu'au sommet de l'Iseran, je dégustais le paysage à petits traits, un cycliste s'affala à mes côtés, des écouteurs aux oreilles, sortit son portable et se mit à envoyer des messages, le regard perdu dans son monde. Au bout de quelques instants, il redescendit par où il était venu vers Val d'Isère. Comme quoi, il y a monter un col et monter un col.

Ce voyage me tenait particulièrement à cœur : d'abord, j'avais une revanche à prendre sur le sort car en mai 2006 une vétérinaire speedée, m'avait brûlé la politesse à un carrefour et envoyé au tapis sonné pour le compte : j'avais passé le reste de la saison à lécher mes plaies ; ensuite, je voulais enterrer dignement la cinquantaine : je suis de ceux qui étant né le 11 septembre ont besoin d'une dérogation de big-brother pour fêter l'événement. Cette année, je soufflai donc six bougies sur mon gâteau d'anniversaire.

Par une association d'idée presque sacrilège, terminons ces lignes par une anecdote rapportée en son temps par Daniel Mermet, journaliste poil à gratter de France-Inter : alors que l'Occident tout entier observait trois minutes de silence le 12 septembre 2001 en mémoire des victimes des attentats, un cycliste est passé sous les fenêtres de la maison de la radio en sifflant l'Internationale : voilà sans doute ce que l'on appelle la vélorution...

Philippe Tamignaux

CC n°4733

# LA TOUR DE MADELOC

Si vous séjournez quelques jours sur la Côte Vermeille, il est une ascension qu'il ne faut absolument pas louper.

Sous aucun prétexte. Il s'agit d'un remarquable belvédère qui offre des points de vue uniques avec en toile de fond le bleu profond de la mer. Magnifique !

Les petites routes caracolent partout de hameau en ermitage à travers les collines. La route grimpe en permanence entre oliviers, quelques figuiers de Barbarie et des champs de vigne à perte de vue.

Perdue aux confins de la France, la Tour Madeloc contrôle pratiquement toute la partie côtière située entre Collioure et Banyuls et chapeaute une série impressionnante de batteries et de casernements dissimulés un peu partout sur le flanc de la montagne. C'est une fortification qui remonte à l'époque du Moyen-Age, impressionnante au point d'avoir été appelée "Tour du Diable".

On y domine de 654 m Banyuls sur Mer, Port-Vendres et Collioure. On y aperçoit aussi bien, au sud la côte Espagnole, qu'au nord l'étendue de la plaine du Roussillon.

Collioure, la perle de la Côte Vermeille, est le centre de départ de la balade par excellence; quoique dénicher une place non payante pour garer son véhicule y relève de l'exploit... Le port, qui vit encore dans le souvenir de ses peintres célèbres, est le point de rencontre de la mer, de la vigne et de la peinture. Berceau du fauvisme, fief de l'ancienne résidence des Rois de Majorque, l'ancienne ville espagnole fait aujourd'hui les délices des touristes.

Le coll de Mollo est un croisement intéressant pour faire le point. Si le promeneur est cuit, il lui est possible d'écourter la balade en redescendant sur Port-Vendres.

Dans le cas contraire, il file sur la droite en direction de la Tour de Madeloc via le "circuit des crêtes". Un point d'eau permet de faire un plein indispensable car il est plus que probable que la chaleur sera au rendez-vous. En outre, la pente va en s'accroissant et grimpe littéralement au ciel dans les derniers mètres. L'ultime kilomètre affiche un pourcentage moyen largement supérieur à 15% avec une finale qui frise la démesure. A tel point que la roue directrice décolle du bitume si on ne déporte pas son centre de gravité vers l'avant.

Aussi n'est-il pas étonnant que cette région frontalière soit fréquentée par un bataillon de cyclogrimpeurs !

Après la Tour de Madeloc, longue descente à flanc de coteau. Banyuls s/Mer apparaît dans l'échancrure des rochers, encadré de collines sauvages couvertes de vignes qui tombent en à-pic dans la mer. Ensuite, c'est par la nationale 114 qui longe le littoral que l'on parvient sur les hauteurs de Port-Vendres, plus exactement au coll de las Portas.

Là, le cyclo a l'embarras du choix pour retourner à sa base. En effet, la voie la plus directe, c'est de poursuivre son chemin sur la nationale jusque Collioure. Pour ma part, j'ai préféré m'échapper de cet axe à grande circulation par un chemin confidentiel qui se faufile sur la gauche entre les vignobles.

Cette tangente, qui remonte en pente douce vers le coll de Mollo, améliore le score du "Cent Cols" de 3 unités. Puis, retour en roue libre vers le port aux barques colorées qui séduisirent Matisse et Picasso en leur temps.

Itinéraire :

Collioure (10 m) – D86 - Creu de la Forca – Forat d'En Calbo (163m) - Coll de la Serra (344m) - Coll de Mollo (229m) - Torre Madaloc (656m) – Coll des Gascons (386m) – Coll de Llagastera (256m) – Banuyls sur Mer (2m) – N114 - Coll de Père Carnera (69m) – Paulilles – Coll de las Portas (77m) – D86a - Coll del Mig (105m) – Coll Perdiguier (125m) – Coll de Mala Cara (210m) - Coll de Mollo (229m) - Forat d'En Calbo (163m) – Collioure.

40 km - dénivellation 1200m

J.Bruffaerts

CC n°1997

## 5M10 AU TOURMALET

J'ai voulu en avoir le cœur net: deux mois après notre périple, je repartirai dans le Tourmalet, seul cette fois, sur mon vieux Veneto.

Braquet : 5m10. Celui-là même qu'avait choisi Octave Lapize<sup>1</sup>, à la stupeur générale, le 20 juillet 1910, la veille de s'élancer de Luchon, direction Bayonne et sept cols...

De la sortie de Sainte-Marie de Campan jusqu'au sommet du Tourmalet, je ne changerai pas de pignon, comme Lapize. Je ferai gémir mes cuisses au début, car elles ne sont pas habituées à pareil effort ; puis elles s'acclimateront et je parviendrai à mon but sans réellement souffrir. Tout juste aurai-je la délicieuse sensation de monter au ralenti, de tout voir d'une autre façon: le moindre détail de la chaussée, du paysage, de mon vélo. Je grimperai comme en dehors de moi-même, avec l'impression de me regarder. Très étrange.

Très révélateur également : je ne mettrai que dix minutes de plus que lors de l'ascension avec Jean. Pour être juste, je ne serais pas allé beaucoup plus loin sur ce développement de lutteur de foire. Octave Lapize, lui, avait enchaîné les sept cols en poussant ce 5m10.

Sept cols, oui, car à l'époque, l'Automobile Club du Midi, qui faisait foi en la circonstance, indiquait "Col de Tortès"<sup>2</sup> en haut d'une butte, sur la corniche reliant le Soulor à l'Aubisque. Depuis, la butte n'a pas disparu, la pancarte "col de Tortès", si.

Avec cette autre différence à ne jamais perdre de vue lorsque nous osons nous comparer aux coursiers : eux font la course quand nous n'avons pour objectif que d'arriver en haut. Octave Lapize : celui-là était vraiment un as !

<sup>1</sup> Dit "le Frisé", vainqueur du Tour de France 1910, triple vainqueur de Paris-Roubaix et de Paris-Bruxelles, mort en avion au dessus de Pont-à-Mousson le 14 Juillet 1917.

<sup>2</sup> Figure dans le Chauvot sous la réf. 64-1799c, col muletier situé sur le GR10, cotation S4.

Jean-Paul REY  
CC n°6269

## UN CENT COL M'A FAIT LOUPER LE PARADIS !

L'homme mort me guettait.

Après un hiver rendu difficile à cause d'une douleur aux sacro-iliaques qui m'a souvent obligé à pédaler "léger" et "souple", et parfois même à mettre pied à terre, l'espoir étant nécessaire au moral du cyclo, je me suis inscrit à deux cyclos-montagnardes, une dans le Jura et l'autre à Limoux dans l'Aude.

Aujourd'hui je vais vous parler de Limoux. Avant le départ, je fais un bref calcul, et je vois que pour arriver à 500 cols, il m'en manque 6.

500, quel beau chiffre, 50% de mon objectif pour atteindre ce fameux palier de 1000 qui fait de vous que vous n'êtes plus un bleu parmi les cent cols, mais un cent coliste respectable, comme l'explique Hubert Court dans son beau papier sur son millième col, lisible sur le site internet des cent cols.

Je regarde le parcours, et je vois que le sixième col franchi sera le col du Paradis. Incroyable, je ne l'ai pas fait exprès, le paradis s'annonce déjà, quel beau nom pour un 500ème col!

En roulant, je rencontre un confrère que je reconnais à son cuissard des cent cols. Je lui fais part de ma joie d'escalader mon 500ème col, d'autant plus qu'il s'appelle le col du Paradis.

Il me demande alors combien il me manque de cols pour arriver à 500. « 6 », lui répondis-je, et après un temps de réflexion je l'entends me dire que mon 500ème col sera celui de l'Homme mort et me conseille de ne pas y arriver complètement "mort"!

En effet, m'explique-t-il, avant de venir au brevet il a fait un tour sur le site des cent cols, et découvert grâce aux calques qu'il y avait un petit col qui n'était pas répertorié sur le parcours du brevet, avant celui de l'Homme Mort.

Donc le 500ème col est avancé d'un cran, et devient le col de l'Homme Mort.  
Je suis un peu déçu; il ne m'aurait rien dit, c'était le Paradis pour le 500ème.

Par contre, il me fait gagner un col, donc ceci compense cela et je décide de monter ce col de l'Homme Mort qui ressemblait vraiment à un col de façon soutenue sans pour cela y arriver mort afin de garder quelques forces pour une arrivée triomphante au Paradis.

Après tout, peut-on arriver au paradis sans passer par la case de l'homme mort ?

Patrick BOYER  
CC n°5406

## ABÉCÉDAIRE DU SACOCHEUX-CENTCOLISTE

Aventure bien sûr, là où on ne l'attend pas, peut-être tout de suite après le prochain virage...

Bout du monde: le sentir à la pointe de sa pédale, les petits matins de grande forme, quand le relief est juste à sa mesure et le temps idéal...

Clochers: tors, à bulbe, à tour, trapus, pointus, tronqués, maigrelets, autant de balises qui jalonnent le voyage...

Dents: comme celles du petit plateau qui permettent au vélo bête d'avancer, même dans les pentes diaboliques !

Éoliennes: ces moulins à vent nouvelle génération s'infiltrèrent tout doucement dans nos paysages...

Figiers, que mon compagnon flaire à des kilomètres ! En été, en automne, les figes régaleront le cyclotouriste.

Galères: sitôt vaincues, sitôt oubliées ! Ou alors elles sont vraiment très cruelles et laissent des souvenirs cuisants pour agrémenter les soirées d'hiver !

« Hou-hou-pou » envoûtant et charmant de la huppe fasciée. On se tait et on l'écoute, émus.

Identité: s'en dépouiller pour mieux se fondre... Devenir caméléon !

Jaunes comme les fleurs de genêts éclatantes et parfumées. Elles embaument les randonnées de juin.

Kilomètres: c'est bizarre, ils n'ont pas tous la même longueur...

Laine: comme petite laine dans laquelle se pelotonner au sommet d'un col est un régal !

Mauvais jours: la tête ou (et) les jambes regimbent. Comme par hasard, le temps maussade s'invite et les paysages s'affadissent...

Navire: y embarquer avec son vélo et les sacoches, c'est doublement larguer les amarres !

Odeurs: bien sûr ! Tellement variées, différentes, selon les heures, les lieux, les régions traversées...

Puerto, passage, port, pass...: tout fait feu ! Quête infinie...

Quiétude des paysages sauvages, quiétude intérieure...

Rencontres, au pluriel s'il vous plaît, elles aussi sont incontournables. Celles entre sacoches et les autres, nombreuses, car un vélo avec des sacoches fait rêver le commun des mortels, invite les langues à se délier...

Sacoches, bien sûr ! Véritables coffres à trésor, on y trouve tout: les vêtements pour affronter neige, pluie ou canicule, la nourriture, l'appareil photo, le matériel de réparation, les souvenirs glanés ici et là, le matos de camping pour les cyclos-campeurs. Et tout le reste...

Troquets, bars, cafés, estaminets : en voie de disparition dans nos campagnes, hélas ! Une boisson glacée, un thé, un café, voire une garbure dans les Pyrénées, ravigotent le sacoches trempé, frigorifié ou dégoulinant de sueur...

Un: ne faire qu'un avec le vélo bâti. Ou ne faire qu'un avec son compagnon et le tandem bâti !

Vicinales, comme les routes blanches sur la carte de France. Ce réseau mériterait d'être inscrit au Patrimoine mondial de l'Humanité ! Pour le moins au Patrimoine mondial des cyclotouristes !

Week-end : pour s'évader avec les sacoches, un week-end peut suffire...

« Xi-xi-xi-xi »: le chant des cigales, tellement dépaysant pour les gens du nord...

Y aller, progresser, avancer, même les petits matins de flemme, même quand la pluie est là: le sacoches est un nomade...

Zeste: prendre un zeste de tout ce qui précède, et voilà un condensé maigrichon de ce que peut être le voyage à vélo...

Annie Chaligné

CC n°4378

# FAUT-IL BATTRE EN RETRAITE ?

La retraite est diversement considérée. Certains l'attendent avec impatience et souhaitent la voir arriver le plus tôt possible. Ils la voient en effet comme une longue période de bonheur où ils pourront assouvir à temps plein leurs marottes.

D'autres, au contraire, la redoutent et la repoussent le plus tard possible. Ils estiment qu'elle n'est pas ce que l'on croit, que l'âge et les ennuis de santé la compromettent, qu'elle signifie la mort sociale et qu'elle nous rejette au rancart.

J'appartiens plutôt à la deuxième catégorie. J'allais atteindre soixante-cinq ans, l'âge de la retraite obligatoire après quarante-cinq ans d'enseignement, dans une même école. En outre, j'y ai fait mes études secondaires et puis mes stages d'enseignement, si bien que j'y vivais depuis cinquante-trois ans. C'est dire qu'il s'agissait davantage de refermer un livre que de tourner une page.

Comme, depuis cinq ans, j'étais régulièrement victime d'ennuis respiratoires, j'avais dû décliner les invitations répétées de mon ami Jean-Marie Gilson qui me proposait de longues randonnées cyclistes à travers la France. Puisque, entre-temps mon état de santé s'était quelque peu amélioré, je me décidai enfin, avec une témérité qui me faisait un peu peur, d'accepter son invitation et de refaire quarante-cinq ans après un voyage effectué à l'âge de vingt ans.

Avec quelques amis de Belgique, j'avais rallié l'Alsace (Colmar) et avais eu l'occasion d'escalader mon premier col, celui du Bonhomme, sur un vélo à trois vitesses au moyeu arrière. Nous avons emprunté les routes nationales qui, il est vrai, étaient beaucoup moins chargées qu'aujourd'hui où le nombre de véhicules motorisés a décuplé. Nous logions dans les auberges de jeunesse.

Pour corser cette chevauchée et la présenter comme le couronnement d'une carrière, mon maître des cols avait prévu près de quarante-cinq escalades. Bien sûr, ce programme paraîtra fort léger aux gros bras des Cent Cols dont les odyssées fabuleuses fascinent les lecteurs de notre revue, mais, pour la piétaille des membres de notre confrérie, notre menu devrait être qualifié de programme très copieux. En tout cas pour l'avaler et le digérer, je pouvais compter sur l'aide tutélaire de celui que je nommais l'Aigle des Baronnie (en raison d'exploits historiques devenus légendaires...) et que j'allais bientôt pouvoir appeler l'Ogre des Vosges. Il fut tour à tour mon éclaireur, ma locomotive, et mon Saint-Bernard.

En l'occurrence, mon but était d'arriver au terme du périple, tout simplement. Les amoureux de la petite reine savent combien il est important d'aller à son rythme, de ne pas se mettre dans le rouge et d'hypothéquer l'avenir. En particulier, je m'abritais sagement, tant que faire se pouvait, dans la roue de mon mentor dont la puissante masse musculaire montrait à l'envi que nous n'étions pas de la même cylindrée ou que nous n'évoluions pas dans la même division.

C'est ainsi qu'à tous les sommets, il avait le loisir de meubler ses attentes en jouant au photographe. Jamais au sein d'un peloton, on ne vit un tel ténor accorder autant de sollicitude à un fer à repasser !

Bien que nous fussions au début juillet, le voyage commença dans le froid, la pluie et le vent. Nous dûmes attendre les derniers jours et, tout spécialement, l'étape-reine, pour goûter la chaleur estivale. C'était le 14 juillet où nous partîmes à l'assaut du Grand-Ballon, grosse cerise sur le gâteau. Rentrés au logis, nous sabrâmes le champagne en compagnie de nos épouses dont l'abnégation fut remarquable.

Beaucoup de randonnées cyclistes présentent une part d'imprévu. Alors que nous redoutions le Géant des Vosges, c'est en réalité l'escalade du col de Mandray par la route forestière qui nous fit le plus mal, et aussi celle du col de Sattel dont la caillasse nous parut interminable en fin de journée.

Ajoutons-y le très mauvais temps du début du mois de juillet, les ennuis mécaniques, la difficulté de plus en plus grande de trouver un vélociste, un cafetier ou un épicier dans la France profonde, celle où pourtant la petite reine trouve sa meilleure place.

Amis cyclistes, que le récit de ce défi, sans doute modeste pour vous, mais certainement exigeant pour moi, entretienne et stimule votre envie de rouler encore et toujours sur les routes de la douce France pour engranger de nouveaux cols dans vos collections déjà bien pourvues.

Henri BRIET  
N°4418

## LE COL DU FA

(à la manière du Poisson Fa de Bobby Lapointe)

Il était une fois

Un col du Fa.

Il aurait pu être col de la Scie (1),

Ou Rey (2)

Ou Sole (3)

Ou tout simplement Collado (4),

Et pourquoi pas Col d'Emy (5)

Ou même un certain col du Las (6)

Non, non, il était col du Fa :

Le col du Fa (7),

Voilà.

Il était au-dessus d'Enriez,

Et d'ailleurs s'en trouvait fort aise...

Il n'était même pas goudronné jusqu'en haut,

Et c'est même cela qui le rendait plus beau.

Malgré une certaine difficulté,

Ce pourrait être un col facile adoré.

Ce n'était pas un col de haut rang,

Mais il aurait pu s'appeler col d'Aurent.



Aller à Aurent, c'est plus près qu'Anvers,  
Mais pour Argenton,  
J'ai laissé béton:  
Je n'ai pas voulu me mettre la Tête de Travers,  
En prenant un sentier  
Qui a un air penché,  
Et pas de place pour les pieds derrière  
Ni devant, ni à gauche ni à droite,  
Alors très peu pour moi,  
C'est un truc  
A laisser à l'écart :  
Autant rentrer ventre à terre  
Par la Pierre qui tremble, et par Braux.

Quoi qu'il en soit,  
Le col du Fa,  
Est un col bien sympa  
Avec un toit,  
De l'eau et du bois !

(1) F-07-1205 : Col de la Scie

(2) F-48-0987 : Col du Rey

(3) CH-TI-2376 : Passo del Sole

(4) embarras du choix pour les "Collado": Collado Baigorri (F-64-1175b) en France, ou innombrables "Collado" en Espagne

(5) F-73-2694a : Col d'Emy

(6) F-88-0701 : Col du Las

(7) F-04-1320: Col du Fa

En plus clair : le col du Fa, entre la vallée du Var et celle du Coulomp, mérite une visite. Il ne faut pas se laisser impressionner par la carte Michelin n° 115 qui le cote à 1500 m, ce qui en ferait un "os" redoutable: il est à 1320 m seulement, avec cependant des passages assez raides car la pente n'est pas régulière. Côté est, le goudron, assez dégradé par endroits, disparaît complètement à 1 km du sommet. Une bonne piste en terre permet de redescendre côté ouest sur Braux, mais il faut pour cela monter d'abord jusqu'à la cote 1400. Un abri en bon état, avec cheminée et bois, permet d'y passer la nuit, et il y a une fontaine.

J'avais prévu une jonction avec le Col d'Argenton en passant par le village d'Aurent, isolé en amont des gorges du Coulomp. Or le sentier qui relie les villages d'Aurent et d'Argenton, à peine marqué à son début sur un immense éboulis, semble bien acrobatique, aussi n'avons nous pas tenté l'expérience avec nos VTT chargés.

Jean-Michel CLAUSSE  
N°1364

# EN ROUTE VERS LE PASSAGE

« Plus on pédale fort, moins on avance vite. »  
Disait ce vieux cyclo à l'imposante suite,  
L'accompagnant encore vers ce col mythique  
Et qui vu de là-bas, n'était qu'un gros moustique.

Tous avaient accepté d'accompagner le maître  
Évitant aux plus faibles d'« passer par la fenêtre »  
Vers cette dépression formant le seul passage,  
En louant tous ensemble cette décision très sage.

Et c'est ainsi qu'une formule dérisoire  
Évitait à beaucoup le très grand désespoir  
De se trouver tout seul face à ce grand défi  
Et l'immense échancre grimaçant de dépit.

Et le petit troupeau semblait bien soulagé  
De suivre calmement un si sage berger  
Au lieu de mesurer la force de leurs guiboles  
Et atteindre le but les jambes toutes molles.

« Plus on pédale moins fort, moins on avance plus vite. »  
Et éviter toujours cette grande tyrannie:  
Chercher la performance en flinguant ses amis,  
Oubliant que parfois la raison nous évite  
Tant de souffrances vaines, en voulant rouler vite.

Michel CARTIER-MOULIN  
cyclotouriste albervillois  
CC n°669

# TROIS MILLE... POUR LE MILLIÈME, AVEC LA PRÉCISION NUMÉRIQUE !

Même si cela ne changera pas le sens de ma vie, le franchissement de mon 1000ème col me paraissait une chose importante et symbolique.

En instrumentation numérique on compte toujours à plus ou moins un digit près, et par analogie il m'a semblé intéressant d'en faire de même pour le comptage de mes cols. J'ai donc décidé que mes 999ème, 1000ème et 1001ème cols seraient à 1000m sur la liste officielle du Chauvot.

J'ai donc ouvert le Chauvot version informatisée (et à ce sujet un grand bravo à l'équipe informatique des "Cent Cols" pour leur travail remarquable), j'ai fait le tri sur la colonne altitude et, le hasard faisant bien les choses, j'ai trouvé trois cols à 1000m dans le Bugey à une portée de VTT de mon domicile beaujolais.

C'est ainsi que le 13 juillet 2007 nous voilà partis, Jacqueline, nos deux VTT et moi pour Brénod dans le Bugey. J'ai concocté un petit circuit de 57 km avec treize cols, dont le Golet Boquin serait mon 999ème col, le Golet à la Borne serait mon 1000ème et le Golet à la Chèvre le 1001ème. La journée est estivale, le ciel parfaitement bleu et c'est vendredi 13... Elle n'est pas belle la vie ?

On a eu un peu de mal à trouver le Golet Boquin et le GPS nous a été d'un grand secours! Le chemin était très humide. Il a dû beaucoup pleuvoir les jours précédents. Par contre le Golet à la Borne est très roulant, peu pentu et aurait pu être fait en tandem (notre machine de prédilection).

Jacqueline fut surprise lorsqu'elle me vit sortir pancarte commémorative, bouteille de Clairette de Die et appareil photo pour fixer ce moment symbolique dans la vie d'un cyclo, plutôt montagnard. Par chance il y avait une pancarte qui indiquait l'altitude, c'est si rare. Je n'y suis pas allé de ma petite larme mais elle n'était pas loin à moins que ce soit le soleil dans les yeux !

Avec seulement une demi-bouteille, et par cette chaleur, nous voilà repartis tout guillerets mais avec les jambes lourdes. Juste le temps de reprendre nos esprits, de sortir un peu du grand chemin et nous passons le Golet à la Chèvre dans un aller-retour.

Le compte est bon mais déjà je gamberge pour le prochain millier. J'aurai mis 62 ans pour faire ce premier millier alors aurai-je la chance de fêter le 2000ème ? A cette heure cela me paraît impossible, c'est un peu comme à la fin du brevet de 600 km du Paris-Brest-Paris, quand on se dit que l'on est à Brest et qu'il faut en faire autant pour revenir à Paris, chaque fois cela m'a paru impossible et pourtant nous l'avons fait trois fois, alors... !

Mais avant il y a le 1000ème de Jacqueline qui est un peu en retard sur moi, même si elle attache moins d'importance que moi à cet événement. Dommage, nous avons passé 99% de nos cols en tandem, j'aurais vraiment souhaité que le 1000ème soit commun.

# LA PRATIQUE DU VTT

Dans son article "A la découverte de la zone du plaisir", publié dans la revue 2007 à la page 5, notre confrère Bernard Chalchat parle de son évolution vers la pratique du VTT et nous confie quelques questions.

Je me suis un peu retrouvé dans cette description, comme certainement les "vieux cent-colistes", pour reprendre l'expression de Bernard. Cependant mon évolution vers l'utilisation des chemins et sentiers, voire (plus tard) des espaces vierges de tracés, a été plus rapide.

Après avoir essayé quelques chemins avec des 700x25 pour "faire" des cols proches, j'ai aspiré à en franchir d'autres, à réaliser des circuits s'affranchissant de la contrainte du goudron, à obtenir la liberté d'aller partout. En montagne, il y a plus de pistes que de routes !

J'en suis venu à me bricoler un vélo polyvalent (je préfère cet adjectif aux initiales VTT): un cadre de 700 avec un cintre de VTT, muni de roues de 650 avec pneus de 35 (ainsi il y avait beaucoup d'espace entre les pneus et les garde-boue). Il avait une bonne efficacité sur les chemins et, par rapport aux VTT d'alors, était plus léger et beaucoup plus roulant sur les routes. En effet, pour moi, il ne s'agit pas de fuir le goudron: mes circuits sont mixtes, ils comprennent des parties revêtues et d'autres non.

Par la suite, je me suis procuré un "vrai" VTT, essentiellement pour des raisons de sécurité, mais aussi parce que les matériels avaient bien évolué. Ce n'est pas pour cela que j'ai délaissé les routes ! Qui a dit que les VTT ne sont faits que pour les pierres et la terre ? "Tout-terrain" ne veut pas dire "terre" ! Je pense que tous les adeptes de ce type de cycles reconnaîtront que c'est bien agréable, et reposant parfois, de prendre une petite route après une bonne séance de chemin ou sentier pierreux ! Un proverbe ne dit-il pas « Qui peut le plus, peut le moins » ?

J'en viens à la dernière question de Bernard, celle qui m'a interpellé : «Où fixer le départ d'une randonnée muletière ? Quelque part entre le fond de la vallée et la fin du bitume ? »

Pour moi, la réponse est évidente. Un VTT ayant le droit de rouler sur route, il faut partir du fond de la vallée. Il ne doit pas y avoir de règles distinctes pour ces deux types de vélos, route et VTT. Pour avoir le sentiment d'avoir franchi un col, il faut d'abord avoir grimpé !

C'est bien l'idée exprimée par le fondateur de la confrérie, Jean Perdoux, et reprise dans le nouvel article 6 par l'expression "nouveaux cols gravis".

Sinon, pourquoi ne pas se faire monter avec son vélo en haut des cimes par des remontées mécaniques, comme on le voit dans certaines stations de ski, et ensuite franchir des cols en descente ? Personnellement je m'impose de partir de la vallée, d'un village pouvant être un lieu de vacances, c'est-à-dire comportant au moins un hôtel ou un camping.

A mes débuts au Club, cette question de la validation des cols franchis a fait l'objet de débats intéressants, les amateurs pourront les consulter (revues 1980, 1981... )

# ASCENSION DU COL DE PATAPAMPA - 4900 M

Au Pérou, c'est banal d'être à 3500m, mais escalader un col à 4900m est moins courant.

Après trois jours d'acclimatation à l'altitude, je loue un VTT à Chivay décidé à franchir le col de Patapampa. A la porte de la ville, je m'acquitte des 35\$ qui donnent l'accès au parc du Colca, il est 7 h, il fait 10°. Les 2 premiers km gravis, je m'arrête pour récupérer un meilleur souffle, je suis à 3700 m.

Le ciel est bleu et le soleil frappe fort à cet endroit du Pérou, la couche d'ozone est mince ou absente. Les lacets s'enchaînent et le vent me livre encore la mélodie des camions-poubelles qui réveille gentiment les touristes de Chivay, les Péruviens se lèvent à l'aube. La route est parfois parsemée de cailloux qui dégringolent, un assez gros tombe derrière moi, juste après mon passage...

Circulation pratiquement inexistante sur cette voie revêtue d'un asphalte correct sur ce versant du col, je croiserai deux ou trois bus et autant de camions peinant et pétaradant. J'aperçois dans le ciel le maître de ces lieux, le condor majestueux avec son envergure de trois mètres, il chasse dès les premières heures de la journée.

Les 33 km de la montée sont indiqués sur les rochers, ce n'est pas un calvaire de pédaler, seulement du plaisir, de ces moments où l'on voudrait que le temps s'arrête un peu. La pente n'excède guère les 5 ou 6%, la difficulté est dans le souffle qui se fait de plus en plus court. Les arrêts sont fréquents, j'en profite pour faire des photos et m'imprégner de l'atmosphère. Je distingue encore Chivay après la moitié de l'escalade, les bruits se font plus rares.

Un chien et son maître encadrent un troupeau d'alpagas qui paissent la maigre pâture. Mes jambes sont douloureuses, elles me rappellent l'aller-retour à pied, hier dans le canyon du Colca. J'échange quelques mots avec des cantonniers qui travaillent à plus de 4200 m avec des outils d'un d'autre temps, du temps d'avant.

Ils fondent du goudron dans des demi-barriques, puis le transportent avec des brouettes pour boucher des trous, tout ça pour 100€ par mois, nous pouvons nous plaindre... Un des derniers lacets me rappelle le final de la Cime de la Bonette, avec la route qui s'enroule sur la pente.

Je dois royalement faire du 6km/h, le souffle est vraiment à la peine, j'essaie d'être en harmonie avec mon corps. Je débouche maintenant sur un plateau balayé par un vent latéral et froid, trois kilomètres me seront nécessaires pour rallier le sommet, l'équilibre devient délicat. D'innombrables cairns jalonnent les dernières centaines de mètres. Une petite pancarte me signale que je suis bien là, mais las aussi... Encore 500 m et me voilà au bout de ce rêve ... salué par un menhir coiffé d'un cairn auquel je déposerai ma petite pierre... jaune, jaune comme le maillot virtuel que j'endosse, sous les applaudissements de dame Montagne.

Il est maintenant temps de redescendre de mon nuage et de regagner la civilisation, j'en profiterai pour mastiquer longuement le paysage et l'avaler avec regrets.

# DÉCOUVERTE DES COLLI EUGANEI (VENETO)

Ayant sillonné l'Italie à de nombreuses reprises, je me suis immédiatement intéressé au catalogue des cols du Veneto dès sa publication par notre Club. Il s'agit d'un gros travail réalisé par A.laderosa et M.Vicariotto. Un peu surpris par les quelque 800 cols répertoriés, j'ai sorti mon Atlas TCI au 1/200.000ème et étudié ce catalogue de plus près.

Tout d'abord, il ne contient qu'environ 150 cols asphaltés. Puis, il faut rappeler que la région Veneto ne se limite pas au delta des plaines du Pô et de l'Adige mais qu'elle remonte jusqu'à l'Autriche en englobant la partie des Dolomites autour de Cortina d'Ampezzo, notion que j'avais un peu oubliée malgré plusieurs séjours sur place.

Ensuite, j'ai commencé à localiser tous les cols routiers, encore non franchis, afin d'organiser un circuit de plusieurs jours dans le Veneto pour la bande de copains avec qui je roule depuis des décennies.

Très vite, il est apparu qu'il y avait, certes, un bon nombre de grands et beaux cols dans les contreforts des Dolomites au nord d'une ligne: Schio, Bassano del Grappa, Vittorio Veneto. Mais, j'ai aussi repéré une forte concentration de cols (presque une trentaine) dans un petit massif, haut comme trois pommes et grand comme un mouchoir de poche, émergeant de la plaine, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Padoue: les Colli Euganei.

Bien entendu, il était impossible de localiser avec précision tous ces cols sur le petit "timbre poste" (environ 15km de haut sur 10km de large) que représente ce massif sur l'Atlas TCI ! Quelques recherches sur internet et l'acquisition de la carte Kompass au 1/30.000ème N°600 m'ont permis de découvrir ces Colli Euganei... lesquels sont beaucoup mieux connus par les curistes italiens que par les Centcolistes !

Ensuite, il m'a fallu beaucoup de temps pour convertir les coordonnées de ces cols (merci Mario !), les situer sur la carte Kompass et enfin tracer un circuit cohérent évitant, autant que faire se peut, les aller-retours.

Une fois sur place début juillet dernier, nous nous sommes régalés à plus d'un titre. Dans notre longue carrière de chasseurs de cols, nous n'avons rien vu de pareil !

De nombreuses petites routes (pour la plupart, parfaitement asphaltées) sinuent entre une bonne vingtaine de petites collines d'origine volcanique, datant de 35 millions d'années, et dominant de quelques centaines de mètres les immenses plaines de Padoue, Venise et le delta de l'Adige et du Po. En une centaine de kilomètres de tourniquets et environ 2.000m de dénivelée (genre scenic railways), parfois avec des pentes entre 15 et 20%, on peut franchir dans la journée près de trente cols entre vignes et forêts... à la condition, toutefois, de disposer d'une bonne carte locale et d'être extrêmement attentif à la navigation.

Si cette description peut attirer des Cent Cols dans ce très étonnant secteur, tant mieux ! Ils ne le regretteront pas. De plus, ils y mangeront très bien et boiront du bon vin local dans les nombreuses trattorias disséminées parmi ces collines. Et, s'ils sont "cuits", ils pourront toujours se refaire une santé

dans tous les établissements thermaux de Montegrotto Terme ou d'Abano Terme ! Une fois sur place, et pour renouer avec la vraie montagne, ils pourront ensuite remonter au nord et ne surtout pas manquer le massif du Monte Grappa (1775m) et les cols qui l'entourent.

C'est l'une des plus belles étapes que nous ayons jamais faite, étape enrichie par l'évocation permanente des sanglantes batailles qui s'y sont déroulées pendant la première guerre mondiale. Ce circuit vaut largement le détour.

PS : Pour ces Colli Euganei, la quasi-totalité des cols répertoriés dans le catalogue de A.laderosa et M.Vicariotto a pour source le guide local: "Strade & salite nei Colli Euganei" ouvrage écrit par Renzo Dai Prà (RDP) et publié par le "Parco Regionale dei Colli Euganei". Si des membres sont intéressés, sachez que je dispose maintenant d'une documentation assez complète sur cette région et que je peux les renseigner avec plaisir.

Bernard Chalchat  
CCC N°837

## DES COLS MÉCONNUS...

et qui le resteront longtemps...

Dans le n°117 (janvier-février 2008) de la revue "Globe-trotters" (1), un article consacré à Tony Wheeler, le fondateur des guides Lonely Planet, se termine ainsi "500 titres en anglais, 60 en français, et tous les continents couverts, même l'Antarctique !"

Cette mention me ramenait à une réflexion que je faisais récemment concernant la Règle du Jeu du Club des Cent Cols qui produisait des Cols "sur tous les continents", "sauf l'Antarctique bien sûr", rajoutais-je in petto.

Mais... Pourquoi "bien sûr" ? L'Antarctique est un continent loin d'être plat (point culminant : Mont Wilson 5140m !), et s'il y a des monts, il doit y avoir entre eux...

On se plaindra éventuellement de la vitesse de notre époque, du "trop d'information tue l'information", de l'aspect dépressogène de l'Internet, mais Marshall Mac Luhan avait raison quand il disait "L'Internet, c'est comme La Samaritaine, on y trouve tout !" (ou quelque chose comme cela...)

En effet, me lançant dans un farfouillage sur la toile, il ne me faut qu'une grosse poignée de minutes pour trouver, bingo, le "Composite Gazetteer of ANTARCTICA, Scientific Committee on Antarctic Research (SCAR), Collated by Programma Nazionale di Ricerche in Antartide (Italy), in the framework of the Scar Standing Committee on Antarctic Geographic Information (SCAGI) (2), lequel permet une recherche par type de toponyme, avec, mais oui, le critère "Elevated features (Mountain passes)".

Un clic supplémentaire et, bingo final, s'affiche une liste de 441 cols ! Laquelle se réduit à 241 références une fois éliminés les doublons.

En effet, l'Antarctique étant soumis à des prétentions territoriales de différents pays, prétentions actuellement "gelées" (c'est le cas de le dire) par le Traité sur l'Antarctique de 1959, qui reconnaît le continent comme une terre propice à la recherche scientifique, et dans ce cadre, à la coopération internationale, un même lieu peut avoir deux noms différents donnés par les autorités administratives des pays concernés.

Car en effet, quand je parle de cols, ce sont des cols bels et bons, répondant parfaitement à notre Règle du Jeu ("cols portant officiellement ce nom") : tous ont le petit nom signifiant col (pass, gap, saddle, col, paso, etc.), tous sont nommés par les autorités administratives du ou des pays de leur zone...

La lecture des noms évoque d'ailleurs les listes à la Prévert, comme toujours avec les Catalogues de Cols. On y trouve des noms d'un rare manque d'originalité (Paso Antarctic, d'origine chilienne), ou à l'inverse des incongruités (Paso de Castilla, d'origine chilienne; Catalunyan Saddle, d'origine bulgare), des références au caractère météorologique du col (Misty Pass, Foggy Pass, Windy Gap), quelques notes d'humour (Bowling Green Col, Football Saddle, Khyber Pass (!)), des références au pays d'origine (Kiwi Pass, d'origine australienne, Paso Primero de Mayo, d'origine argentine, en souvenir du pronunciamiento du Général Urquiza contre le maître de l'Argentine d'alors Juan Manuel de Rosas, le 1er mai 1851), quelques références à la mythologie : Minotaur Pass, Neptunes Window, Poseidon Pass, Orpheus Pass; ce dernier est à rapprocher bien sûr du Paso Puertas del Infierno (Chili, Hells Gates pour les Grands Bretons et les Etasuniens). Quelques autres cols, comme les deux précédents, portent des noms qui évoquent le caractère inhospitalier des ces régions : Terror Saddle, Widowmaker Pass, et la seule contribution française à ces cols antarctiques : Col du Pendu; est-ce un dépressif passé à l'acte qui est à l'origine de cette nomination, ou bien un ardéchois nostalgique ?

Comme on le voit tous les cols sont localisés, ce qui permet d'aller chercher en fin de liste le "col le plus méridional du monde", et c'est le Skilift Col qui décroche le pompon: latitude 86°11'00,0" S (est-ce besoin de le préciser ?), 148°36'00,0" W, à environ 430 km du Pôle, une paille ! "Ce lieu est ainsi nommé car certains membres de l'équipe utilisaient un toboggan à moteur de la même façon qu'un télésiège" (3).

Malheureusement les altitudes ne sont pas toujours mentionnées, pour celle que nous avons, on trouve en tête de liste le Hammer Col, 3800m, au pied du Mont Wilson.

Et à l'autre bout de la liste, le Best Way Gap (68°32'16" S 78°16'11" E), ... -21m ! Oui, vous avez bien lu, Moins 21m. Pulvérisée, la Bocca di A Guardia et ses 19m, enfoncé le Coll de Cala Morell et ses 15m, le Best Way Gap porte le record à des "hauteurs" insoupçonnées. Une telle performance mérite vérification avant homologation, d'autant que Google Earth annonce une altitude positive, quelques clics de souris à la recherche d'une carte de la zone (les Vestfold Hills dans le Princess Elizabeth Land), et voila la confirmation : le Best Way Gap sépare l'Oval Lake (-29m) du Club Lake (-38m), les courbes de niveau montrant bien l'altitude négative, cela se tient...

Tiendrions-nous là le "col le plus bas du monde" ? A moins que du côté de la Mer Morte...

Des cols méconnus et qui le resteront longtemps... Quoique, avec le réchauffement de la planète, peut-être qu'un jour un cyclo pas... manchot arrivera à réaliser cette fiction datant de 1911 et rêvée par Emilio Salgari : "Au pôle Sud à bicyclette" (4)



(1) <http://www.abm.fr>

(2) [http://apple.arcoveggio.enea.it/SCAR\\_GAZE](http://apple.arcoveggio.enea.it/SCAR_GAZE)

(3) [http://www.mapplanet.com/?do=loc&country=\\_A&adm1=09&loc=20011232](http://www.mapplanet.com/?do=loc&country=_A&adm1=09&loc=20011232)

(4) Emilio Salgari, Au pôle Sud à bicyclette, 1911, réédition Editions La Découverte  
[www.ladecouverte.com](http://www.ladecouverte.com) (pour l'anecdote la bicyclette en question ayant 8 roues et étant motorisée on devrait plutôt parler de motocyclette à défaut d'octocyclette...)

Bernard « Biki » Pommel

CC N°3094

# MON HISTOIRE DU CHEMIN DE SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE.

Proposition de traduction du texte "La mia storia del Camino di Santiago de Compostela"

Bonjour à tous, je vais vous raconter ma petite histoire du Chemin de St-Jacques -de-Compostelle.

Le 1er Septembre 2007, avec mon ami Guy, nous avons pris la voiture et nous sommes partis pour la frontière française. Ainsi, traversant toute la France, nous sommes arrivés à St-Jean-Pied-de-Port, notre objectif, riante cité près de l'océan Atlantique, le point de départ du "Chemin Français" incontestablement le plus fréquenté.

Après avoir laissé la voiture dans un parking gratuit de la ville et enfourché nos bicyclettes surchargées de gros sacs, nous avons fait un saut au "Centre d'accueil du Pèlerin". Là, on nous a remis deux choses: "La Credencial" pour apposer "Les sceaux" (les différents tampons recueillis dans les hôtels et les églises) et la "Conchita", une belle coquille symbole du chemin, à porter sur tout le trajet. On nous a aussi indiqué la place pour dormir le soir dans le refuge-hôtel réservé aux pèlerins.

Le dîner terminé et les bicyclettes rangées dans un ancien poulailler, nous avons pris possession de notre premier lit superposé (comme pratiquement tous les soirs et dans tous les refuges).

Le trajet en voiture (1100km) avait été long et fatigant et, à partir du lendemain, un voyage difficile nous attendait: une aventure de 1000 km en 70 heures de selle environ, sur onze jours, le tout avec nos chers VTT, affrontant montées et descentes, cols et montagnes, routes asphaltées (peu nombreuses) et chemins de terre, chemins de campagne et sentiers difficiles d'accès et sans issue: un vrai plaisir pour nos grosses roues et un divertissement pour nous.

Tout au long du parcours, nous avons rencontré des centaines de pèlerins, d'autres cyclistes mais surtout des piétons, mille visages, mille histoires différentes et autant de motivations, gens venant de toutes les parties du monde, des Italiens, des Anglais, des Espagnols, des Français, des Japonais, des Américains, des Allemands, de langues différentes mais avec une seule intention: faire le pèlerinage à St-

Jacques-de-Compostelle;le mot d'ordre commun à tous, valable pour tout le pèlerinage était : "Buen Camino".

Une expérience vraiment positive, tant de kilomètres, de sites et villages traversés et visités, de paysages très différents les uns des autres, beaucoup d'efforts et de fatigue mais aussi tous les jours un grand nombre d'épisodes et d'anecdotes, mais surtout tant de joie grâce à l'amitié qui nous a liés à deux personnes en particulier: Joao, le sympathique Portugais qui, du premier au dernier jour a fait le parcours avec nous, partageant tout ce que le chemin nous a offert de bon et de mauvais, et Damian, un Irlandais tranquille et sociable qui s'est joint à nous le quatrième jour à Burgos; entre nous et nos deux nouveaux amis, il y a toujours eu solidarité et mots de réconfort réciproques dans les moments difficiles; nous avons été tellement solidaires qu'on nous a surnommés: "Les quatre mousquetaires".

Ce fut une excellente expérience, sans l'ombre d'un doute, à renouveler sans hésitation, pourquoi pas, pour un autre Chemin, celui du Nord. Et si en lisant mon bref récit une seule personne a envie de vivre ma propre expérience en parcourant "le chemin français", ce sera une grande joie pour moi.

Bons baisers et bonne chance à tous ceux qui voudront essayer, votre ami Cento del Camino.

PS : Trouvé dans un site internet

Si tu es passionné de vélo,

Si à la vue d'une montée tu ressens l'irrésistible besoin d'aller voir comment est le panorama de là-haut et ce qu'il y a de l'autre côté,

Si pédaler, suer, peiner, monter et descendre,

Si, parlant de toi, tes proches (mari, femme, enfants, parents, grands-parents, oncles et tantes, cousins et cousines) disent: un brave homme, une fille en or, une excellente personne, pourtant, avec cette bicyclette, toujours en voyage et en plus en montagne, mais !!?? si je ne le connaissais pas aussi bien je dirais qu'il a quelque chose qui ne tourne pas rond,

Si pour toi un col c'est un col, un pas c'est un pas, un passage c'est un passage et une pancarte n'est seulement qu'une pancarte,

Si au moins une fois tu as réussi à grimper en vélo un col à plus de 2000m d'altitude ...

Alors tu peux être fier de ce que tu es !

Carlo CENTANNI

CC n°6313

# AOSTE, DOLOMITES ET TYROL

La vallée d'Aoste en Italie fut le premier but avoué, vallée depuis de longues années préparée, avec ses routes mais aussi ses sites touristiques dépliés par les prospectus reçus et mis sagement de côté en attendant cette disponibilité.

Et voilà que cette liberté arriva après des années à visiter les pays étrangers, en routard sac à dos sans vélo, j'ai voulu rompre cet état de fait et faire du vélo mon moyen de locomotion, la tête pleine de rêves, de partages et de rencontres.

Alors pour garder cette envie, cette soif, je me décidai, facilité il est vrai, par les saines occupations estudiantines de mon amie que peuvent procurer des révisions.

Feu vert donc, le vélo dans la voiture direction l'Italie pour la Vallée d'Aoste en prolongeant mon itinéraire sur les Dolomites et le Tyrol Autrichien. Quelques semaines de vélo, d'efforts et de réconforts palliatifs.

La Vallée d'Aoste est la plus petite et la moins peuplée des provinces italiennes. Sillonnée par la Doire Baltée et entourée des plus hauts sommets européens, elle est composée de treize vallées latérales creusées par d'anciens glaciers, l'artisanat et les traditions ont su resté actifs, dominés par près de cent châteaux du Moyen Age, de typiques maisons paysannes montées en pierre et coffrées de bois.

Ne pouvant pas évidemment tout faire et tout voir, quelques restrictions furent nécessaires à la gestion du temps, temps avançant toujours trop vite durant les vacances.

Je fis donc la Vallée de Rhêmes, Valsavarenche, le Val de Cognes, la Vallée du Grand-Saint-Bernard et son mythique col, ses chiens, son refuge et toujours le même accueil chaleureux des gardiens du col. Valtournenche avec en bout de vallée Breuil Cervina et sa vue sur le Mont Cervin, sommet tout aussi mythique des Alpes, tant de récits de montagnes l'ayant pour cadre. J'ai observé longuement aux jumelles ses cônes de déjections, ses rochers, ses falaises abruptes, en vain, le fantôme de Wnymper restait caché par les nuages. La face Nord devra donc être scrutée, une nouvelle occasion d'itinéraire en Suisse pour une prochaine fois.

Le Colle di Joux et sa route dominante a terminé mes escapades en Vallée d'AOSTE.

Belle mise en jambes que celle-ci et toujours cette rage au ventre d'aller plus loin et plus haut. Les Dolomites ne feront pas injure à leur réputation, perle du Giro comme peuvent l'être Huez, Ventoux, Galibier et les autres ascensions françaises.

Et puis quoi de plus facile que de contempler ces majestueuses montagnes en dolomie. La dolomie est une pierre réagissant de façon tout à fait particulière à l'érosion, la chose se trouva avérée et constatée, le résultat était là, magnifique. Montagnes uniques au monde, je les ai aussi parcourues pédibus car une fois le col franchi en vélo, on a parfois envie de rentrer dans leurs entrailles et découvrir leurs secrets de jeunesse. Et puis, un peu de repos vélocipédique...

Mon camp de base établi à Canazei dans un camping aux tarifs surdimensionnés à l'instar des cimes, j'enchaînai les cols Pordoi, Sella, Gardena, Fedaiia, San Pellegrino... Ici la frontière autrichienne et le Tyrol ne sont pas loin, de magnifiques fresques ornent les façades, fresques colorées ou décolorées par le temps, restaurées ou décrépies, toutes les maisons savent attirer le regard du curieux.

Mais passons la frontière. Une nature préservée, des lacs aux eaux pures, sapinières, alpages et glaciers, le Tyrol est le symbole de l'Autriche. La carte routière Feytag & Berndt étudiée, ce fut un voyage sur des routes touchant aux cieux ponctué par quelques visites épistolaires, Innsbruck et Stams en seront les points forts.

Et en vélo la Vallée du Kaunertal sous la pluie, de la Silvretta sous le soleil, le Timmelsjoch et le groupe de cyclos savoyards doublé et redoublé et une rencontre, celle du cycliste autochtone avec qui une saine compétition s'était instaurée et les mutuelles congratulations au sommet avec la tête dans les nuages, au propre et au figuré. Le Hahntennjoch et la même pensée que tout le monde a eu au moins une fois et peut-être bien plusieurs fois, celle qui nous dit « Que fais-tu là, à suer, à souffrir alors que tu serais mieux n'importe où mais ailleurs ! », le Kuhtai Pass au milieu des vaches, des ânes et des chevaux vaquant librement sur la chaussée, tous ces moments faciles ou difficiles constitueront mes principales escapades, et puis il y a ce que ma plume ne saurait reproduire, l'ineffable, le plaisir de l'immersion dans une nature préservée, le calme et la sérénité de ces paysages.

La Vallée d'Aoste, les Dolomites, Le Tyrol, trois régions différentes dans leurs aspects, ont égrené mes deux semaines de vacances, mélange de fatigue physique et de repos mental mais je n'avais pas encore dépensé toutes mes ressources. Je me remémorais quelques récits de la revue des Cent Cols narrant un col difficile et ses innombrables lacets.

Le nez au vent, je humais ces parfums d'interdits, les yeux déchirant les nuages, je l'imaginais au loin et puis un coup d'œil sur la carte pour m'apercevoir que le chemin du retour ne sera pas plus long avec ce détour. Ma décision prise, je recherchai un camping pour être au petit jour fin prêt et m'attaquer à ses flancs, les flancs du Stelvio.

Des années plus tard en écrivant cet instantané de vie, je pense à cette nature et ce saccage insidieux.

Aujourd'hui, en France, Nicolas Hulot a su émouvoir tout un chacun sur le réchauffement climatique, sur la protection de l'environnement. Dans le Monde, Al Gore a fait passer un message semblable, son film et ses conférences ont drainé des foules entières. Depuis le Grenelle de l'environnement, jamais autant de Français n'avaient eu cette fibre écologique.

Et pourtant, tout un chacun continue de penser qu'il ne peut pas faire grand-chose, que d'autres polluent bien plus qu'eux. Les gouttes d'eau ne font-elles pas des océans ?

Alors réagissons tous. Messieurs les cyclos, évitons déjà de jeter nos emballages au bord des routes, aussi petits soient-ils. Sachons donner l'exemple, sur les routes de France et ailleurs.

Claude CHALABREYSSE  
CC n°3359

# UNE ÉQUIPÉE D'ÉCLOPÉS EN CATALOGNE

Tout juste bon à taper sur un clavier et bien handicapé du côté droit, le chasseur de cols catalans. L'amateur de côtes a dû en fêler une en Catalogne, région pourvue de plus de 3000 cols, une mine rentable sur une surface équivalente à celle de 5 départements français.

Mais les cols catalans couvrent un vaste domaine. Reprenons les différents épisodes dès le début:

Mai 1983: Premier passage du col des Ares puis Vic et Tarragona sur la route de Grenade. 3 cols comptabilisés, un record à l'envers comparé à la suite.

Mars 1988: Sierra de Montseny après la Catalogne française. Randonnée interrompue par des trombes d'eau.

Mars 1991: Découverte de la région d'Olot et de ses petits volcans. Randonnée également interrompue par des trombes d'eau.

Décidément, Mars n'est pas un bon mois. Essayons Mai 2001 avec Henri Chanlon. Chasse fructueuse car munis de nombreuses cartes, on a pu ajouter 300 cols de plus en trois semaines à notre collection.

Mai 2003: Petite incursion catalane à partir de Bourg Madame. Autour de la Seu d'Urgell, on ratisse à foison avant de poursuivre sur Teruel pour dénicher au total 300 cols en Catalogne et Aragon.

Mai 2007: Avec la publication de trois nouvelles cartes autour d'Olot et de Montseny, la saison paraît prometteuse. On prendra soin de ne pas revenir trop souvent sur ses propres traces pour explorer de nouveaux territoires sur trois semaines.

Petite parenthèse sur la préparation de la randonnée. Il existe maintenant une liste dite officielle des 3000 cols catalans où les cols sont localisés par longitude et latitude. En se limitant à la moitié de la région, il a fallu pas moins de 12 séances de 2 heures de repérage et localisation sur les différentes cartes en ma possession au 1/25.000ème, 1/50.000ème, 1/130.000ème. Qui dira par la suite que la collection des cols n'est l'affaire que d'une bonne paire de jambes ?

Les cartes annotées, il faut établir le tracé de ce qui est réalisable compte tenu de la nature du terrain et de nos moyens forcément limités. Les cols de maquis loin des zones habitables auront bien peu de visites. On fera donc de notre mieux pendant les trois semaines prévues.

La traversée de la Sierra de Cadi qui barre l'horizon de la Cerdagne s'effectue avec lenteur mais sans douleur. Il faut hisser les sacs à 1800 mètres par une piste carrossable puis se contenter d'un médiocre sentier sur le versant sud. La Sierra nous reverra à deux autres reprises: au col de Pal où il manquait une série de cols versant Baga et jusqu'aux 2547 mètres du Pic de Comabona près duquel se nichent quelques cols où les dernières neiges peuvent s'éviter en progressant sur les adrets.

On a donc clos la partie la plus élevée de la randonnée et il faut rejoindre des sierras de plus basse extraction dont l'altitude ne dépassera pas 1500 mètres. On a même prévu de frôler la banlieue de Barcelone, non dépourvue de cols, où les difficultés seront d'un autre ordre, j'ai nommé la navigation en zones urbaines en évitant les propriétés privées.

Pour l'heure, on grappille de 10 à 15 cols par jour entre Berga et Vic. Pour simplifier, il y a deux types de cols: ceux où l'on roule, souvent pas bien vite, et ceux où l'on marche au gré de pistes défoncées ou sentiers ronceux. Henri serait plutôt enclin à préférer les randonnées pédestres et elles ne manquent pas dans la région. Pour ma part, je suis plus cyclant que marchant. La plupart du temps, l'un s'accommode des préférences de l'autre à la nuance près que je ne peux plus porter la monture sur des sentiers de chèvre et m'abstiens de hisser le gros sac en altitude.

La géographie catalane des cols se découvre au fur et à mesure de notre progression vers le sud et à mon grand plaisir, les cols sur sentier se font rares, laissant la place à des pistes aux pentes sévères souvent à la limite du roulant pour des sexagénaires. Le genou gauche d'Henri lui, apprécie peu les forts pourcentages et réclame à grands cris des cols pédestres.

On modifiera les plans en court-circuitant la région de Barcelone et la Sierra de Montseny pour rejoindre directement le Parc Naturel de la zone volcanique de la Garrotxa dont deux cartes précises fournissent de quoi subvenir plus d'une semaine à l'appétit de deux ogres mangeurs de cols.

Cap sur Olot pour des étapes de 50 à 60 km à raison d'une quinzaine de cols par jour. On voulait de la marche, on a été comblés avec en prime, itinéraires non balisés, ronceux, obstrués par des broussailles, perdant parfois plus d'une heure à se fourvoyer dans des impasses au rythme approximatif d'une rustine tous les 5 cols. Vive les pneus increvables dont est munie ma roue arrière, au demeurant en mauvais état car l'axe cassé laisse apparaître les billes nageant dans un mélange de poussière et d'huile. La roue arrière tiendra. La roue avant, elle, sera démontée et désépinée un nombre indéterminé de fois. C'est la rançon à payer pour atteindre le score de 150 cols en 12 étapes.

La chance a voulu que nous dénichions une ferme abandonnée à Les Preses près d'Olot à peu de distance d'un supermarché pillé à deux reprises par des cyclos affamés. Fait peu courant, nous logerons 4 nuits sous la même enseigne, abandonnant le gros sac et le matériel de couchage pour être plus à même d'affronter les ronces de l'étape à venir.

Peu d'intérêt à décrire les itinéraires. Les guides touristiques le feront mieux que quiconque. Par contre, le guide des bonnes étales n'étant toujours pas paru, attardons-nous sur les gîtes de la randonnée. Dans l'ordre depuis la Cerdagne:

grange à paille

maison en construction avec coussins pour la douceur de la couche  
ancien refuge délabré avec toutefois table, bancs, cheminée (utilisée)

auvent de résidence secondaire

abri rustique de randonneurs

grange à paille

auge remplie de paille dans une ancienne étable

ferme abandonnée de Les Preses

N'allez pas croire que tout soit rose au domaine des gîtes. A Les Preses, il faut contourner un portail cadenassé, localiser et nettoyer l'espace adéquat, en l'occurrence un plancher à l'étage. Les planches sont vermoulues et il faut être attentif ; des renforts de planches ne sont pas inutiles. Il faut ensuite dénicher assez de paille pour se faire une couchette et il y a de quoi satisfaire deux randonneurs qui peuvent déballer leurs provisions et jouir du spectacle du soleil couchant sur Puigsacalm. S'il n'y avait pas les bruits de la route à 100 mètres et le vacarme des bulldozers au loin sur le chantier du nouveau tunnel du Col de Bracons (l'ancienne route du col, on vous la recommande, on l'a gravie sur les deux versants), sans bruit donc, ce serait parfait.

Le lecteur attentif aura noté que le compte n'y est pas ; les trois semaines de randonnée sont loin de leur terme.

Patience, on y vient. Ce mardi 12 mai 2007, à midi, on comptabilise déjà deux erreurs d'itinéraires, l'une due à un raccourci non approprié, l'autre à une confusion. Une nouvelle piste forestière ne figurant pas sur la carte mène quelque part mais pas à la chapelle et à la grange de Sant Joan. On perd donc une bonne heure à trouver son chemin et, le comble, à 25 mètres de la chapelle, on perd le sentier et on finit à la machette.

La chapelle est en mauvais état. On se rabat sur la grange. Je m'installe à l'étage pour préparer mon breuvage préféré. Henri, plus prompt que moi dans ce genre de collation, a déjà trouvé un lit de paille ailleurs à l'heure de la sieste.

En fait, je ne sais pas exactement où se trouve Henri à ce moment précis et ce détail va avoir son importance.

La caféine contenue dans le sachet de thé n'a pas dû encore être assimilée quand je quitte l'étage sur des planches apparemment en bon état. J'ai dû marcher là où il ne fallait pas car une planche cède sous mes pas !

Dans ma chute, j'ai pu agripper la poutre au prix d'un choc violent contre la poitrine et me rétablir, meurtri et le souffle coupé.

OUI, j'ai pu terminer l'étape à petit régime et à grand renfort de profondes respirations et maints gémissements.

OUI, la nuit, contre toute attente, n'a pas été infernale, seulement obsédée par la quantité de planches vermoulues autour de ma couchette que je n'ai pas eu le courage de déménager.

OUI, le matin suivant, contre toute attente aussi, j'ai estimé que je pouvais poursuivre en gravissant honorablement le Col de Bracons, 660 mètres de dénivellation en 1h10, décidément, la côte n'était pas trop fêlée.

NON, la suite de cols pédestres, avec encore deux erreurs d'itinéraires, une crevasse due aux ronces, l'absence de sentier en direction de la vallée de retour, une descente sur un sentier puis une piste au jugé avant de trouver enfin un point de repère. Résultat: on atterrit deux vallées plus loin en aval. Heureusement, les journées sont longues en mai.

NON, la douleur aiguë dès qu'il fallait soulever la roue avant ne serait-ce que de quelques centimètres révélait bien qu'il y avait un problème sérieux.

MALGRE TOUT, j'étais capable de rouler normalement sur une surface lisse sans secousses.

C'est d'ailleurs ainsi que j'ai remonté le col de Bracons sur son autre versant pour rejoindre la ferme puis après une nuit agitée, rallier plus tôt que prévu la gare de Figueres.

Une côte fêlée pour un fêlé des cols, il fallait s'y attendre !

Revenons à la grange de Sant Joan. Henri, je l'avais perdu de vue depuis un moment. Il avait trouvé, par hasard, un lit de paille, sous mon étage et ... sous une planche traîtresse.

Il s'en est fallu de peu qu'Henri reçoive bien plus qu'un coup sur le genou ou sur les côtes et que nous laissions deux places disponibles en queue de classement du Club des Cent Cols.

Puisqu'il vaut mieux en rire, même jaune, que de se lamenter sur de si stupides accidents (pas une chute de vélo pour une fois), notons qu'il existe une bonne étoile.

Notons aussi que le règlement de notre club ne précise rien sur les disparitions de cyclos en cours de mission. Ont-ils droit à une médaille à titre posthume ? D'ailleurs, était-on en mission à cinq mètres de nos montures au repos ?

On ne peut pas être membre à vie si on habite l'au-delà. Si les astres ne s'étaient pas alignés, Marc Liaudon et Daniel Beaujoin seraient actuellement en queue de classement. Ce qu'ils feront sans doute dans quelques années mais on compte bien que ce soit grâce à leurs coups de pédales, pas par la faute d'un plancher perfide !

Michel Verhaeghe

CC N°204



# TIZI TICHKA

Mon choix s'est fait assez rapidement, chaque ascension est un moment de bonheur, et j'aime le Maroc.

C'est vers 6h du matin que nous avons entrepris avec mon épouse l'ascension du plus haut sommet routier du Maroc, dans le Haut Atlas.

Début juillet, super beau temps, déjà beaucoup de monde, le Maroc se réveille tôt, et dès 6h l'activité est grande sur cette route qui relie Marrakech au Sud du pays.

C'est dans le petit village de Oulad el Guem que nous avons passé la nuit, après un tajine sévère (super épicé) et après passage du chef du village vers 22h 00, poignard berbère au côté, afin de s'assurer que le village peut dormir tranquille.

Un peu avant ce village, en venant de Marrakech, vous pouvez passer la nuit sous de magnifiques tentes berbères en pleine montagne, vous êtes à environ 25 km du sommet.

Les pentes du Tichka qui culmine à 2 260 m sont assez douces et agréables. Le paysage bien sûr assez désertique. A environ 5 km du sommet, nous rencontrons un vieux berger avec qui nous discutons ( les bergers parlent très bien français ), il est avec son copain, ( en djellaba à +2000 m ! ), le gardien du relais de téléphone.

A notre grande surprise, le conducteur de bus qui franchit ce col tous les jours pour rallier Ouarzazate, sans ralentir son allure leur lance une galette de pain... C'est l'habitude... C'est comme ça tous les jours...

Nous sommes bien sûr invités à boire le thé sous leur tente.

L'ascension se passe bien et nous arrivons au sommet sans soucis et même là-haut, les vendeurs marocains se pressent pour vous inviter à visiter leurs boutiques, "plaisir des yeux" !... demander de l'aspirine ( ? ), vendre des vrais fossiles ! Etc..

Un beau parcours dans un pays magnifique, accueillis par une population bien sûr toujours très présente, mais tellement attachante et passionnante...

Gérard RAOUT

CC n°6884

# RAID EN ARGENTINE DU 21 OCTOBRE AU 12 NOVEMBRE 07

Une équipe de 11 cyclos et 6 accompagnants participent, sous la conduite de Philippe Samain, à un raid dans les Andes du Nord-ouest de l'Argentine. Nous traverserons les provinces montagneuses de Tucuman, Salta et Jujuy.

Parmi les 11 cyclos, 3 sont du Cyclo-Club de Weyler: Alain Caillot ( Villerupt ), Maurice Huberty ( Post ) et Philippe Tibesar ( Weyler ).

Au programme, 1700 km, dont 700 de très mauvaise route, l'ascension de 16 cols est prévue avec en apothéose le toit de l'Amérique et ses 4900 mètres d'altitude.

En arrivant à Buenos Aires, nous sommes moins désorientés que lors de nos précédents voyages au Pérou ou au Ladakh. Buenos aires, la capitale la plus cosmopolite d'Amérique du Sud, est une ville ultra-moderne, très bruyante avec ses trois millions d'habitants et son avenue du "9 juillet", la plus large au monde...

Le lendemain, nous atterrissons à Tucuman, ville de province, d'où notre raid partira. Atmosphère tropicale, 40°C, on a du mal à imaginer l'hiver chez nous... Ici, c'est le printemps, les arbres sont en fleurs.

Première étape, premier col, l'abra Inferniello ( Petit Enfer ) à 3042m. Nous montons le col par des gorges vertigineuses au milieu d'une flore exubérante...L'étape se terminera à Cafayate, ville coloniale réputée pour ses caves à vin. Nous y apprécierons la bonne table... et le bon vin.

Quel régal pour les yeux lors de la traversée de la Quebrada de Los Conchas aux montagnes sculptées par le vent, un décor digne des plus beaux westerns !

La quatrième étape nous fait traverser le parc National Los Cordones, un plateau aride couvert de cactus géants ( cactus candélabre ) où nous rencontrons bon nombre de vigognes et lamas en liberté. Nous remontons ensuite la vallée Calchiquie vers Cachi, petite ville de montagne au pied du Nevado Cachi (6300m).

La neuvième journée sera consacrée à la montée du col le plus haut d'Amérique: l'abra Acay. Route longue (45km) et difficile, caillouteuse et sablonneuse, obligeant les cyclos à mettre pied à terre durant de nombreux kilomètres. Le sommet sera atteint après 5 heures d'efforts intenses, le sommet culminant à 4890 mètres.

Nous logeons à San Antonio de Los Cobres sur la puna. Souvent nous croisons le train des nuages. Visite spectaculaire du viaduc du chemin de fer à Polvorilla.

Avant d'arriver à Salta, nous passerons encore quelques cols à plus de 4000m. Salta: nous déposons enfin nos valises... pour 2 nuits. Le temps de récupérer un peu et de visiter cette ville de 400.000 habitants.

Puis nous suivons le Rio Grande en montant la Quebrada de Humahuaca, classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Arrivée à Pumamarca, village andin à l'ambiance bolivienne au pied de la montagne aux sept couleurs.

La treizième étape restera l'une des plus belles avec l'ascension du col de Potrillos à 4000m après 99 lacets vertigineux. La traversée de Salina Grande sera assez pénible à cause d'un vent terrible chargé de sable et de sel qui nous aveuglait et rendait notre progression très difficile et lente.

Le Chili n'est plus très loin, la route de plus en plus mauvaise deviendra une piste ressemblant à de la tôle ondulée, un cauchemar, tenir sur son vélo était un vrai exploit !!!

Il faudra passer l'abra Tocol (4280m) pour atteindre Coranzuli. Là, le confort de nos sacs de couchage sera apprécié par tous, le seul hébergement possible fut la salle communale à défaut d'un hôtel !

Ce soir-là, il faudra se partager une poule au riz pour 17 personnes !!!

Au matin, nous avons dû casser la glace pour pouvoir se laver... Au menu cyclo, un autre col très difficile nous attend, l'abra El Condor aux routes non asphaltées (4000m).

Une journée de repos sera la bienvenue à Iruya. Les cyclos pourront soigner leurs plaies diverses: brûlures du soleil, blessures à la selle, fatigue généralisée, etc..., en laissant leurs vélos pour un trekking de cinq heures à travers la montagne !!

La pluie de la soirée avait encapuchonné, le lendemain matin, les cimes des montagnes environnantes à plus de 6000 mètres d'une couche de neige. Quel régal pour les yeux !

Il nous reste deux étapes pour arriver à Jujuy, terme de notre raid cyclo. Nous descendons la Quebrada de Humahuaca dans un décor à couper le souffle. Arrêt culturel à Tilcara pour son site précolombien, le plus réputé d'Argentine.

A Jujuy, nous reprendrons l'avion pour Buenos Aires avec au compteur 1670km et des souvenirs plein la tête...

Les derniers jours seront consacrés à la visite de Buenos Aires, mais surtout la visite des chutes d'Iguazu. Un gigantesque décor de forêt subtropicale encadre les "Catarates del Iguazu", fleuve qui marque la frontière entre le Brésil et l'Argentine. Arriver aux chutes par le circuit inférieur à travers la forêt tropicale est le kilomètre de promenade le plus beau au monde...

La cerise sur le gâteau sera le survol des 120 chutes (d'une largeur totale de 2,5km) en pleine forêt tropicale en hélicoptère, inoubliable !

Philippe Tibesar  
CC n°2565

# PICO VELETA 3398M

Plus haute route d'Europe

L'hiver, la tête d'un centcoliste se remplit de rêves, parmi ceux-ci, un mont me fascinait: le fameux Pico Veleta avec ses 3398m. Pourquoi? Tout simplement l'envie de gravir la plus haute route d'Europe.

C'est ainsi que le 27 août 2007, accompagné de mon ami Jean BELLEVILLE (tous deux du club Les cyclos du Semnoz à SEYNOD, Haute-Savoie), nous étions à GRANADA, au pied du mur en quelque sorte ! le défi sportif était devant nous... Confiants, nous étions prêts à en découdre avec ce géant.

Le départ eut lieu du centre de la ville (altitude 662 m), direction la Sierra Nevada, massif montagneux situé au sud-est(suivre les panneaux indicateurs). Après un dernier regard sur l'Alhambra, magnifique forteresse arabe avec ses murailles rouges qui dominent la ville, "L'aventure" peut commencer !

Les dix premiers kilomètres sont quasiment plats, c'est une bonne mise en jambes et le mercure n'a pas encore grimpé. Mais subitement, c'est nous qui grimpons après avoir dépassé Cenès de la Vega. La pente dépasse largement les 10%. Heureusement, la route est large, bien revêtue et à cette heure matinale, les véhicules sont rares. Nous atteignons rapidement le panneau indiquant altitude 1000m. Le vent se lève et des rafales ralentissent notre progression. Soudain, devant moi, j'aperçois un scorpion avec la queue redressée, comme s'il voulait me barrer le passage, mauvais présage ?

Nous arrivons au carrefour indiquant la station de ski Prado Lano sur la droite. Cette station (altitude 2100m) connut son heure de gloire en 1995, avec les championnats du monde de ski. Nous faisons un aller-retour (un kilomètre), pour remplir nos bidons dans un bistrot et pour nous ravitailler.

L'ascension reprend (pente moyenne 6-7%). Vers 2300 m, la végétation, qui était constituée presque essentiellement de pins, disparaît.

Au km39 (altitude 2550m), une barrière interdit toute circulation automobile. Un parking est aménagé à proximité d'une auberge universitaire. En fait, la route qui continue est une voie privée militaire. Les onze derniers kilomètres sont difficiles, la fatigue se fait sentir et le très mauvais état de la route nous oblige à zigzaguer constamment. Cela nous permet de ne pas suivre la ligne de plus grande pente qui dépasse par endroit les 15%. Nous passons devant le dernier panneau indiquant altitude 2750m et nous faisons une courte pause pour admirer une belle statue de la Vierge au-dessus de la route, ainsi qu'un observatoire astronomique.

Le 42x24 avait fait place au 32x21 depuis le km39; on s'accroche malgré les crampes aux cuisses.

A l'altitude 3250m, un parking permet à une navette de déposer les touristes. Nous sommes les deux seuls cyclistes dans cet univers minéral. Nous avons le souffle court, rien d'étonnant car à cette altitude, l'oxygène disponible est d'environ 66%. Devant nous, le Pico Veleta attend ses valeureux guerriers par sa croupe nord-ouest. A notre droite, nous apercevons, dans les virages, la station tout en bas.

Nous arrivons enfin au bout de la route, en surplombant l'arrivée de la plus haute remontée mécanique située à 3382 m. A présent, la mauvaise route fait place à un sentier caillouteux, où il est bien difficile de rester sur le vélo. Cette piste d'un kilomètre de long nous amène sous le sommet constitué de gros rochers (dalles).

Nous portons nos montures sur les derniers mètres pour atteindre le sommet tant convoité à 3398m, marqué par un poteau de béton. La brume de beau temps nous empêche de voir la Costa Tropical à 30km seulement à vol d'oiseau; les côtes marocaines sont au loin. Côté nord, nous apercevons quelques névés et le mont Mulhacen(3481m), point culminant de l'Espagne.

Malgré les difficultés, je n'ai jamais douté de la réussite de notre entreprise; quand l'hyper-motivation est là !... Des promeneurs sont étonnés de nous voir avec nos vélos dans un endroit pareil.

Le rêve est réalisé, place à d'autres rêves ! L'important, ce n'est pas la conquête d'un col ou d'un sommet, mais la quête. Ainsi, comme le dit un proverbe tibétain : "Quand tu auras atteint le sommet, continue de monter".

Après les photos pour immortaliser ce moment magique, nous nous couvrons avant d'entreprendre la descente. Au-dessus de 3000m, nous apercevons des troupeaux de moutons et... quelques bouquetins sur la route. Ils nous rappellent que nous sommes dans leur territoire au cœur du parc national de la Sierra Nevada. Ce parc, créé en 1998 sur 86.000 ha, constitue une grande richesse botanique, ainsi qu'une réserve abritant de nombreuses espèces animales. Il est déclaré réserve de la biosphère par l'UNESCO.

A l'altitude 2200 m environ, nous sommes accueillis sous une pluie battante d'insectes qui nous martèleront le visage jusque dans la vallée. La descente est interminable, aux virages succèdent d'autres virages. Enfin, nous rejoignons GRANADA, terme d'une épopée magnifique qui restera dans mes annales, comme une l'une des plus belles, car partagée avec mon cyclo-compère Jeannot.

René BOISSIER « Semnoz »  
CC N°812

Infos pratiques pour les cyclos-grimpeurs :

- pas d'autorisation spéciale pour la route militaire.
- vélo de route suffisant.
- pas d'eau après la station de ski.
- dénivelé positif : 2736m depuis le centre de GRANADA
- 51 km de montée
- temps de montée : 5h
- arrêts : 1h30
- temps de descente : 1h30
- temps total, environ : 8h
- carte sur site internet [www.alpujarra-rural.com/images/mapaveleta.jpg](http://www.alpujarra-rural.com/images/mapaveleta.jpg)

Cols franchis :

Collado del Muerto - 1491m - Au départ de Grenade, vers la cote 1400 A-R de 1,5 km

Collado de las Viboras - 1677m - Vers la cote 1650 A-R en 3 km col R1

Collado de la Sabinillas - 2035m

Collado de la Sabinas - 2178m

Collado del Diablos - 2323m - 100 m en R1

Puerto del Mulhacen - Semble être un autre nom du col suivant

Collado o Carihuela del Veleta - 3201m - 700 m de R1

## UN PETIT COL DUR

Le col de la Tourmente... Il n'est pas haut mais il se mérite.

En effet, ce col qui se situe sur l'île de Saint-Barthélemy dans les petites Antilles françaises culmine à 46 m; il permet de passer de l'océan Atlantique (à l'Est) à la mer des Caraïbes à l'Ouest.

C'est le carrefour de quatre routes: deux viennent de l'océan et deux de la mer.

La première monte de Saint-Jean, après avoir longé la piste de l'aérodrome (qui se termine sur le sable) sur 600m environ et en moins de 250m, elle gagne une altitude de 46m: le pourcentage n'est pas négligeable !

La deuxième venant de l'Anse des Flamands après quelques pentes à 35% passe à 109m d'altitude pour arriver au col en descente.

Les deux autres routes, partant de la mer, présentent elles aussi des pourcentages considérables en particulier dans les virages, mais la dénivelée ne dépasse pas les 46m.

De ce col la vue est splendide, à l'Est sur la baie de Saint-Jean et l'aéroport, et à l'Ouest sur la mer des Caraïbes avec au loin l'île de Saint-Martin.

De plus, c'est un lieu privilégié pour voir l'approche des avions (petits) qui passent à quelques mètres du col avant de plonger sur la piste et ceci avec un vent de face très violent qui s'engouffre dans le col, d'où son nom.

Christian GERARD

CC n°3185

# PURÉE !

Les joies du cyclotourisme, vous connaissez ? Ce cliché de journalistes qui croient tout savoir pour avoir un jour "couvert une épreuve" dont ils n'ont retenu que le vin d'honneur et la remise des récompenses (on se demande bien de quoi, d'ailleurs).

Nous, si on en parle moins, c'est qu'on sait qu'elles ne sont pas gratuites mais largement payées de mille maux et souffrances: le chaud, le froid, le vent, la pluie, l'orage, les crevaisons, les jambes molles, la selle dure... N'en jetez plus !

Si, justement, à toutes ces calamités, il en manque une, la plus sournoise de toutes: le brouillard. Tant d'efforts gaspillés en pure perte et d'espoirs déçus, tous ces paysages magnifiques confisqués à notre admiration ! On roule quand même, le front bas et l'œil mauvais, en maugréant des imprécations aussi vaines qu'un cautère sur une jambe de bois. Et cela se terminera une fois de plus par l'achat, à la première occasion, d'une poignée de cartes postales pour suppléer aux diapos restées dans la boîte. Piètre consolation !

Voilà pour le brouillard courant, disons normal, plus ou moins opaque selon son bon vouloir, et à notre service de la Calabre au Cap Nord. Mais il en est d'autres, plus originaux, certains pourvus de noms illustres, tel le fameux smog britannique, cité seulement pour mémoire pour la simple raison que je ne m'y suis jamais fourré; il ne survit en effet qu'à la mauvaise saison et les aléas climatiques de l'été me semblaient déjà amplement suffisants.

Par contre, je peux parler, pour m'y être maintes fois empêtré, d'une autre purée célèbre, la Nebbia, qui affecte tout le pourtour montagneux de la plaine du Pô, avec une préférence marquée pour le Piémont.

Le processus est simple: dès le matin, le soleil pompe la forte humidité de la plaine, d'où condensation en altitude que le vent d'Est n'a plus qu'à pousser vers les massifs où elle se bloque contre la ligne de faite et s'y accrochera toute la sainte journée avant de fondre au cours de la nuit. Et pour peu que les conditions soient réunies, même scénario le lendemain et, pourquoi pas le surlendemain ? Qu'on remonte la Stura, la Maira, la Varaita, le Pô, souvent c'est sous un coton crépusculaire dans lequel on finit par s'enfoncer pour n'en émerger au mieux que passés les 2000m.

Mais quand enfin ont voit le plafond s'éclairer et qu'on retrouve tout à coup la montagne illuminée sous l'azur, c'est l'euphorie, presque l'apesanteur.

Des souvenirs au hasard ? Il y en a tant ! La grande piste de l'Amitié patiemment grignotée dans la cavalcade des brumes scintillantes; l'ample cuvette d'alpage de la haute Arma au bord de laquelle venaient mourir les dernières bouffées grises; la montée dans la touffeur humide du gîte de Chiappera au col des Monges où m'attendait l'Ubaye ensoleillée.

Ce bivouac fantastique du col de Venina, en Bergamasque, où la mer de nuages éclairée par la lune me léchait quasiment les pieds; le col de Ruburent, enfin, en contemplant les paquets cotonneux de la Nebbia s'élever l'un après l'autre derrière la Tête de Moïse et se dissoudre aussitôt dans le ciel, je ne

pouvais m'empêcher de repenser au miracle imaginé par nos experts pour nous persuader que la nuée de Tchernobyl s'était respectueusement arrêtée à nos plates frontières du Nord-Est. En venant ici, ils avaient la preuve, films à l'appui, que le vilain nuage, après avoir musardé en Italie, s'était montré incapable de franchir la crête.

En raison d'une moindre saturation, notre Piémont pyrénéen, en fait de brumes, n'est pas aussi prodigue que son homologue italien. Il n'empêche, échappé aux brouillards de Barèges pour une mémorable séance de portage sur blocs au Port de Madamette, je ne pus m'épargner une nouvelle immersion dans la couche qui noyait la vallée d'Aure, si dense et mouillée que j'en ressortis aussi dégoulinant que Neptune surgissant des flots.

Et ce soir où, à peine revu le soleil au Port de Bastanet, c'était la replongée immédiate dans la pénombre ouatée, jusqu'au lac de l'Oule invisible au bord même du chemin. Par bonheur le refuge était éclairé, comme un phare pour le marin en perdition.

Dans le prolongement des Pyrénées, la cordillère Cantabrique fait barrage, souvent infranchissable, aux brumes venues du Nord. Ici, la calamité s'appelle Niebla et se nourrit de l'inépuisable humidité marine du golfe de Biscaye. Je me souviens de cette ascension ensoleillée du Puerto de San Glorio et du coulis d'air froid qui me saisit à l'approche du sommet. Adieu, douce chaleur de Castille, c'est le moment d'enfiler la petite laine avant de piquer bille en tête dans le coton, jusqu'au défilé de la Hermida, aussi tristounet sous sa chape de grisaille que celui de Los Beyos il n'y a pas si longtemps.

Vous allez me dire qu'il suffirait de rouler en sens contraire, en direction de l'espoir. C'est bien ce que j'avais fait au départ, mais aujourd'hui je rentre, alors forcément... Merci quand même pour le tuyau. Mais comme tout cela est dommage pour ces régions, si éclatantes au soleil, les provinces basques avec leurs maisons blanches dans la verdure, les Asturies et leurs gorges profondes, la verte Galice avec ses horreos (1) et ses séchoirs à maïs.

On l'aura compris, le brouillard pour moi, c'est l'enfer. Mais comme dit l'autre qui se flanquait des coups de marteau sur la tête, c'est si bon quand cela se termine ! Dominer une mer de nuages éblouissante d'où l'on s'est extirpé à grand-peine et dans la morosité est une pure jouissance. L'impression d'être seul au monde au premier jour de la Création, environné d'un cadre époustouflant de beauté. On voudrait rester là, marcher dessus tant on se sent léger, retarder le plus possible le moment d'y replonger, puisque souvent il le faut.

J'aime aussi me trouver pris dans des brumes mouvantes et capricieuses qui tour à tour masquent et dévoilent tel lambeau du paysage, nous laissant imaginer l'ensemble, reconstituer le puzzle à notre idée.

Allez, oubliez un peu ce que j'ai dit, la Nebbia ne m'a pas empêché de parcourir les grandes pistes du Piémont et des Dolomites en plein ciel, et de toujours aimer les provinces vertes d'Espagne. En route et bon vent !

(1) Petits greniers semblables aux mazots valaisans.



# 100 FOIS 1 COL

Quand on s'engage dans l'ascension d'un col, on se demande parfois ce qui peut pousser à de tels efforts. Les motivations sont très variées, mais c'est avant tout pour le plaisir des yeux et le repos de l'esprit.

En 1982, quand j'ai escaladé le Tourmalet pour la première fois, l'objectif était de réussir la "Randonnée des cols pyrénéens" en compagnie de quelques copains de club. J'étais loin alors de penser que 25 ans plus tard je me retrouverais avec mon vélo au même endroit pour la 100ème fois. C'est pourtant ce qui m'est arrivé le 29 juillet dernier. Combien d'images et de souvenirs me reviennent alors en tête !

La route quelquefois encombrée des mois d'été, je l'oublie facilement quand je la retrouve presque déserte au début du mois de novembre. Les couleurs ont changé, le soleil est moins brûlant, les moutons ont quitté les estives. Du côté de Tournaboup les hêtres se sont teintés de brun, les bouleaux ont pris des nuances dorées et déjà les plus hauts sommets ont mis leur chapeau blanc.

Le plaisir des yeux est le même quand vers la fin du mois de mai, la route est encore inaccessible aux voitures et que j'arrive dans les derniers lacets du col au pied d'un mur de neige qui limite le passage à un étroit couloir. Et puis, quand après avoir hésité à entreprendre la montée pour la nième fois à cause du ciel bâché du côté de Luz, et que je me retrouve au col au dessus d'une mer de nuages, je me dis que j'aurais eu bien tort de ne pas profiter d'un tel spectacle. En juillet, les sifflets et les jeux des marmottes, les parterres de fleurs dans le secteur de la Gaubie sont autant d'encouragements à l'effort.

Si j'ai souvent gravi les pentes du Tourmalet en solo, j'y ai quelquefois accompagné un cyclo anonyme en échangeant des impressions sur l'ascension du jour, j'ai aussi retrouvé des camarades de club en train de terminer leur "Tour de France Randonneur", j'ai côtoyé un coureur à pieds qui montait au même rythme que moi entre Barèges et Superbarèges. Malgré la difficulté nous arrivions quand même à échanger quelques-unes de nos sensations.

Je me souviens aussi de ce couple de cyclos néerlandais que j'avais rejoint et qui me racontaient que leur ascension était une sorte de défi qu'ils s'étaient donné après les ennuis de santé que le monsieur avait connus l'année précédente.

Et puis, le salut du cyclo qui descend ou l'encouragement de celui qui double font toujours plaisir. Mais le plus grand souvenir que je conserve de toutes ces ascensions restera la montée accomplie en 1988 par le versant de La Mongie depuis Sainte-Marie-de-Campan avec ma femme et nos deux enfants. Ce jour-là nous avons même prolongé notre périple sur le chemin du pic du Midi jusqu'aux cols des Sencours et des Laquets.

Malgré cette centaine d'ascensions il y a une question qui m'a souvent été posée et dont je n'ai pas encore trouvé la réponse. Lequel des deux versants du col est le plus difficile à escalader? Il est vrai que je suis monté plus fréquemment du côté Luz, mais une autre centaine sera sans doute nécessaire pour que je me fasse une opinion.

# KIKOUNADE EN PAYS D'OC

La kikounade, c'est la spécialité de Kikou, centcoliste actif et (ex) vélociste limouxin bien connu.

Devant une carte, son imagination "prend mousse" comme la Blanquette de la sous-Préfecture de l'Aude. Il déniche, il traque tous les cols de son département dans son impressionnante collection de 1/250.00ème. Et vogue la galère pour aller les cueillir ! C'est ça une Kikounade. J'y ai eu droit le jour de l'Ascension, ça ne s'invente pas !

Ce jeudi-là, le club cyclotouriste de Quillan vous invite à découvrir et à parcourir la haute vallée de l'Aude. Une randonnée dans la plus pure tradition du cyclotourisme avec des petites routes, des curiosités où s'attarder, un peu seulement car la route est souvent pentue et le casse-croûte matinal vous attend.

L'odeur des ventrêches et des œufs sur le plat vous titille les narines plusieurs hectomètres avant... Un point de convivialité très réussi ! Mais des kilomètres et des cols sont devant vous et vous rouvriront l'appétit avant le deuxième arrêt ravitaillement de la journée.

Le verre de grenache y précède le cassoulet, le plat traditionnel de la région. La digestion requiert un départ en douceur... mais là se situe l'intervention du Sieur Kikou-Déjean: « Je vais te faire faire le col de la Feuille, un muletier au-dessus du village. C'est tout près. Il y a bien le col de l'Homenet, mais il est plus loin, je ne sais pas si on aura le temps... »

Le sentier se dresse très vite devant nous, c'est du poussage qui nous attend jusqu'en haut. Un dernier petit effort car il faut faire bonne figure devant un trio de randonneurs pédestres qui pique-nique dans un bosquet, à l'abri du vent. Leur surprise est grande et l'incompréhension se lit sur leur visage. Comme toujours nous nous faisons un plaisir d'expliquer notre règle du jeu.

« Vous connaissez le col de l'Homenet ?

- Oui, avancez un peu et vous verrez le départ du sentier qui y conduit... De là-haut vous aurez une piste plus praticable, vous avez le temps... »

Et voilà comment vous vous retrouvez à pousser votre vélo au milieu de la forêt en suivant le balisage d'un GRP... Première difficulté : pour éviter une mouillère le sentier grimpe un talus abrupt. Je veux le prendre plus en douceur mais je m'enfoncé rapidement dans une boue noirâtre où je "patchique" (1) lamentablement. Il faut se sortir de là rapidement. Kikou intervient. Tirage, poussage, portage, "égratignage", enfin tous les trucs en "âge", en nage, plus de notre âge...

A partir de maintenant, il n'est plus question de faire demi-tour... Nous sortons plusieurs fois la carte car il faudra quitter le GRP après avoir sauté un ruisseau. Nous y voici, il a beaucoup plu ces jours-ci et le ru a grossi. Va falloir se mouiller les pinces et il est bien large ce ruisseau et elle est bien froide cette eau ! "Macarel !" (2) A plusieurs reprises, le vélo en guise de canne, nous évitons la chute sur les pierres glissantes.

Pour la première fois depuis le départ nous pouvons maintenant monter sur la machine. Oh ! pas pour longtemps car, à la difficulté de la pente, s'ajoute un troupeau de vaches, de jeunes veaux, de taurillons qui encombre le parcours. Papa surveille sa progéniture et les deux intrus d'un œil des plus noirs. La carte est dépliée une fois de plus, de nombreux sentiers partent à droite, à gauche et l'horizon est toujours bouché par les arbres et les nuages de plus en plus bas.

L'heure tourne, "le vent fraîchit, la montagne devient violette" (3), le loup n'est sans doute plus très loin... Les pieds, que le froid gagne, font "floc, floc" à chaque pas. Un coup d'œil à l'altimètre, nous ne devons plus être très loin. Il est là cet Homenet, ce petit homme en occitan.

Elle est là aussi, la tramontane qui nous cueille au passage du col, nous bloque dans notre progression, nous empêche de nous habiller, de déplier la carte, de prendre une photo, de reprendre notre souffle. « C'est par-là ! » Nous enfourchons la randonneuse pour une destination inconnue... car notre carte ne couvre qu'un versant du col. Et, "à bisto de nas" (4)..., nous atterrissons dans une clairière sans issue. Demi-tour et toujours ce vent très violent qui ballote mon frêle équipage au gré des rafales.

Cette fois nous tenons une piste qui descend, qui descend au milieu de la forêt. Pas un panneau, pas une âme, pas un indice pour nous faire deviner dans quelle vallée nous allons atterrir. Des kilomètres et des kilomètres de descente malaisée, les doigts douloureux crispés sur les poignées de frein. Enfin un panneau "Forêt de Montfort-sur-Boulzane". « C'est bon, je sais où on est » me rassure (et se rassure) le régional de l'étape.

Un brin d'aventure, deux cols de plus, trois heures de retard à l'arrivée et mille excuses aux organisateurs d'avoir abandonné leur parcours.

(1) patchiquer : patauger

(2) Macarel : expression occitane

(3) Merci, Mr Daudet !

(4) à bisto de nas : à vue de nez

Georges Golse

CCC 124

## LE TURINI (06-1607), MON 500ÈME... SOUS LA NEIGE

La dernière ligne de mon article de la revue 2007 était : « Allez, je termine 2006 avec 486 cols au compteur : en 2007, je passe mon 500ème ». Le challenge était facile à relever. Sauf en cas de maladie, ou d'accident grave (et j'ai heureusement échappé aux deux), faire 14 cols en une année n'est pas insurmontable. En revanche, plus j'y réfléchissais et plus l'envie de franchir un col un peu exceptionnel pour mon 500ème me tentait. Que ce soit par l'altitude, le lieu ou la notoriété, il me fallait essayer d'en trouver un qui sorte un peu de l'ordinaire.

Comme je le fais régulièrement en début d'année, je vais aller passer quelques jours, en Février, chez une de mes tantes à Beausoleil. J'ai déjà pas mal écumé le secteur, mais il m'en reste à faire. Je consulte

attentivement la Michelin et tombe en arrêt devant le Turini. Voilà un col mythique s'il en est, immortalisé par le rallye de Monte Carlo. Je calcule que de Sospel, je pourrais passer 10 cols inédits avant le Turini. Mais alors, celui-ci serait mon 497ième. Non, ce n'est pas bon ! A moins d'aller en franchir trois dans l'Aude ou le Comminges entre le 1er janvier et la date de mon séjour... Comme je ne suis qu'à 1h1/2 de voiture de l'un ou l'autre, ce ne serait pas un problème.

Mais, une autre idée me vient. Je ne peux pas avoir mes congés en période scolaire. Donc, je pars seul, sans contraintes, et sur le trajet Léguevin- Beausoleil, je pourrais m'arrêter, sortir le vélo du coffre et faire une petite balade afin de franchir trois cols. Et tout ça à proximité d'une sortie d'autoroute. Est-ce que cette denrée rare existe ? Allez, je me replonge dans les cartes routières... et je trouve.

Lundi 5 février 2007, je quitte l'autoroute à Brignoles et me gare devant la gendarmerie. En deux temps trois mouvements, je franchis le col Notre Dame puis redescends vers Toulon chercher le col de la Bigue. Deux cols assez quelconques... heureusement que le troisième est plus remarquable : il s'agit du Pas Gravet dans la montagne de la Loube. La route qui mène à un relais TDF est interdite mais je m'y engage... On évolue dans un décor karstique fabuleux et je vous le conseille fortement. 64 kilomètres et 3 cols plus tard, me voilà de nouveau sur l'autoroute.

Mercredi 7 février, il fait un temps magnifique et je me prépare pour ma rando. Ma tante est inquiète car comme elle le dit très justement : « Tu pars en montagne ». Je la surprends d'ailleurs à téléphoner à l'auberge du col du Turini où on lui confirme que la route est sèche et qu'il n'y a aucun problème. Je n'étais pas inquiet, mais au moins, la voici rassurée !

Un petit trajet en voiture jusqu'à Sospel et je suis d'attaque. Le col n'est qu'à 24 kilomètres mais cette route serait trop directe pour moi. Je tourne un peu dans les faubourgs avant de trouver la baisse de l'Agaisen. Si vous n'avez pas perdu le compte, on en est à 490 cols.

Il fait toujours un temps superbe et je suis en manches courtes. Je quitte la ville et là, les cols s'enchaînent : col St Jean et ses lacets, col de Braus (où ont été dispersées les cendres de René Vietto), col de l'Ablé. Avant le col de l'Orme (1000 m pour la DDE et 1005 pour le CCC), quelques plaques de neige apparaissent mais elles sont visiblement là depuis plusieurs jours. Vient ensuite le pas de Lescous. Puis, je bascule sur Lucéram, un magnifique village perché de l'arrière-pays niçois. La descente vertigineuse me laisse présager une belle grimpe vers mon objectif final. Effectivement, les six kilomètres de Lucéram vers le col St Roch sont sévères... A 13h30, je m'arrête à St Roch pour manger.

Mais à peine suis-je descendu de vélo que la neige commence à tomber à gros flocons. J'ai bien peur que la météo ne donne raison à ma tante... Vite, j'avale mon sandwich. Un crochet vers le sud m'amène au col de Savel puis un autre, vers le nord, me permet de passer le col de la Porte. Je me dépêche et retourne au col St Roch d'où j'attaque la montée finale. Les premiers kilomètres sont très raides, matérialisés par 3 chevrons sur la Michelin. A la côte 1372, je franchis la Baisse de la Cabanette, qui est donc mon... 499.col !

Il est 15h20 et je suis à l'altitude 1400. Il ne reste que 4 kilomètres jusqu'au col et la pente est faible. En revanche, il neige de plus en plus fort et il y a bien longtemps que je ne suis plus en manches courtes !

15h30, ouf, ça y est, je suis au sommet. Les freins sont gelés et le cadre est couvert d'une couche de glace. Je prends vite 1 ou 2 photos, mais ne vois même pas de panneau... Je suis pourtant certain qu'il y en a un.

Quand même, mon 500ième ! Je trouve juste le panneau indicateur d'un arrêt de bus. Allez, ça fera bien l'affaire. Bien sur, avec l'appareil tenu à bout de bras, le cliché n'est pas resté dans les annales...

J'avais décidé, dans la montée de demander à une voiture de me redescendre vers Sospel. Ca ne me ressemble pas, mais trop, c'est trop ...Mais, je ne tergiverse pas longtemps : il n'y a absolument personne. Vite, j'enfile une deuxième paire de gants, un blouson supplémentaire et glisse entre les deux le Nice Matin de la veille. (Vous remarquerez que j'avais quand même anticipé !)

Et je pars pour une descente ...périlleuse. La route est recouverte d'une couche de neige de 15 à 20 cm. Les cinq premiers kilomètres sont épiques : je n'ose pas enclencher mes pédales. Et puis, la route redevient sèche. Soulagé et heureux, bien que toujours glacé, j'enchaîne les virages et les fameux tunnels du Turini qui ont fait le succès du rallye.

Me revoilà à Sospel, vite, je saute dans la voiture mets le chauffage au maximum ! 104 kilomètres et 11 cols, voilà une bien belle journée en dépit de ces péripéties !

En revanche, j'ai laissé de côté la Baisse du Camp d'Argent et la Baisse du Tueilis au dessus du Turini. Et bien que je revienne dans le secteur en Février 2008, je ne pense pas m'y attaquer. C'est un peu tôt dans la saison, le dernier culmine quand même à 1889 m.

Mais, peut- être vous conterai-je tout ça dans la revue 2009...

Frédéric Singla

CCC n°5173 Cyclo Club Légevin

## JE NE SUIS PAS CENTCOLISTE, MAIS...

Je sais, je ne suis pas une centcoliste mais Roger m'a fait lire un article du n°35 de votre revue signé Régine Vieillard CC 5765 qui m'a beaucoup émue et m'a donné envie de vous écrire.

Je ne suis pas une centcoliste pour une bonne raison c'est que je suis aveugle.

Ma vie, ma vie s'est arrêtée le jour où mon ex-mari, ne supportant pas notre divorce, m'a tiré deux balles dans la tête avant de se suicider. J'avais 27 ans et deux enfants de 7 et 9 ans. Après des mois d'hôpital, de centre de rééducation, j'ai repris mon travail. Je gagnais moins que si j'étais restée à la maison mais l'activité, mes camarades, mon patron m'ont permis de surmonter mon handicap.

La Fédération des Aveugles de France (FAF) m'a donné l'occasion de faire des randonnées pédestres et surtout des circuits en tandem. J'ai toujours aimé le vélo ( héritage de mon père ). Face au bonheur procuré par ces sorties j'ai décidé d'acheter un tandem.

Depuis 10 ans j'ai eu 3 guides qui m'ont donné de leur temps. Et puis la vie, le travail, les déménagements, je me suis retrouvée seule avec mon tandem. Remisé dans mon garage chaque jour j'allais le voir, le toucher, lui parler. Je me retrouvais seule à brasser des idées.

Au moment où je commençais à ne plus y croire je reçois un appel de Jean-Louis, Président de la FAF de Beaucaire qui me dit qu'un cyclo (Roger) avait vu l'affichette demandant des bénévoles pour guider des non-voyants (on ne dit plus aveugle mais non-voyant mais on n'y voit pas mieux pour autant).

Je devais appeler Roger mais je n'ai pas osé et c'est lui qui m'a contactée.

Au début j'ai pensé qu'il allait faire comme les autres, venir 1 fois, 2 fois puis abandonner. Surtout que la première fois je l'ai vu contracté, stressé. J'ai vu qu'il prenait les virages très large, qu'il guidonnait etc...

Il faut préciser qu'il avait pris conseil auprès d'un ami du 74 qui accompagnait un mal voyant. Il lui a déconseillé de faire le guide, surtout qu'il sortait d'une chute de vélo ayant occasionné une fêlure du col du fémur. Il me l'a confié quelques temps plus tard, quand on s'est mieux connus.

Roger est toujours là. Nous effectuons 2 sorties par semaine sur 60 ou 70km. Il m'a même fait faire des cols. C'est un grand bonheur. J'ai retrouvé le parfum des lauriers, d'un champ de tournesols, la douceur d'une route ombragée, le chant des cigales qui nous accompagne.

Roger m'explique où on passe. Ce pont qui n'existait pas quand je voyais encore, cette construction nouvelle, et mes souvenirs reviennent. Je revois les lieux d'avant.

Il a reconnu que les premières fois, il m'accompagnait pour me rendre service mais que depuis il y trouve aussi du plaisir. Il dit qu'il aime faire du vélo et il en fait. Qu'il peut discuter (c'est surtout moi qui discute) et surtout il dit que lorsqu'il part avec moi il est sûr que je l'attendrai en haut de la côte et que nous rentrerons ensemble.

Vous ne pouvez pas imaginer, à quel point j'ai pu redécouvrir la joie du vélo, nos sorties sont du pur bonheur. Si mon article pouvait susciter des vocations, si un seul cyclo s'adressait à la FAF de sa région pour accompagner un ou une aveugle et qu'il lui donne le bonheur que je ressens je serais comblée. Grâce au vélo je me sens mieux et plus forte pour surmonter mon handicap.

A bientôt sur les routes, avec un petit salut au passage ça fait toujours plaisir !

Simone Michel

## AU COL SAINT-JEAN

Il a marché lentement vers moi, un minuscule bouquet de fleurs à la main, je lui ai demandé s'il avait un problème. Petit bonhomme aux yeux doux et barbiche blanche, il portait une tenue de cyclo mais était curieusement affublé d'un short bleu très large. J'apercevais un peu plus haut son vélo couché au bord de la route.

Il m'a répondu rapidement: « Non ! Non ! » Puis agitant son bouquet: « Les fleurs c'est pour mon frère Jean qui a disparu, je viens ici tous les ans ». « Tant pis si ça vous fait sourire » Il a alors levé la tête vers le ciel en même temps que ses deux mains, « Il m'a sauvé la vie ! ». En quelques mots il m'a raconté son histoire. Quelques années auparavant victime d'un infarctus, il a repris goût à la vie grâce à la présence de Jean. Celui-ci l'a initié au vélo, mais deux ans après c'est lui qui s'en est allé.

Depuis il honore son souvenir à sa façon. Au moins une fois par an il monte au Col Saint-Jean et dépose devant l'oratoire un bouquet de modestes fleurs cueillies au bord de la route. Je n'avais pas envie de me moquer et le lui ai dit, il a poursuivi. Il habitait Ribiers, pas loin de Sisteron. « Vous connaissez ? » J'ai fait non de la tête. « En fait je suis Parisien, mais on a une maison là-bas. Je suis retraité, j'étais imprimeur. On imprimait l'Argus Automobile, (il a levé son pouce vers le ciel) des gens comme ça ! Jamais un reproche ! Maintenant je fais du vélo. J'ai aussi joué au golf. C'est très bon pour gagner de la maîtrise de soi. J'ai même eu l'occasion de jouer en Afrique du Sud, le paradis des golfeurs ! J'en garde un souvenir extraordinaire ». Je lui ai demandé s'il pratiquait en compétition. « Non ! Je suis un sportif moyen » et il a répété avec un large sourire « Je suis un moyen moi ! J'ai aussi joué au tennis, mais maintenant c'est le vélo. Et le vélo m'a sauvé, grâce à Jean »

« Après son décès j'étais seul au monde, des copains cyclos m'ont emmené faire du vélo dans les Pyrénées, j'en suis revenu transformé. C'était aussi bien que l'Afrique du Sud ! Maintenant ma thérapie c'est le vélo, j'en fais plusieurs fois par semaine. Une fois les pompiers m'ont ramassé après une belle gamelle, j'avais perdu connaissance, tout un côté brûlé », il m'a montré des traces marbrées sur une de ses jambes. « Depuis je suis très prudent » et tendant un index vers sa tête « Je mets un casque ! »

Je lui ai parlé un peu des Cent Cols, puis je lui ai proposé de faire une photo devant le panneau. Il tenait toujours ses fleurs à la main : « D'accord, mais d'abord je vais déposer ça ! ». Sur le fronton de l'oratoire du col une citation en latin y est inscrite : "VOX CLAMANTIS IN DESERTO: PARATE VIAM DOMINI" (1). Il est redescendu et durant un instant nous avons essayé de la traduire, en vain.

Devant le panneau du col j'ai fait deux photos avec le numérique, avec et sans flash et les lui ai montrées. Il a mis sa main sur le côté pour faire de l'ombre devant l'écran. Je lui ai dit que j'étais content d'avoir fait une belle rencontre aujourd'hui, poliment il m'a retourné le compliment. « Je m'appelle Jacques X..., de Ribiers, je suis connu là-bas ! ». C'était sa façon à lui de me donner son adresse. Je lui ai souhaité bonne route, et juste avant de prendre la descente il m'a encore lancé : « Jacques X... de Ribiers ! »

Je l'ai regardé descendre un peu puis je suis monté sur la dalle de l'oratoire. Le minuscule bouquet était accroché à la grille qui protégeait la statue. Des fleurs sauvages qui auront vite fait de sécher dans la chaleur de juin.

Je n'ai pas retrouvé son adresse dans les pages jaunes d'Internet, alors sur l'enveloppe qui contenait la photo ainsi que quelques lignes j'ai simplement écrit Jacques X..., Ribiers, et le code postal. Plusieurs semaines après j'ai reçu un petit mot de remerciements étonnés.

Alféo Lotto  
CC 5650

(1) Jean Baptiste a dit : « Je suis la voix qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur ».

## SUR LES TRACES DE BOLL

Vous ne connaissez pas Boll ? Rien d'étonnant: c'est le surnom donné par ses amis à un homme ordinaire, semblable à la plupart d'entre nous. Afin d'essayer de le découvrir un peu, voici un extrait de son carnet de route.

17ème sortie, le 3-7-49

Romans – Pont en Royans – Col de Romeyère – St Gervais – Romans 105 km.

Départ à 6h30. .../... Déjeuner à Choranche. Nous attaquons vers 9h la montée de la Balme où quelques motards nous dépassent. Puis c'est la forte montée du col qui commence, un léger replat et nous arrivons à Rencurel. Puis la pente s'accroît et nous arrivons au col à 10h½. Nous nous reposons un peu et allons cueillir quelques rares fraises. Puis nous nous couchons à l'ombre jusqu'à midi. Après manger nous faisons la sieste et vers 2h, nous prenons la descente: 2 km de mauvaise route puis c'est la route goudronnée de neuf. Nous descendons le défilé à pied pour pouvoir admirer l'à-pic et la roche. Puis nous remontons en vélo pour faire 2 km et s'arrêter à la cascade où nous prenons quelques photos. .../... Puis rentrée calme jusqu'à Romans vers 6h30.

Journée pas trop longue avec une forte chaleur.

Etaient au départ : F-L, R-R, R-P, A-B, R-A, J-J, et Boll.

A travers ce court texte, griffonné au crayon-mine sur un carnet aux pages jaunies par les années, nous commençons à cerner le personnage.

Tout d'abord, Boll, tu faisais du vélo. Tu grimpais aussi des cols (ici, Romeyère, dans le Vercors, 38-1069b). Boll roulait avec quelques amis, dans cette France de l'après-guerre. Leur jeunesse (Tu avais 24 ans à l'époque) se jouait des mauvaises routes comme des vélos inadaptés à la montagne.

A vélo, tu accédais à des plaisirs simples, tu visitais, tu découvrais. Tu n'hésitais pas à te lever tôt le matin pour quelques fraises des bois et une sieste dans l'air frais des hauteurs, à faire à pied une partie de la descente pour admirer le paysage, à t'arrêter contempler une cascade.

Les sorties avaient souvent un but : se rendre à la foire de Grenoble, se baigner dans l'Eyrieux, aller voir passer le "Dauphiné Libéré"...

Le vélo était un moyen de locomotion simple, pratique et économique, le seul moyen de t'évader le dimanche après une semaine de dur labeur.



Le travail, tu t'y rendais aussi 2 fois par jour avec le même vélo. Le vélo, c'était l'ustensile du quotidien. Ce vélo te servait tout autant à aller acheter le pain, poster une lettre, rendre visite à la famille, aller aux champignons.

Mais surtout, c'est au moment des vacances que le vélo devenait merveilleux.

Cette année-là, après une approche en train, avec ta bande de copains, vous avez relié Toulouse à Hendaye et retour par les grands cols des Pyrénées. Grâce au vélo, tu gagnes l'Océan, avec un O majuscule dans tes récits, tu t'ébaubis devant le cirque de Gavarnie que tu ne connaissais qu'à travers les paroles d'un maître d'école et tu ne manques pas l'excursion jusqu'à l'observatoire du Pic du Midi au passage du Tourmalet.

Boll, tu ne cherchais pas la performance, le sport ou la vitesse. Le vélo n'est qu'un accessoire. Ce qui importe, c'est ce qu'il permet d'atteindre.

Tu n'as jamais fait partie des Cent Cols : bien sûr, en 1949, ils n'existaient encore pas ! Tu aurais pu. Les cols, tu en as sûrement franchi plus d'une centaine. Tu avais aussi l'esprit de cette confrérie: le plaisir de la découverte, le partage avec les amis, le sens de l'effort.

Depuis l'été dernier, tu nous as quittés, Boll. Tu n'es plus là pour témoigner, mais tu as transmis ta passion. Si j'effectue la plupart des déplacements quotidiens à vélo, si je ne peux concevoir les vacances sans vélo, si j'ai adhéré aux Cent Cols, si j'écris ces lignes, si..., c'est grâce à ton vélo avec lequel j'ai grimpé mon premier col, à tes récits et photos, à ton souci d'une mécanique bien entretenue, à ton art de joindre l'utile à l'agréable, en un mot à ta philosophie du vélo.

Merci Boll. Merci...papa.

Daniel SAUZET

CC n°3752

## LE PARPAILLON : UN RÊVE D'OM

En allant vers le Parpaillon cet été, je suis tombé sous le charme de cette sculpture. Ses auteurs ont bien voulu répondre à quelques questions.

1) Comment cette sculpture a-t-elle vu le jour ?

Bernard Celce : Cette sculpture est née d'une rencontre entre 2 artistes, d'un désir de partage, d'échange. On a choisi un site très dégagé pour exposer la sculpture. Le vent était fort à cet endroit.

Nicolas Wintz : Nous nous sommes rencontrés à l'occasion d'une résidence d'artiste organisée par l'association Fées d'hiver. Nous ne nous connaissions pas 15 jours avant. Bernard m'a parlé de son envie de travailler ensemble à partir d'un vieux vélo. L'idée me plaisait bien, mais j'étais très pris par mes propres travaux de Land Art. Il a donc commencé sans moi, par la partie de soudure. Il était dans son rôle

de sculpteur-soudeur. Moi je suis arrivé quand il s'est attaqué aux ailes , c'est là que j'ai pris ma place tout naturellement. Je réalise entre autre des sculptures-mobiles, à partir de tiges de fer et de tissus principalement. J'ai donc fait toute la voilure et la structure qui la tient. J'étais dans mon rôle de sculpteur-couturier. C'est comme ça que cette sculpture est née, en totale complémentarité, sans le moindre heurt.

2) Quelle signification a-t-elle pour vous ?

BC : Un air de liberté, de légèreté. La libération des contraintes de la condition humaine. Un rêve d'enfance.

NW : Son titre "Le Rêve d'Om", Bernard l'avait en tête depuis le début je crois. On a pensé aussi au film de Kusturica, Arizona Dream. C'est facile de voler aujourd'hui, avec un parapente par exemple, mais je préfère rester dans le rêve, comme à l'époque de Léonard de Vinci. J'aime être cloué au sol et rêver en regardant les nuages. Ils étaient particulièrement beaux ce jour-là dans le ciel de Crévoux.

3) Exposée à l'extérieur et donc aux éléments climatiques, cette oeuvre d'art est-elle vouée à dépérir, conformément à l'esprit du Land Art ?

Ne restera-t-il que le souvenir photographique de cette sculpture ?

NW: Effectivement, elle n'est pas faite pour finir dans un musée. Mais ce n'est pas une œuvre de Land Art pour autant. C'est une sculpture d'extérieur, créée pour vivre une saison au grè du vent et des intempéries. La philosophie du Land Art, c'est de créer à partir de ce que la nature met à disposition dans un périmètre plus ou moins large autour de l'endroit où l'œuvre sera montée ( cailloux, bois sec, herbes, feuilles mortes, terre, etc. sans apport de clous, vis ou soudure à l'arc ). Pour revenir à cette sculpture, je ne l'ai revue qu'en décembre, déposée. Elle semblait avoir particulièrement souffert. Les voiles étaient arrachées ou en lambeaux.

BC : A l'image de tout ce qui vit, elle rejoindra notre Mère la Terre.

4) Quel regard portez-vous sur les "cyclos (et photo-)collectionneurs de cols" que nous sommes ?

BC : Admiratif, il y a eu les fous du volant, vous êtes les "fous" du guidon. Nous nous rejoignons sans doute dans nos rêves, et dans notre condition humaine.

NW : Je fais du vélo en ville sur le plat depuis 40 ans. Cet été j'ai essayé d'aller sur mon lieu de travail de Land Art à vélo. Les descentes étaient trop raides. Impossible de prendre un virage en épingle dans un sentier étroit. J'ai terminé à pied.

BC : Un jour , par obligation, nous ferons des choix de société plus en harmonie avec la Terre. La bicyclette sera peut-être à l'honneur de nos moyens de transport.

NW : Les Chinois abandonnent le vélo pour l'automobile. Les Européens font l'inverse! Mais la génétique aidant on finira peut-être tous avec des ailes de poulet dans le dos !

# SAVEURS D'AUTOMNE

ou comment inscrire un col à la journée du Patrimoine

C'est peu après la sortie des Pontets, à l'orée de la forêt du Prince, qu'un automobiliste s'arrêta pour me demander si j'avais un problème. Il faut reconnaître qu'à mille mètres d'altitude du côté de Mouthe, sous une pluie battante et émergeant d'une brume épaisse, il était légitime de se poser quelques questions à me voir assis sur un rondin de bois en train de me ravitailler.

Cependant, tout allait bien. Je venais juste de terminer un détour par rapport à la randonnée organisée, uniquement pour glaner un col qui me faisait rêver depuis longtemps sur une carte IGN usée par le temps et les randonnées.

Tout avait pourtant mal commencé pour cette journée du Patrimoine, une erreur de fléchage en début de parcours risquant de ruiner rapidement l'enthousiasme des courageux qui osaient affronter une météo annoncée comme exécration. A l'aide de la précieuse carte, je pus rapidement retrouver le bon itinéraire malgré une succession de montées "sèches" et la pluie qui s'installait.

Sur cette carte mon regard se posa sur un point isolé: un col non réalisé dont je n'avais même pas noté le nom. Ne subsistait qu'une série de chiffres: 25-1010. Le long de la bien nommée Serpentine, en partageant un chemin du Val de Mièges avec un troupeau de Montbéliardes livrées à elles-mêmes, l'idée de rejoindre ce col se faisait de plus en plus pressante. Au premier ravitaillement, les organisateurs m'indiquèrent une route et le nom du col.

En rejoignant d'abord la réserve naturelle des Tourbières de Frasné, puis en longeant le Drugeon sur une route déserte avant de m'enfoncer dans les bois de la montagne du Laveron, j'éprouvais un sentiment de bien-être incomparable. Tous mes sens se réveillaient et je prenais enfin le temps: le temps de m'arrêter pour deviner la faune et la flore des tourbières à travers une brume de plus en plus dense, le temps d'écouter la pluie brisant la surface des plans d'eau, le silence qui baignait tous les lieux traversés et les cloches des troupeaux éparpillés aux quatre vents, le temps de sentir les odeurs d'humus, d'herbe mouillée et de bois fraîchement coupé dans les lacets du col de la République, le temps de sentir la morsure du froid sur le corps et les griffes des grêlons sur le visage, le temps de savourer de petits morceaux de fromage à la saveur inimitable, glissés dans la poche du maillot au dernier contrôle.

Cette ascension qui devait être tout aussi anodine que la série de chiffres qui identifiait le col, devenait subitement un moment de pur plaisir. A l'image du Drugeon, ce doux paresseux qui musardait sur son plateau, je rejoignais lentement, après le col de la République, les pentes régulières de la forêt de la Haute Joux. Je m'éternisais sur ces kilomètres qui me menaient enfin sur le parcours de la randonnée, tous les sens éveillés, entre lacs, tourbières, profondes forêts et montagne.

Je remerciai l'automobiliste de s'être enquis d'éventuels désagréments et je repris le cours de la randonnée. Suivant de vieux préceptes solidement acquis au cours de randonnées partagées, je pouvais fermer les contrôles sous des averses orageuses qui ne m'affectaient même plus. Selon des légendes locales, le diable se serait débarrassé ici de diabolins particulièrement turbulents. Il aurait alors créé les

forêts de sapins pour les protéger de la chaleur insoutenable de l'été et des froids rigoureux de l'hiver, plutôt que de voir revenir en enfer tout ce petit monde. Comme les laminaks du pays basque qui changeaient mes itinéraires la nuit, je pense que Claude et ses randonneurs du plateau de Nozeroy avaient été victimes de ces facétieux diabolotins qui avaient pris un malin plaisir à inverser flèches orange et flèches vertes.

Cette inversion géniale m'avait ouvert les portes d'une route buissonnière pour rejoindre un col unique dont la simplicité n'avait d'égale que la beauté de son écrin de lacs et de forêts. J'avais retrouvé le goût perdu de la quête du col qui laisserait un souvenir inoubliable, un goût altéré par le besoin d'ajouter les conquêtes qui gonflent nos listes de cols franchis.

Ce 25-1010 avait désormais un nom et marquait un retour à la source. Ce col m'avait offert un moment d'éternité avec son cortège de sensations voluptueuses, marquant à jamais cette saison du renouveau.

Eric LASTENNET  
CC n°3191

## LE CAMION N'A RIEN EU

La matinée est fraîche, de cette fraîcheur apportée par la pureté de l'air. Il fait bon pédaler et je m'élève, j'escalade ce col : l'effort est soutenu, régulier, progressif, au loin un cycliste apparaît puis s'efface au fil des lacets.

Lentement, très lentement, je reviens sur lui. C'est tellement bon cette progression, cette « ascension », je suis au paradis !

Triste paradis artificiel, hallucinations, fantasmes dus à la morphine, cette drogue me fait délirer, me torture l'esprit en me faisant prendre la fiction pour la réalité et garder en mémoire ces visions rarement agréables, souvent cauchemardesques. Une pression sur la poire, j'active le débit du médicament dans mon corps. Il calme la douleur et m'est indispensable, je suis dans mon lit d'hôpital, immobilisé avec un parallélogramme sur le ventre et des « tirefonds » qui me maintiennent le bassin en position.

Plus jamais je ne m'élèverai vers ces sommets gravis avec cette saine suée, avec des efforts parcimonieux ou, au contraire, irraisonnés et qui, le but atteint, vous laissent tout simplement heureux. Un de plus ! Ce 25 octobre 2006, un camion me percutait. Bilan résumé, trois semaines de coma : multiples fractures du bassin + trois vertèbres lombaires + le sacrum avec étirement des nerfs des membres inférieurs. Trente ans pour faire des muscles, trente jours pour tout perdre ! Dix mois plus tard, les traumatismes osseux sont réparés avec quelques séquelles, mais restent les progressions nerveuses, car sans nerf plus aucun muscle, alors... j'espère qu'ils vont repousser.

J'ai revu au fil des jours mes progrès et mes performances à la baisse. D'abord spectaculaires, ils me laissaient espérer un rythme de progression qui, dans mon euphorie, me permettrait rapidement de remarcher sans aide et de recommencer le vélo sur de courtes distances. Mes essais de vélo, après ceux effectués sur un vélo d'appartement, se sont soldés par cent mètres sur terrain plat, avec un vélo féminin

sur roues de 600. Dès que j'ai voulu aborder un léger dénivelé, il m'a fallu mettre pied à terre : les muscles étaient trop atrophiés. J'ai renouvelé l'expérience depuis, et... suis passé, alors ?

Patience m'ont dit les médecins. Leurs délais de deux ans avancés pour une remise en état me semblaient faits pour les autres... Moi sportif, pugnace, volontaire, je gommerai ces délais pour les ramener à des valeurs bien inférieures. Cela aurait pu être vrai sans l'absence des nerfs. Je suis tributaire de leur repousse pour refaire du muscle. Mon objectif dans une dizaine de mois ? Faire le tour du lac de Grand Lieu... Mais n'est-ce pas trop présomptueux ?

Je tiens à remercier particulièrement ma petite femme à qui je dois tant, ma famille, mes amis, tous les copains du club qui m'ont rendu visite, ceux qui m'ont téléphoné, qui ont eu une pensée pour moi pendant ces longs mois d'hospitalisation. Cela faisait chaud au cœur et rendait les semaines moins longues. Merci à vous tous !

Jacques DEMY  
CC n°1493

## PLAISIR DOUBLE EN MONTAGNE

Avec mon camarade Claude CAMPENON, chasseur de cols et de BPF (Brevet des Provinces Françaises) comme moi, nous partons ce lundi matin 9 juillet 2007 dans le but d'effectuer un petit voyage semi-itinérant, afin d'augmenter nos "collections".

Nous laissons la voiture à la Maison des Sports d'Eybens (Merci aux responsables) et vers midi nous enfourchons nos vélos direction Vizille.

Dès le départ, une bonne bosse nous met dans l'ambiance. A Vizille, nous empruntons la route Napoléon, pour rallier Laffrey (BPF oblige). Cette montée de 7 kilomètres, difficile, en ligne droite, n'a rien d'intéressant ! Beaucoup de voitures, de camions, et donc de gaz d'échappement. Si encore c'était un col ! Même pas ! On se console avec le pointage de la carte BPF.

Le plateau, jusqu'à La Mure, nous permet de souffler un peu. Ensuite la RN85 nous offre de belles montées et descentes jusqu'à Corps où nous avons réservé une chambre d'hôtel. Là, nous en profitons pour laisser nos sacoches et allons, ainsi allégés, pointer le BPF de Notre-Dame de La Salette à 1700 mètres d'altitude. Au passage nous récoltons deux petits cols: "Les Prés Salés" et celui de "L'Homme". Après avoir admiré cette belle basilique, il ne nous reste plus qu'à nous laisser glisser vers Corps et le repos réparateur.

Le lendemain matin, nous partons vers 8 heures pour une randonnée (sans sacoches) puisque nous reviendrons le soir à Corps. Il fait très frais en descendant au barrage du Sautet. Heureusement, ça remonte de l'autre côté ce qui nous réchauffe. Quel plaisir de pédaler dans cette belle région sous un frais soleil !

A Saint-Étienne en Dévoluy (BPF) nous faisons un petit ravitaillement et nous attaquons le col du Noyer (1664 mètres, bien connu des amateurs de bière Kro !) De ce côté, le col est, à mon avis, moins difficile que par l'autre versant.

Quelques kilomètres sur la RN85 et nous tournons à droite pour remonter la vallée du Valgaudemar pour pointer le BPF du Giobernay (1650 mètres). C'est une longue montée de 28 kilomètres très facile au début le long de la rivière descendant des Ecrins. C'est vraiment très beau, entouré de sommets à 2500-3000 mètres. Seuls les 7-8 kilomètres sont plus difficiles. Au sommet, il fait bien froid, à cause du vent du Nord. Nous ne nous attardons pas, café au chalet, goretex et nous redescendons cette belle vallée du Valgaudemar. Avant d'arriver à Corps, nous prenons une petite route qui nous évite la RN85 et nous permet de passer un petit col: celui des "Festreaux", 1106 mètres.

Pour notre troisième journée, il fait toujours beau mais assez frais. Nous repartons de Corps avec les sacoches car ce soir nous serons à Bourg d'Oisans. Nous prenons de toutes petites routes qui nous permettent de grimper deux nouveaux cols: celui de "L'Holme", 1207 mètres et celui plus inattendu de "Parquetout", 1382 mètres. Celui-ci présente de belles rampes sur une toute petite route sans aucune voiture. Surprise: après la pancarte du col encore 300-400 mètres de montée très raide ! Par contre, quelle descente difficile ! En forêt pour rejoindre la D526. Une de ces descentes qui ne donnent pas envie de remonter ! Mais quelle tranquillité !

Après le passage du col d'Ornon (1371m) pas bien difficile, nous arrivons vers midi à Bourg d'Oisans. Restauration à notre hôtel, pose des bagages et nous repartons pour une belle balade en direction de La Bérarde (BPF) en aller-retour avec ses 1000 mètres de dénivelé. Longue montée (26 kilomètres) très irrégulière, avec même de petites descentes, le long du Vénéon avec de chaque côté les sommets des Ecrins à plus de 3000 mètres. Quelques belles rampes, en particulier pour arriver à Saint-Christophe en Oisans. Ensuite c'est presque plat le long des eaux turquoises du Vénéon, et on arrive à 1713 mètres à La Bérarde, paradis des randonneurs à pied. Tout autour de hauts sommets enneigés sous un beau soleil ! Vraiment magnifique ! Cependant on ne peut s'attarder trop longtemps, le vent froid du Nord est toujours là et il est temps de rentrer à Bourg-d'Oisans.

Voici déjà notre quatrième et dernier jour. Ce matin, toujours un beau soleil, mais il fait plus doux. Toujours sans bagages nous nous offrons le plat de résistance de notre séjour: le col du Sabot, en aller-retour, puisque, comme Notre-Dame de la Salette, comme le Giobernay, comme La Bérarde, c'est un cul-de-sac.

Nous prenons la direction de La Croix-de-Fer, mais après le barrage d'Allemont, on prend à droite direction Vaujany. De ce carrefour, il nous reste 1280 mètres de dénivelée pour 14,5 kilomètres de montée. Ce qui fait tout près de 9% de moyenne. Donc, le col du Sabot est dans les plus difficiles de France. La route est très belle. Forte montée mais régulière. On s'arrête au collet de Vaujany, pour un petit ravito. Après le collet la route devient très étroite, goudronnée depuis 4 ou 5 ans seulement. Après 3 ou 4 kilomètres, on passe des barrières canadiennes et on entre dans une sorte de paradis centcoliste. Une toute petite route qui serpente parmi les pâtures avec des bouses de vaches plus ou moins sèches au milieu de paysages magnifiques. A l'altitude 1700 mètres, on aperçoit le sommet 2100 mètres. Que c'est beau ! A 1900 mètres ce sont les marmottes qui nous guettent, une seule voiture nous doublera avant le sommet. Le paradis ! Au sommet, nous descendons de nos vélos et faisons les 20 derniers mètres dans

l'herbe, pour voir l'autre versant. Et là, une vue magnifique: le barrage de Grand'Maison, l'ancien hôtel du Glandon, un peu plus loin, le Mont-Blanc qui nous semble tout proche ! Quelle belle récompense !

Ce col que je découvrais est à coup sûr un des plus beaux de France. J'encourage tous les centcolistes à aller le "faire". Et puis, pour tout vous dire, c'était mon 100ème plus de 2000 ! Je ne pouvais espérer mieux pour cette occasion. Nous redescendons prudemment à Bourg-d'Oisans pour le repas, récupérer nos sacoches et rentrer à Grenoble.

Le plus beau est évidemment derrière nous. L'après-midi, le retour par la vallée de la Romanche est moins intéressant, beaucoup de voitures, énorme contraste avec la matinée, mais pas moyen de faire autrement. La côte de Vizille sur la D5 nous rappelle à l'ordre et à Eybens, nous retrouvons notre voiture, direction la Bourgogne.

Bilan de ces 4 jours: peu de kilomètres (420), mais plus de 8500 mètres de dénivelée, 5 BPF, 8 nouveaux cols (2 collections doublent le plaisir) et un grand nombre de photos prises par mon ami Claude.

André GIRONDEAU  
CCC n°2724

## LÉGENDE DU COLL DE LA DONA MORTA

Réunis autour de la grande cheminée du mas de la Borbolla, maîtres et valets de ferme, femmes et enfants, toute la maisonnée s'affairait.

C'était le grand jour de la Matença del porc, le sacrifice du cochon mis à l'engrais pendant l'année, comme dans toutes les bonnes fermes du Vallespir. Autant pour donner un coup de main que pour participer à la fête, on avait invité parents et amis.

La nuit était tombée depuis plus d'une heure. Egorgé le matin, le bénéfique animal avait été ébouillanté, nettoyé, raclé et découpé. Tandis que le Barbufat (sorte de soupe épaisse à base de sang et des menus restes de la victime) cuisait à gros bouillons dans l'olla, les femmes, sous les regards attentifs et émerveillés des enfants, s'employaient à confectionner boudins, saucisses et saucissons.

De leur côté, les hommes préparaient jambons et cansalada (lard ou ventrèche). Toutes ces cochonnailles, une fois salées et poivrées, iraient sécher et se bonifier pendant tout l'hiver, pendues aux poutres du rebost (ou) rebosc, pièce obscure et fraîche où sont conservées les provisions.

Les langues allaient bon train. Comme on était aux premiers jours de novembre, la conversation s'était égarée sur les morts, puis sur les revenants, puis sur les bruixes et le diable.

L'une avait parlé du vieux berger de la région qui était tellement sauvage et faisait peur aux gens et dont, par précaution, à sa mort, on avait cloué le crâne dans le cercueil pour qu'il ne revienne pas tourmenter les vivants, l'autre, d'une dame blanche qui se montrait parfois, les jours de pleine lune au dessus des gorges de la Fou, en baissant la voix, une troisième avait révélé qu'on avait dû faire venir un capucin de

Perpinyà pour exorciser une des filles du Can Taqui et qu'il en était mort sept démons, hurlant et blasphémant, qui s'étaient dissipés dans les airs !

Instinctivement, les enfants s'étaient rapprochés du cercle de lumière que faisait la lampe à huile au milieu de la pièce. « Tout ça, c'est des histoires bonnes à faire peur aux gens, histoires de la vora del foc (des histoires du coin du feu). Moi, je n'y crois pas ! » s'écria la Martina. Un silence suivit, comme si on avait entendu un blasphème. « N'empêche, lui lança son mari, que tu as une peur bleue des araignées et des serpents et que quand un rat traverse la cuisine, tu montes en vitesse sur un banc en poussant des cris de pintade ! » La répartie eut le don de détendre quelque peu l'atmosphère. « Oui, mais pas la même chose: les revenants, les encantades et les bruixes, moi je n'en ai pas peur, je n'y crois pas ». « Eh bien, intervint l'oncle Abdon, je parie deux pièces d'or que tu n'iras pas à minuit, planter une agullada, là-haut, à la collada del Cingle Gran ! » Et l'oncle Abdon dénoua sa large ceinture de flanelle rouge (faixa) et tira de son gousset (butxaca) deux belles pièces d'or (lusses). « J'ai vendu ce matin un bélier (marrà), à la foire de Céret ».

« Oui, oui, vas-y tante Martina ! » crièrent les enfants. La Martina était fière et têtue, malgré son horreur des araignées, des serpents, des rats et de l'obscurité, elle s'était trop engagée pour se rétracter.

La nuit était déjà bien avancée. Elle passa à l'étable prendre l'agullada, long bâton pointu avec lequel on dirige les bœufs, et s'engagea sur le sentier qui mène au col. La distance à parcourir n'était pas très grande: un quart d'heure de marche tout au plus. Habitée à la montagne, elle allait d'un pas alerte et vif, tenant son long bâton d'une main et de l'autre, relevant sa longue robe noire et ses jupons pour ne pas trébucher aux pierres du chemin. Il faisait une nuit d'encre. De l'autre côté de la vallée du Tech, quelques faibles lueurs signalaient la présence de villages lointains ou de quelques métairies pas encore endormies. Sa robe accrochait parfois les ronces bordant le sentier. A chaque bruit insolite, petit animal dérangé dans son sommeil ou prédateur aux aguets, son cœur se mettait à battre la chamade; mais elle travaillait à se rassurer en cherchant à les identifier: ça, s'était un oiseau qui s'agitait: ceci, un petit rongeur qui s'écartait: maintenant un lièvre qui déboulait de son gîte... Elle surmontait sa peur. A la raideur du sentier qui s'adoucissait, elle comprit qu'elle arrivait au terme de son épreuve. Elle devina les formes fantomatiques du chaos de rochers qui jalonnent la crête.

Au moment même où elle plantait enfin son aiguillon, elle sentit passer, terrorisée, un souffle d'ailes sombres au-dessus d'elle. Elle fit rapidement demi-tour et voulut reprendre son chemin. Elle hurla d'épouvante en se sentant retenue comme par une main invisible et elle perdit connaissance.

Les gens de la ferme, inquiets de ne pas la voir revenir, finirent par partir à sa rencontre. Arrivés sur place, ils la trouvèrent morte d'effroi et comprirent ce qui s'était passé: dans sa précipitation, elle avait planté l'aiguillon dans les pans de sa longue robe et elle était morte en s'imaginant que le diable la punissait de son incrédulité.

On l'enterra sur place et le col prit le nom de Coll de la Dona Morta. On peut encore y voir un grand rocher plat, en forme de cercueil, gravé d'une petite croix. On prétend que c'est le tombeau de cette femme de la Borbolla qui refusait de croire aux bruixes et aux encantades.



# MES CHÈRES ALPES

Mes chères Alpes, je pense beaucoup à vous. Loin des yeux, loin du cœur, ce n'est pas vrai. Vous me manquez tant !

Depuis 1980 et le miracle de notre première rencontre, je ne peux vous enlever de ma mémoire. Tout en vous me plaît, m'émeut.

Vous vous souvenez de cette première rencontre ? C'était le mois miraculeux de mes 18 ans qui s'éloigne de moi comme vos cols aux pentes acérées.

Heureusement, avant de quitter mon Alsace natale, j'avais cédé aux recommandations de mon marchand de cycles et j'avais fait monter un triple plateau sur mon vélo. Bien m'en prit...

J'attaquai avec le col de l'Iseran mon périple de quelques jours à travers le massif. Du haut de ma candeur de jeune cyclo, je défiais le colosse monumental sans appréhension particulière, sans prendre de renseignements à son sujet.

Calme et détendu, je laissai Bourg-Saint-Maurice sur ma droite avant d'entamer les 47 kilomètres qui me séparaient encore du col. Hormis les tunnels pas toujours très bien éclairés, ma progression jusqu'à Val d'Isère était régulière et je ne rencontrais pas trop de difficultés. Il n'en fut pas de même pour les 17 derniers kilomètres. La fatigue s'accumulant, la pente s'élevant sensiblement, j'avançais avec davantage de difficultés. Mais, en temps-là, je n'avais pas encore appris la notion d'échec.

Le col était là, je l'avais franchi. Comme pour une victoire, je me fis prendre en photo par un touriste devant l'énorme panneau directionnel érigé entre les deux vallées. Pensais-je déjà à immortaliser le moment pour mes enfants ? Pouvais-je imaginer un seul instant qu'ils n'auraient cure de ce que je considérais alors comme un authentique exploit ? Que nenni, bien entendu !

Je ne pris pas le temps de lever les bras au ciel mais je consumai un thé au bistrot sommital providentiel. Il fait frais à 2770m d'altitude en fin d'après-midi !

Je venais de prendre contact avec les splendeurs minérales alpines. Un régal pour les yeux et pour l'âme. J'envie les autochtones pour les beautés dont ils profitent leur vie durant. Malheur au citadin qui avale sa pollution et son lot de stress quotidiens !

Le lendemain, j'attaquai le col du Galibier, mythique pour moi qui avais été nourri au Tour de France dans le temps de mon enfance et qui avais lu les exploits des merveilleux "Forçats de la Route" chers à Albert Londres.

J'abordai l'ascension par le joli et verdoyant col du Télégraphe. J'avais une pensée émue pour mes héros lorsque j'en bavais à mon tour sur les difficiles pentes du Géant dont la route avait été asphaltée depuis les premières ascensions. J'ose à peine imaginer l'effroi des premiers coureurs ahanant sur leurs lourdes machines pour gagner un sommet gardé par l'homme au marteau. Du reste, ils ne seront que trois à

franchir le col sans poser pied à terre. Peut-on seulement imaginer aujourd'hui les sentes d'antan empruntées par ces phénomènes ?

Je rejoignis le troupeau en posant moi aussi pied à terre, pour prendre des photos, bien entendu... En regardant le ciel, je voyais une muraille blanche. C'était la route du col encore enneigée. J'étais heureux comme un gosse de rouler au milieu de ces congères dont les murs blancs figuraient une véritable haie d'honneur. C'était d'une beauté à couper le souffle !

Arrivé au tunnel, je compris que je n'étais pas encore au bout de ma peine. A l'inverse de mes héros, il me fallait en baver un kilomètre de plus pour avoir droit à la descente. Dieu que le paysage est beau à tirer des larmes des âmes les plus grises ! Que le créateur de ce merveilleux parc d'aventures soit mille fois béni ! Comment ne pas tomber amoureux de cette immensité serpentée par des routes, terrain de jeu des cyclos, accédant aux cols chéris par notre Confrérie ?

Aujourd'hui, je me demande comment je peux me passer de tout cela... Je n'arrive pas à comprendre. Ou plutôt, si. Je sais. Mais je ne veux pas en parler. De toute façon, c'est de ma faute.

Oh, je suis revenu sur les lieux ! Dès l'année suivante, en compagnie d'Adrien. Et puis durant le B.R.A. Et lors d'autres escapades. Cinq ascensions au total pour le Galibier, deux seulement pour l'Iseran dont la dernière il y a déjà 26 ans !

Ma dernière incursion dans le massif date de 2003. J'étais venu m'offrir un 2000 pour mon anniversaire : le col des Champs. Le lendemain, je franchissais la Lombarde située à proximité. La première ascension me valut une petite frayeur.

A dire vrai, l'ascension en elle-même se passa sans difficulté particulière. La journée était particulièrement chaude en ce début de mois de juillet. Mais au sommet, à 2093m, les nuages aidant, la fièvre était retombée. Je rejoignis ma voiture laissée au pied du col. Après avoir fixé mon vélo sur son support, je me dis qu'une vidange s'impose. Un choix s'offrait cependant à moi : allais-je arroser le versant "nature" du sentier ou le versant "petit mur en pierre" ? Cornélien, me direz-vous ! Je choisis, afin de varier les plaisirs, le "petit mur en pierre".

Alors que j'arrosais consciencieusement les belles pierres anciennes disjointes, j'entendis un curieux chuintement. Je cherchai d'où provenait ce léger bruit lorsque j'eus brutalement mal à l'aine droite. En y regardant de plus près, je découvris deux gouttes de sang. Je terminai l'affaire en cours et rangeai l'outil, mais la douleur persistait. Ce n'est qu'au volant de ma voiture que j'analysai ce qui s'était produit et conclus que le chuintement était probablement le sifflement d'un serpent qu'un jet chaud en pleine poire avait perturbé au cours d'une sieste et qui avait manifesté son mécontentement en me balançant ses dents à deux doigts de la source chaude. Rassurez-vous, je survécus !

Et le lendemain, je parvins sans encombre au col de la Lombarde accueilli par les marmottes de sortie ce jour-là. Petite moralité en prime : évitez d'arroser les "petits murs en pierre", le jeu n'en vaut pas la chandelle.

C'est avec tous ces souvenirs que je passe l'hiver. Rongé par le regret de n'avoir pas davantage profité de mes meilleures années pour étancher ma soif des hauteurs. Davantage tourné vers la col-lection que vers

la qualité et vers le plaisir. Je ne renie pas, certes non, les petits cols franchis pour arrondir les fins de listes annuelles même si j'exècre certains détours ridicules et surtout des aller-retours sans fondement simplement pour ajouter un misérable col à mon compteur.

Et je pourrais faire mienne cette célèbre chronique d'Henri Desgrange au lendemain du passage du Galibier par ses coureurs en 1911, en tout cas, j'y souscris: «Oh, Sappey ! Oh, Laffrey ! Oh, col Bayard ! Oh, Tourmalet ! Je ne faillirai pas à mon devoir en proclamant qu'à côté du Galibier, vous êtes de la pâle et vulgaire bibine: devant ce géant, il n'y a plus qu'à tirer son bonnet et à saluer bien bas.» On comprend mieux l'immense hommage qui vous est rendu sur les pentes de votre cher col en face de la Meije.

Quoique... Comparer le Tourmalet à de la pâle et vulgaire bibine, c'était osé. Du reste, j'y songe maintenant. Les Pyrénées, elles aussi, elles me manquent beaucoup ! Décidément, il n'y a plus de temps à perdre...

25 novembre 2007

Jacques Schultheiss  
CC 1694

## LETTRE À MON AMI MICHEL, CC N°5349

Excuse-moi Michel, j'avais choisi le circuit, mais pas le temps.

J'ai fait ta connaissance par hasard, tu cherchais un logement pour participer à l'étape de Tour 2003, Pau-Bayonne, tu as trouvé mon nom sur notre revue des Cent Cols, tu as téléphoné, je t'ai rappelé pour te dire que je serais en vacances mais que tu n'avais qu'à venir coucher à la maison avec ton ami "Petit Poteau", en prenant la clé chez le voisin.

Depuis, nous avons parlé vélo, montagne, Cent Cols et nous nous sommes revus plusieurs fois, en Bretagne, dans les Pyrénées. En juin 2006 tu es venu dans les Pyrénées et tu es passé. Nous avons convenu de faire un tour dans la montagne du Pays Basque afin d'ajouter quelques cols à ta collection. J'avais tracé un circuit de 82 kilomètres avec 12 cols. Tu avais déjà passé des cols dans le Pays Basque lors de l'étape du Tour. J'aurais aimé que nous fassions une belle balade en ce mois de juin.

Hélas, nous sommes arrivés à Tardets dans la brume, nous avons monté Ahusquy dans le brouillard, au col d'Aphanize le soleil s'est montré, mais ne nous même pas réchauffés. Nous sommes descendu à Béhorléguy en plongeant à nouveau dans le brouillard, nous avons monté le col d'Haritxarte, là c'était plus que du crachin breton, c'était du gros crachin basque. Nous avons cassé la croûte vite fait à abri d'une cabane de berger, mais il faisait froid. Nous sommes vite repartis pour atteindre le col d'Inharpu. Nous avons fait un aller-retour jusqu'au col de Burdin Olatze, puis un autre au col d'Oxibar et nous avons replongé sur Tardets, tout humides et plutôt frais. Toi qui avais eu si chaud lors d'une étape Pau-Bayonne !

Excuse-moi Michel de t'avoir amené sur des chemins sans soleil. S'il avait plu, cela aurait été pire m'as-tu dit. Mais lorsque nous avons pris un chocolat dans le bar de Tardets, tu étais heureux, après t'être mis un

maillot sec. Tu avais 12 cols à ajouter à ta liste, tu avais passé une bonne journée sur ton vélo. L'essentiel était là !

Ce jour-là, nous n'avons pas rencontré de cycliste sur notre route. Michel, tu nous as prouvé encore, qu'avec de la volonté, l'homme arrive à se surpasser. Le Pays Basque était dur et il fallait du courage pour monter, tu l'as fait. Chapeau Michel.

« Michel, vous le connaissez, il vous a été présenté dans notre revue n° 31 de l'année 2003, page 46. »\*

\* Pour ceux qui n'ont plus la revue, je vous présente Michel FOUVILLE : Il habite la Bretagne, il a toujours aimé et fait du vélo.

Il a un premier accident de travail où il laisse une partie de sa jambe droite. Il continue comme si de rien n'était, avec sa prothèse, boulot et vélo. Quelques années plus tard, toujours au travail, il laisse son bras droit. Là il est obligé de laisser son travail, mais pas le vélo. Il adapte et pose sa prothèse sur la cocotte et continue à rouler et escalader des cols avec une éternelle bonne humeur. Une belle leçon. Merci Michel. A très bientôt sur les cols.

Alain DARGET  
CC n°1825

## LA PISTE MAUDITE

La semaine "montagnarde" organisée par les membres de la confrérie des Cent Cols est une tradition au sein du club; elle perdure depuis 10 ans. Après plusieurs années passées à parcourir les sommets alpins, nous retournons dans les Pyrénées et plus précisément en Catalogne. Au départ 7 cyclos avec au menu: 7 étapes, 850 km, 16.500 m de dénivelé et quelques cols.

Régis étrenne sa nouvelle randonneuse, montée d'un mixte de matériels entre les différents fabricants. Chaque composant de ce vélo a été minutieusement choisi en fonction des théories du revendeur et cela va jusqu'au choix des bidons et des pneus !

Nous partons d'Axat vers la principauté d'Andorre par une fameuse trilogie: le Pas del Corps (1132 m), Le Pradel (1673 m) et le Port d'Envalira (2407 m). Cette première journée nous donne le ton pour le reste de la semaine.

Une première pour Pierre

Au cours de la deuxième étape nous visitons la Principauté. Les montagnes, l'un des trésors d'Andorre, permettent de jouir de paysages qui nous laissent un souvenir impérissable. A Canillo nous quittons la route principale à grande circulation vers le col d'Ordino dans le magnifique paysage montagnard. Nous passons Ordino avant d'attaquer la Collada de Beixalis dans un calme grandiose; pas une voiture.

Au sommet, une surprise nous attend. François nous avait prévenus, la route qui descend jusqu'à Encamp n'est pas très bonne. Mais les 7km qui se présentent ressemblent plus au lit d'un torrent desséché qu'à une route forestière. Au bout de quelques km Dominique, le spécialiste du VTT, se vautre lamentablement. Pourtant, tous les dimanches matins, il parcourt des km dans le sable et les rochers de la forêt de Fontainebleau, son terrain de jeu favori. Ne parlons pas de Pierre, notre président, allergique aux chemins muletiers, qui après 4 km de torture, soutenu par François (qui se sentait coupable) et Régis, décide de descendre les 3 derniers km en courant à côté du vélo aussi vite que ceux qui restent sur leur monture. Par chance, et malgré l'état du chemin, aucune crevaison n'est à signaler dans cette partie délicate. Malgré cette première expérience du chemin muletier qui s'est bien passée, Pierre est, plus que jamais, décidé à rouler uniquement sur le bitume.

A partir d'Encamp jusqu'à Santa Julia de Loria, nous empruntons à nouveau la route principale, excellente, mais au milieu d'une circulation monstrueuse avec des camions qui nous frôlent dangereusement: le périph aux heures de pointe. Seul, Pierre respire et retrouve toutes ses sensations ! Mais, c'est avec un grand soulagement qu'à la sortie de Santa Julia de Loria nous quittons la route principale pour attaquer avant la pause méridienne quelques km de grimpe vers la station de ski de La Rabassa (2060 m). Beaucoup d'entre nous s'en souviendront, pratiquement 5km à plus de 10% ! Le repas tardif fut le bienvenu.

L'après-midi, la route s'élève jusqu'aux pistes de ski de fond de la station avec des pourcentages plus raisonnables. A cet instant de gros nuages noirs et quelques gouttes d'eau viennent assombrir le ciel mais ce fut la seule fois de la semaine. A la station de ski, Christian et François décident d'emprunter une piste pour rejoindre le col de Pimes et admirer la chaîne du Cadi. Au retour, juste à l'entrée de Santa Julia de Loria, un violent orage bloque les 2 cyclos qui n'ont pu rejoindre l'hôtel dans les temps. C'est avec plus d'une heure et demi de retard et complètement trempés qu'ils retrouvent le reste du groupe bien au chaud.

Le troisième jour, nous quittons Andorre, pour l'Espagne par la Seu d'Urgell dont l'évêque est, avec le président Sarkozy, le co-prince d'Andorre. Nous passons 3 jours en Espagne dans le parc naturel du Cadi-Moixero, le plus grand espace protégé de la Catalogne. Au passage nous épinglons à notre palmarès le col del Pall (2110 m) et le col de la Creueta (1930 m). Pour rejoindre San Joan de les Abadesses, nous empruntons une voie verte baptisée "la route du fer et du charbon". Transformée en piste cyclable, cette ancienne voie ferroviaire servait autrefois au transport du charbon. A l'arrivée, c'est dans l'ancienne gare reconverte en gîte d'étape que nous passons la nuit, tous ensemble dans un même dortoir. L'hébergement est assez spartiate et la nourriture sera à l'avenant.

Nous revenons en France par le col d'Ares avant de passer la nuit à Prats de Mollo, une très jolie petite ville située sur les rives du Tech, marquée par les travaux de Vauban. La visite s'impose; nous sommes enchantés par ses ruelles pittoresques accrochées sur les contreforts du massif du Canigou. Mais il y règne une atmosphère étrange; toute la ville est en effervescence et ne parle que du match d'ouverture de la coupe du monde de rugby...

Nous sommes à l'aube du 6ème jour; 120 km nous séparent d'Estagel, terme de l'étape. François nous avertit que ce matin est prévue une liaison entre les cols de la Descarque et Palomère par une piste de 13

km. Dans ces conditions, Pierre après une première expérience en Andorre, prend les commandes du minibus et s'occupe des courses du jour.

Au départ de Prats de Mollo nous suivons le cours du Tech, passant le défilé de Baillanouse. Dans le village du Tech, nous prenons la route qui s'élève dans la montagne vers le col. Nous sommes dans le Haut Vallespir. Passés les 700 m de dénivelé dans la forêt nous atteignons le col de la Descargue et les anciennes mines de fer de Batère. La vue dégagée nous offre un spectacle admirable sur la vallée avec la mer d'un côté et le Canigou de l'autre.

Pendant ce temps, Pierre passe par Amélie-les-Bains et rejoint le col de Xatard, lieu de convergence. Cependant l'attente est très longue, à la limite inquiétante. Déjà une heure de retard sur l'horaire prévu au rendez-vous; Pierre interroge les rares cyclistes qui passent et il apprend que ses amis sont dans la galère...

Enfin, quand ils arrivent, la version est tout autre; les "six" affirment que leur retard est dû aux vues magnifiques et aux arrêts prolongés que ceux-ci ont occasionnés. Pierre qui n'est pas dupe, se doute qu'ils n'osent avouer que le chemin offrant un paysage extraordinaire, idéal pour le VTT mais pas pour les vélos avec les pneus de 23. Puis arrive le temps des aveux...

C'est, dès les premiers hectomètres de cette piste que Régis avec sa nouvelle randonneuse nous met dans le bain. Pendant la réparation, nous profitons d'un cours de calculs de probabilités sur le nombre de crevaisons par personne. Son raisonnement lui donne une certaine sérénité pour la suite.

Après les ruines de la tour de Batère, c'est très prudemment que nous entamons la descente vers le col de Palomère tout en profitant du panorama. Mais très vite la malchance se joint à nous. Dominique fait les frais de l'état de la route; puis c'est de nouveau au tour de Régis malgré ses savants calculs; la théorie des chiffres ne se vérifie pas sur le terrain. Pour ne pas être en reste François, à son tour gagne à cette loterie. Un plus loin Dominique sort le gros lot: éclatement d'un pneu tout neuf. A cet instant-là, nous avons épuisé tout notre stock de chambres à air, mais pas encore entamé les rustines... Seuls Philippe, Christian et Gérard restent zen. Ils réussissent l'exploit de passer à travers les pièges de la route. Gérard tellement confiant dans son jour de chance est parti sans une chambre à air ni le matériel de réparation ! Comme quoi la piste n'était pas si maudite pour tout le monde...

Cette semaine restera dans notre souvenir comme une merveilleuse aventure, alternant des difficultés sportives (63 cols dont 3 à plus de 2000 m) et le tourisme à travers le pays cathare. Elle a permis aux sept cyclos de passer une semaine très agréable dans une ambiance amicale qui perdure depuis que nous organisons ces randonnées montagnardes. A l'arrivée, nous décernons unanimement le challenge de la malchance à Régis avec trois crevaisons et le prix de la combativité à Pierre pour sa première descente dans un chemin muletier.

François SCHWOEHRER CC 922 et Pierre SAINT PAUL CC 2095

# VÉLANIMAUX

Qu'est devenu le frelon qui m'a frôlé ? Etudiant, aux débuts de mon géotropisme orienté vers les cimes, montant à Lans-en-Vercors gravir quelque col, un frelon s'encastre sous les frêles lunettes du récent myope pour lui piquer l'angle d'un œil et provoquer une panique stimulée par les récents cours d'anatomie sur les sinus caverneux. Le carabin réquisitionne un automobiliste qui met le vélo dans le coffre avant de descendre "dard-dard" l'affolé aux urgences du CHU de Grenoble où ses collègues lui trouvent la plus forte tension de sa vie. J'aime mieux quand c'est l'infirmière qui pique !

Combien de moucherons ont fini leur humble vie dans un bain de larmes de mon humeur aqueuse ? C'est à pleurer !

Combien de moustiques profitent opportunément de ma pause pudique dans les marais du lac d'Aiguebelette où je me cache pour la grosse commission ? Une tenue cycliste impose d'ôter maillot pour descendre bretelles de cuissard avant d'exposer tronc et fesses dont la sudation offre des phéromones attractives pour diptère femelle piqueuse. Je ne me suis jamais autant gratté sur le vélo qu'après cette défécation ce jour où je gravis le col des Mille Martyrs (38-874).

Ces papillons ont-ils repris leurs ébats nuptiaux ? Le sillage de ma roue scie la parade amoureuse de deux papillons blancs qui volettent devant moi. Chaque insecte se retrouve d'un côté des papillons de la roue aux ailettes moins érotiques. Je regrette cette incursion involontaire dans leur éphémère vie de lépidoptères en espérant que le dos tourné, ils reprennent leur vol complice.

Attention à la limace ! Le cycliste se méfie les jours de pluie de ne pas rouler sur les limaces qui se collent volontiers avec malice sur les freins où elles sèchent. Une limace sèche complique la toilette du vélo et contribue à éduquer les futures trajectoires du cycle pour préserver et les congénères limaces et la propreté du vélo. Dans le Couserans en Pyrénées, les limaces sont noires comme le béret basque et la robe du cheval de Merens qu'on peut voir avec une cloche autour du cou.

Tout cycliste a son souvenir furtif de l'écureuil qui se sauve en quelques bonds ondulants, monte dans un arbre en le contournant en colimaçon, pour stopper sa fuite rousse et regarder en coin l'éloignement du danger. Curieux, il observe le passant

Dans l'Ain, un lièvre surpris au col du Ballon (01-942m) sous la rosée file prestement devant Didier et moi pour franchir le premier col de notre randonnée en Bugey dans la brume du matin. Il semble nous ouvrir le chemin du col avant de basculer sur l'autre versant et de se soustraire à notre vue. Je me souviens de notre surprise et de notre admiration de ses sauts puissants, à la voir zigzaguer de gauche et de droite les quelques instants que la scène a duré. C'est la seule fois où j'ai bénéficié d'un lièvre pour gravir un col !

Les lapins plus communs montrent volontiers en s'enfuyant leur cul blanc aux play-boys que nous sommes. Les derniers que j'ai vus étaient dans le Couserans, sauvage campagne pyrénéenne.

Marmotton a-t-il fait des progrès ? Une jeune marmotte surprise de mon approche cycliste lors de mon ascension du col de la Bonette veut fuir et se cacher: elle se précipite sur le côté de la route pour

s'enfoncer dans un trou malheureusement borgne et elle pousse tout ce qu'elle peut des pattes arrière, je vois son cul se trémousser de détresse mais en vain. J'espère qu'elle maîtrise mieux sa fuite avant qu'un loup qui rôde dans ce territoire ne la croise, moins pacifique à son égard qu'un cent cols sur la plus haute route d'Europe.

Les feux d'été l'ont-ils préservé ? Dans les Cévennes, après avoir traversé des forêts incendiées vers Sainte-Enimie et de revenir sur la vallée, le col de Rieisse (48-946 m) est dans une forêt assez clairsemée, juste celle où on peut surprendre le chevreuil. C'est alors que j'y pense que j'ai vu bondir le seul chevreuil de mon séjour cévenol. Surpris, il va se cacher sous bois dont il fréquente les frondaisons, justement pour cela.

Faune insulaire. Le cochon et la vache corse, tel le mouton cévenol, sont jetés en pâture au maquis. La Corse frappe par ses animaux semi-sauvages, porcs et vaches en liberté. Un veau s'enfuit comme un cabri dans les rochers à notre passage. Une vache surprise dans une descente de col détale devant nos vélos. Elle court au galop, tout en tournant régulièrement la tête pour voir où sont nos machines en roue libre qui couinent de peur en la poursuivant. Elle nous montre alors ses cornes diaboliques qu'on préfère voir nous ouvrir la route que nous faire face. La vitesse l'empêche heureusement pour Marie-Christine, François et moi de se retourner pour nous faire face. Le rodéo s'étire sur quelques centaines de mètres avant que la vache trouve une voie de dégagement et s'échappe victorieuse. La vache a du sang corse ! Quelle surprise au col de la Vaccia (20A-1193) d'y rencontrer justement une vache solitaire, tel un emblème du col qui porte son nom, brouter genêts et autres plantes aromatiques !

Les cochons sauvages aux couleurs rose à brun en sang mêlé de porcs et de sangliers pullulent dans le territoire corse. On se méfie de leur passage prioritaire et groupé. On surveille bien ses victuailles en cas de casse-croute qu'ils ne veulent pas partager. Leur mode de vie sauvage contribue à la qualité de la célèbre charcuterie corse : coppa, lonzo et autres cochonnailles.

Roi mage. Dans les Cévennes, j'ai croisé trois fois en une semaine un jeune couple et son âne Melchior: au col de Santel (48-1195) que l'on cherchait mutuellement, au départ matinal d'un de leurs bivouacs, et enfin au pont de Montvert sur le mythique et aventureux chemin de Stevenson et Modestine qu'ils effectuaient. Quel hasard que ma route bitumeuse cycliste et leur chemin rocailleux se croisent pour une trinité de rencontre !

Cet oiseau enchante-t-il le paradis ? Un beau bergeronnette grise courtise une bergère honnête en bord de RN508: tsitsi... tsitsi... Elle se pose, il se pose à ses côtés en soulevant la queue avec la vivacité du hoche-queue, tchissic... tchissic...; elle s'envole, il l'accompagne pour une virevolte amoureuse; sa congénère se pose à nouveau, il atterrit à ses côtés, tsilip... tsilip... mais l'amour qui rend aveugle (et sourd) ne l'a pas alerté du camion qui s'approchait et pauvre passereau amoureux inconscient du danger a été pressé sous les essieux du gros véhicule : tchip... tchip tchip.... Demoiselle bergeronnette observe avec étonnement, de quelques hochements de tête, ce corps immobile et plat comme une fleur séchée comprimée entre deux feuillets d'un livre. La fiancée quitte le patchwork gris, noir, blanc et rouge en reprenant son envol que sieur bergeronnette ne peut plus suivre que de ses ailes d'ange. Elle s'éloigne de son vol onduleux et vif ne semblant affectée de sentiment, ni vexée de cette plate fin, ni déçue de ce partenaire. Cette bergeronnette écrasée d'amour revient souvent dans mes pensées avec affection.



Les petits oiseaux ont-ils une âme ludique ? Ces passereaux sur les hauts pâturages du Cézalier dans le Cantal entre le col de Vestizoux (63-1317) et le col de la Pierre Plantée (63-1129) résident dans une campagne perdue. Ils semblent jouer à saute-mouton avec moi en voletant, sifflant de piquet en piquet de clôture en bord de route. Toujours à ma hauteur, ils se posent pour repartir en saccades au plus proche de mon passage. Ils m'accompagnent des centaines de mètres avant de me quitter. Tchao bye ! J'ai eu le sentiment que nous étions mutuellement contents de partager un jeu, moment divertissant de notre été sur ce territoire sauvage de l'Auvergne.

Les hirondelles quittent chaque année un peu plus nos paysages de France mais il reste encore des campagnes comme dans le massif des Bauges pour héberger cet oiseau que le cycliste aime mieux voir gazouiller haut dans le ciel qu'en rase-mottes, vol annonciateur d'intempéries. Ce baromètre est infaillible.

Que fait ce hibou "diurnambule" vers la station thermale de la Bourboule sur la route du col de Vendeix (63-1107) ce matin ? De loin, mon regard est surpris par une sorte de grosse pomme de pin dressée sur une branche avant que je distingue en m'approchant de lui maître hibou qui a oublié que la nuit auvergnate était finie. Hibourboule !

Pèlerin croisé sur la route est-il au ciel ? L'oisillon probablement tombé du nid semble égaré, immobile sur la piste cyclable. Il me fait face quand j'arrive près de lui. Je stoppe mon vélo à quelques mètres du jeune faucon aux grands yeux noirs et ronds. "Faut qu'on" se regarde ! J'admire ses pattes jaune d'or, son plumage encore duveteux, son bec jaune alors qu'il découvre son premier cycliste. On s'observe quelques minutes: "Faut qu'on" se sépare ce dont il prend l'initiative en trottant sous un bosquet. Cette rencontre insolite est émouvante, je n'ai pas revu de rapace d'aussi près depuis ma chouette hulotte apprivoisée quand j'étais gamin.

Qu'a donc finalement mangé l'aigle qui m'a survolé lors de ma défaillance au col de Pennes (26-1040) dans la Drôme dioise ? J'ai pensé être l'objet tournoyant de l'attention d'un vautour du Far West attendant son repas nécrophage. Il n'y a pas que lui qui avait faim...

Colonie de vacances: des vautours fauves planent dans les Cévennes. Ces rapaces réintroduits sur ce site exceptionnel sont impressionnants. Solitaire, je roule près du Point Sublime sur les hauteurs des gorges de la Jonte quand une colonie de vautours tournoie au-dessus de ma route en vol groupé et silencieux. Je n'entends mêlé au bruissement des feuilles que le sillage des ailes qui sifflent comme celles d'un planeur ou d'un martinet en crête de montagne. Le groupe que j'observe tête levée tout en roulant se pose au sommet d'arbres tout proches qui ploient sous leur poids. Je les imite en posant le vélo contre un piquet pour les observer à souhait en profitant de leur proximité, alors que dans la vallée, c'est avec des jumelles qu'ils sont approchés par les touristes. Cette scène "vaut tour" de vélo.

Qui a gagné la bataille? Le peloton descend en sous-bois le col de Frétallaz (74-670), deux rapaces se pourchassent en zigzaguant à vive allure sous le tunnel de verdure. Cette poursuite concentrant leur attention, les buses traversent le groupe de cyclistes dévalant la pente et un volatile me frôle le casque de quelques centimètres. La grande envergure de l'oiseau dépassant le maître aurait pu me percuter et me faire chuter. "Percuté par une buse ! Oh t'abuses !" Personne n'aurait cru à cette chute !

# LETTRE DU LAOUZAS

Cher ami des "Cent Cols",

A l'instar d'autres voix qui s'en feront l'écho, j'ai plaisir à te confirmer qu'un important escadron de nos troupes a chevauché, en cette mi-août 2007, sur les hautes terres du Languedoc, entre la seigneurie de Lacaune et les monts de l'Espinouse.

Le camp de base était établi sur les rives du lac de Laouzas, lequel, sans prétendre égaler le Baïkal ou le Titicaca, n'en constitue pas moins, à l'aune de ceux qui, comme moi, ne savent pas nager, une étendue aquatique qu'il vaut mieux côtoyer que tenter de traverser.

Je l'ai donc contournée durant les quatre jours de campagne et m'en suis bien trouvé, nonobstant les montagnes russes qui émaillent les routes riveraines.

Dès l'abord, sache qu'il m'est apparu que deux catégories distinctes de cavaliers composaient l'ost des Cent Cols: un fort contingent de voltigeurs passe-partout sur montures articulées autour de multiples ressorts et chaussées de sabots de brousse et une discrète escouade chevauchant de graciles alezans confinés à des chemins battus.

Micheline et moi étions de ceux-là, croisant toutefois ici ou là, au coin de bois ou au creux d'un val, une partie de ces intrépides voltigeurs recoupant notre route, tantôt sans hésitation et à bride abattue, tantôt momentanément stoppés par la consultation d'itinéraires à nous interdits, cartes au vent ou G.P.S. en batterie.

Ceci étant, j'ai à cœur de te préciser que nous avons, nous aussi, franchi des cols, plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, exigeant un certain courage, tel, le premier matin, le rustique col d'Empy nanti d'un panneau de société locale de chasse nous avertissant que, dans le secteur, les glorieux nemrods chassent à balles, nous signifiant par-là d'aller nous faire voir ailleurs. Ce que nous fîmes...

Et des ailleurs, il y en eut à foison. Par exemple, ce même premier jour, nous avons erré dans des lotissements dominant Lacaune, recherchant vainement l'accès vers le col de Sié finalement atteint par une banale départementale. Honte à Micheline et moi-même pour cette solution de facilité !

Mais le lendemain, plus de dérobade: nous avons bravement franchi, entre autres, le teigneux col de Garenne, habités par la crainte d'affronter, dans la descente, une meute de molosses hargneux annoncés, la veille au soir, dans une note de mise en garde. Mais point de chiens en définitive. Peut-être étaient-ils à la "chasse à balles" ?

De la sorte, de vallées en vallées, de villages reculés en croupes ventées habillées de bruyère ou de forêts ombreuses, les heures ont coulé entre séance de petit plateau et glissements en roue libre, le tout émaillé de retrouvailles au gré des haltes casse-croûte ou d'arrêts photos.

Comment oublier la salle à manger sous les platanes de Saint-Geniès, ou le "comedor" meublé de tables et de bancs d'une clairière abritée du vent près du lac de Vézolès ?

Cependant, il est des souvenirs plus marquants que d'autres.

Ainsi en est-il du concert pour harpe circulaire offert chaque soir au Laouzas par Jean Dejean, magicien laissant courir ses doigts d'artiste sur les écrous de rayons des roues voilées que lui confiaient les voltigeurs évoqués plus haut. J'ai même vu cet artiste opérer en plein vent, au milieu des bruyères, recentrant les patins du frein avant de la haquenée de Micheline mis à mal sur la portion caillouteuse du col de Folabric. Et cela, vois-tu, il fallait le faire...

Enfin, au matin radieux du quatrième jour, à l'orée d'une pinède coiffant le col de l'Espinouse, ce fut le point d'orgue de ce rassemblement, le "sermon sur la montagne" du président Claude Bénistrand flanqué de sa garde rapprochée: un discours simple mais de haut niveau, comme il se devait en ces lieux élevés, mais paroles de plein vent dont les bribes envolées furent perdues pour les durs d'oreille d'une assistance pourtant recueillie. Recueillie mais déçue, dans l'attente vaine de la révélation du rendez-vous de l'an prochain: le mont Saint-Michel ? La montagne Pelée ? D'aucuns ont même évoqué Tahiti...

Y viendras-tu cette fois ? C'est sur ces incertitudes, mais avec le sentiment d'avoir intensément vécu les journées du Laouzas, que je t'adresse mes amitiés.

Pierre Roques  
CC n°150

## DES CÉVENNES À L'ESPINOUSE

En 2007, je voulais voir les Dolomites... Mais suite à une mauvaise chute sur le genou fin 2006, et par manque de préparation, j'ai préféré voir les Cévennes !

Ce fut quand même un beau voyage entre Avignon et Cahors: le Lot, serait-ce la limite des Cévennes ? Là j'ai bien apprécié le dernier petit col dominant la vallée sur un coteau justement appelé "la Cévenne": c'est le col de Crayssac (46-219).

Il y a fort longtemps, il y avait à Crayssac une plage aux "ptérosaures", curieux reptiles volants qui n'existent plus. A ne pas confondre avec les "plésiosaures", grands reptiles marins disparus eux aussi. Le ptérosaure était un quadrupède, dont les pattes de devant se transformaient en ailes géantes (cf le timbre de Corée du Nord), on aurait retrouvé des traces de pas à Crayssac et dans la région de Cahors.

Revenons au début: j'ai traversé le célèbre Pont du Gard qui tient toujours debout, et pris le temps de voir Anduze, à la Porte des Cévennes, qui n'est pas un col ! Visité la superbe bamboueraie, où les bambous peuvent atteindre 25 m: ce n'est pas un arbre, mais une plante qui demande beaucoup d'eau et de soleil, ça ne pousserait pas dans tous les jardins. A voir aussi les grottes de Trabuc, c'est idéal pour se rafraîchir après la chaleur des premiers cols entre Anduze, St-Hippolyte et St-Jean-du-Gard. A découvrir aussi au musée l'histoire de la soie.

J'ai repris la route par St-Pierre-l'Exil jusqu'à Florac par la fameuse corniche, c'est presque le chemin à l'envers de Stevenson et de l'ânesse Modestine. Passé le Tunnel des Marquaires (encore un col), je m'approchais de l'Aigoual. Mais à partir du col Salides la crête était noyée dans le brouillard. Alors j'ai pris la route plus tranquille qui remonte le Tarn et une belle forêt où on peut pique-niquer. Un dernier kilomètre plus pentu et voilà un joli endroit qui ressemble à un col, mais n'est pas reconnu comme tel: l'Aire de Côte (1085m), bien connue des randonneurs et cavaliers. En 1943 c'était là le cœur d'un maquis important, mais c'est une autre histoire. Au sud c'est l'Hérault, la route descend au col de l'Espinasse et j'ai croisé deux ânes bien chargés qui remontaient.

L'Aigoual, ce sera pour une autre fois, car il me restait juste le temps pour m'approcher de la concentration au Col de l'Espinasse. De plus, je m'étais mal couché au camping, près du Vigan, et réveillé avec une crampe terrible. Ce n'était pas drôle pour traverser les Causses. J'ai quand même trouvé un bon lit à Lodève et trouvé les joies du camping à Lamalou-les-Bains. L'a mal où ? L'a mal à la jambe ! L'a donc passé la nuit à Lamalou... Curieusement, le lendemain je n'avais plus mal du tout, mais il n'y a pas de miracle, à Lamalou-les-Bains tout simplement l'air est sain et les gens savent dire « bonjour » !

Je connaissais déjà la route de l'Espinasse parcourue en 2000. Je garde finalement un excellent souvenir de cette belle journée d'août 2007, et de ce pique-nique dans un décor de rêve, où j'ai retrouvé quelques connaissances comme Marie-Lou Cauchon ou Jean-Pierre Adam.

Après ça, j'ai vu Mazamet, le Pic de Nore, Castres, Lautrec, Castelnau-de-Montmirail, très beaux villages ! Comme par hasard la forêt de Grésille était sur ma route, mais là-haut la forêt était pleine de mouches, l'horreur ! J'ai dû me contenter sans vraiment les apprécier de six petits cols, c'est toujours ça ! au dernier col est écrit le nom "Liberté" !

Saint-Antonin Noble-Val vaut bien aussi une longue halte. Puis j'eus tout le temps de voir le Lot et Cahors, point final d'une randonnée où j'ai passé une bonne cinquantaine de cols, dont 39 nouveaux.

Francis FONTAINE  
CC n°2795

Laouzas 2007

## G PAS SUIVI !

En 2006, nous avons navigué dans les forêts vosgiennes au gré des ronds rouges, des carrés verts et des losanges bleus.

En 2007, dans le Parc Régional du Haut Languedoc, foin de ces figures géométriques interdites aux daltoniens, place aux Waypoints ! Si je peux me permettre quelque liberté avec le dictionnaire, j'écrirai que la titude des chasseurs de cols change et que l'on gitude beaucoup chez les accros du petit boîtier GPS !

J'ai néanmoins observé que, dans le peloton des vététistes, la confiance avait été maintenue à notre Guide Presque Suprême, version Alain de Muret, notre Gillodes Peut Savoir. Il a la clé qui nous ouvre les parcours... Moins régional mais tout aussi efficace, Thierry Adam avait la confiance d'un deuxième groupe.

Pourtant, quelle poésie ces Waypoints ! Quand vous circulez dans la forêt du Somail, que vos yeux se portent au loin vers la Méditerranée ou que le vent vous pousse au milieu des bruyères en fleurs, que vous êtes en communion avec la nature, quel bonheur d'apprendre que vous êtes au point [X05], au point [BVIEILL] ou [34535A] ! C'est ainsi que Régis, qui jouait les serre-files en ma compagnie, me désignait les lieux que nous traversions et de m'indiquer, d'un doigt assuré, la direction d'un fourré inextricable en disant: "Le col, c'est par là !".

Vous avez remarqué que je fais preuve d'une mauvaise foi évidente empreinte de la jalousie de l'ignorant qui fera tôt ou tard l'acquisition de ce sésame qui nous conduit vers de nouveaux cols. L'intérêt avec lequel les participants à la soirée initiation ont suivi la présentation montre que cet outil, inséparable de la carte, sera bientôt dans nos bagages comme le compteur, l'altimètre ou l'appareil photo numérique.

Quant aux humbles serre-files, ils attendirent que les derniers quittent le bar, après 0h... G. Plus Soif !

Golse Georges  
CCC n°124

## BREVET DES CIMES FRANÇAISES

Le BRA de Grenoble

Il y a eu affluence de cyclotouristes à Vizille, le week-end des 21 et 22 Juillet 2007 à l'occasion d'une nouvelle édition du Brevet de Randonneur des Alpes.

Bien que le départ ait été déplacé de Grenoble à Vizille, les Cyclotouristes Grenoblois ont veillé à conserver l'itinéraire de légende empruntant les cols de la Croix de Fer et du Galibier. Les cyclotouristes désirant parcourir le circuit en deux jours, pour tenter le BAC, sont partis sous le soleil dès le samedi matin pour aller dormir dans la vallée de la Maurienne. Certains sont même montés jusqu'à Valloire ou Valmeinier mais au prix d'une fin de randonnée un peu arrosée. Cette vague orageuse s'attarda en soirée sur Vizille et impressionna les cyclotouristes randonneurs qui devaient partir le lendemain.

La presse locale, par la voix du Dauphiné Libéré, n'a pas hésité à comparer le Brevet de Randonneur des Alpes à un Paris-Brest-Paris de montagne ! La comparaison était juste, car les randonneurs les plus lents sont partis dès 2h00 en faisant une croix sur quelques heures de sommeil, suivis par d'autres à 3h00 et par les plus rapides à 5h30.

Il ne pleuvait plus et les cyclotouristes ont remonté rapidement la vallée de la Romanche. L'organisation était bien rodée. Le président des Cyclotouristes Grenoblois, Jules Arnaud, vint relayer les motards en

indiquant aux participants de bien tourner à gauche à Rochetaillée pour commencer l'ascension du Col de la Croix de Fer long d'une trentaine de kilomètres...

Bien avant Articol, les cyclotouristes ont mis la tête dans les nuages, dans un brouillard à couper au couteau, où les phares à diodes traçaient des faisceaux lumineux... Une courte descente apparut, puis une montée raide dans le défilé du Maupas pour rejoindre le barrage de Grand Maison que certains n'ont pas vu... Au fond, le Col de la Croix de Fer attendait les cyclotouristes. Tenu entre autre par Patricia Véron et Christian Serret, revenus d'un long voyage sur la route de la soie (voir <http://desroutesdesoie.homeip.net>) et membres du club organisateur, ils proposaient du thé chaud et des friandises aux participants qui avaient besoin de se réchauffer car au dessus des nuages, la température avoisinait les cinq degrés...

Après avoir contemplé la mer de nuages qui recouvrait la vallée de l'Arvan, les participants sont rapidement arrivés au Pont de Belleville avant de remonter au Col du Mollard... La descente dans la vallée de la Maurienne n'était alors qu'une formalité par la route à la cinquantaine de virages pour rejoindre Villargondran...

A Saint Michel de Maurienne, un copieux plateau repas attendait les cyclotouristes. Composé de crudités, de pain moelleux, d'une salade de pâtes, de plusieurs tranches de rôti de porc froid, d'un morceau de fromage et d'une tarte aux pommes, il contenait tous les bons ingrédients pour avaler sereinement les trente quatre kilomètres d'ascension pour rejoindre le Galibier via le Col du Télégraphe...

Long d'une bonne dizaine de kilomètres, la grimpe du Col de Télégraphe permit d'arriver à Valloire en se frayant un chemin à travers les nombreux ânes qui divaguaient au centre ville à l'occasion de la fête de l'âne... Toutes les bonnes conditions (soleil revenu, températures clémentes) étaient réunies pour une belle ascension. Après avoir laissé sur la droite la combe de Mortavieille, la grande Roche Olvera, les cyclotouristes sont arrivés à Plan Lachat... Au pied du Grand Galibier, les plus petits développements ont été utilisés pour rejoindre les Granges du Galibier, le tunnel du Galibier, et enfin, au prix d'un ultime effort, le Col du Galibier, véritable toit de cette randonnée alpine.

On prit beaucoup de plaisir à se ravitailler, à se faire photographier devant des paysages grandioses, à profiter de cet instant comme cette cyclotouriste strasbourgeoise qui n'était jamais montée aussi haut en vélo. Membre du club organisateur, Jean Tixier prenait plaisir à conseiller de manger salé en cette fin de randonnée, pour changer des mets sucrés des ravitaillements de la matinée...

Une longue descente attendait les cyclotouristes pour rejoindre le département de l'Isère à la Grave. Sous le barrage du Chambon, au Fresney d'Oisans, un diverticule proposait aux cyclotouristes de visiter les balcons d'Auris en Oisans par le belvédère de l'Armentier en tentant le Super BRA... Au prix d'une raide montée, les participants ont découvert une petite route, taillée dans la montagne et surplombant la vallée de la Romanche. A la Garde, les cyclotouristes étaient récompensés de leurs efforts et rejoignaient Bourg d'Oisans par la célèbre descente de l'Alpe d'Huez...

Un nouveau ravitaillement bien garni à Bourg d'Oisans permettait de rejoindre Vizille à son rythme et en prenant son temps. A l'arrivée, un diplôme et un cadeau furent remis à chaque participant, sans oublier la tombola gratuite et les traditionnelles remises de récompenses...

Dans la même journée de ce dimanche 22 juillet 2007, les Cyclotouristes Grenoblois proposaient un parcours découverte, sur un itinéraire différent par les cols de la Morte, de Malissol et d'Ornon et un parcours découverte destiné aux plus jeunes cyclotouristes.

Au total, ce sont plus de 1500 cyclotouristes qui ont participé à ces parcours de légendes. On note la présence d'au moins deux tandems et de deux vélos couchés, de plusieurs participants britanniques et d'un tasmanien...

Depuis les six dernières éditions du Brevet de Randonneur des Alpes, le temps a toujours été clément. Prévoyez en 2009 de prendre rendez-vous avec ce parcours mythiques, le BRA vous attend... Un rendez-vous avec la montagne ?

Jean-Philippe BATTU  
CC n°5874

## SORTIE VTT EN SUISSE

Orsières (TOPO de Michel Mathieu)  
samedi 1er septembre 2007

C'est sous un magnifique soleil mais une température un peu fraîche, 12° et même 6° dans la montée en dessus de Chandonne que 14 vététistes (dont plusieurs Français) étaient présents pour ce rendez-vous au dessus de Martigny.

Après une longue montée (1400m de dénivellation) en passant par Le Coeur et l'alpage d'Erra nous arrivons au col de Mille (CH-VS-2472) où nous pouvons profiter d'un magnifique panorama sur les stations environnantes et les sommets saupoudrés de neige fraîche.

Après une photo de groupe devant le panneau, tout le monde se dirige vers la cabane et devant la carte alléchante nous décidons de nous installer pour déguster la soupe pain fromage, les röstis ou même pour certains la fondue.

La suite du parcours s'effectue sur la crête en passant par le Basset (CH-VS-2365) et le col de Chargerat (CH-VS-2331) avant la longue descente sur Orsières. Après cette superbe journée tout le monde se retrouve autour d'une bière avant de retourner chez soi.

Merci à tous pour votre bonne humeur et la très bonne ambiance lors de cette journée.

Pierre Mai  
CC n° 4906

# SORTIE VTT AU-DESSUS DES DIABLERETS

Samedi 21 juillet 2007

Il y avait 10 Français (3 Alsaciens, 2 Pyrénéens, 2 Savoyards, 1 Grenoblois, un couple des Alpes-Maritimes) et 8 Suisses pour cette première sortie VTT.

Un magnifique soleil sur la place de la gare des Diablerets pour boire un petit café avant le départ, 9h15 (quart d'heure vaudois oblige) le groupe se met en route pour l'ascension du col d'Isenau (CH-VD-2077), plusieurs petites pauses dans la montée pour admirer le paysage et rester groupés.

Route goudronnée les huit premiers kilomètres puis R1 jusqu'à 1 km du sommet et l'on termine sur un sentier S1 et quelques passages en poussage.

Ensuite marche arrière pour tomber sur le col des Andérets (CH-VD-2030), puis descente sur le versant Est pour atteindre le col de Voré (CH-BE-1918) en aller et retour.

A 13h00 arrêt sur le versant Est du col des Andérets, chacun sort de son sac son pique-nique tout en admirant le Arnensee.

Après la pause il nous restait la descente sur le col du Pillon (CH-VD-1546) avec vue sur le massif des Diablerets, un petit arrêt au lac Retaud et toute l'équipe se retrouve sur une terrasse autour d'une bière.

A refaire cette année pour ceux qui n'ont pas pu venir.

Pierre Mai CC n°4906

# CONCENTRATION SUISSE AUX AVANTS

Dimanche 26 août 2007

8h30, Les Avants, les premiers participants arrivent et sont accueillis avec le café.

A 9h00, départ des 16 membres du CCC et 8 membres du CCR jusqu'au col de Sonloup où s'effectue la séparation des routiers qui vont faire entre 40 et 60km suivant les groupes, des vététistes qui eux en feront 26 avec 3 cols (Soladier, La Forcla et Jaman) et, pour ceux qui n'ont pas peur de pousser un peu, le col de Bonaudon en aller et retour.

Excellente ambiance sur ces chemins préalpins où nous avons pris le temps d'admirer le paysage et de prendre de nombreuses photos.

Une chute (sans gravité), une crevaison et c'est la descente rapide sur Les Avants où nous attend l'apéritif suivi d'un sympathique pique-nique pris en commun.



Un grand merci à tous pour votre convivialité et votre bonne humeur.

Les plus jeunes participants avaient 9 et 12 ans, et le plus âgé 76 ans.

Pierre Mai

## ASSIS ET DE BOUE

Le 8 septembre 1991 j'avais participé à une journée CCC dans la forêt de la Grésigne où nous avons franchi 13 cols du Tarn. C'est pourquoi j'avoue avoir hésité à revenir en ces lieux pourtant peu éloignés de mon domicile aveyronnais puisque j'avais déjà fait sur place ma moisson de cols.

Cependant le plaisir de rencontrer des confrères de toutes les régions et de retrouver des amis à l'occasion de cette AG annuelle du Club des Cent Cols m'incitèrent à me rendre à Fontbonne, où je fus chaleureusement accueilli par les organisateurs du Véloce Club Montalbanais, en particulier Georges Golse, Daniel Randard et Francis Touzeau, tous de vieilles connaissances, ainsi que par les responsables nationaux et régionaux, cette rencontre réunissant un aréopage de sommités CCC et OCD, ce qui est tout à fait normal pour des confréries montagnardes. J'y ai revu avec grand plaisir les Carcassonnais Claude Iché et Maggy Riva, qui avaient il est vrai pesé sur ma décision d'effectuer ce déplacement.

Chaque chambre collective avait un nom de col, ce fut celui de la Liberté en ce qui me concerne, pour un couchage mixte un peu spartiate, où je retrouvais Jean-Jacques Laffitte, un ancien compère de nombreuses virées en montagne, ainsi que Jean Lacourt.

Par suite d'une pluie persistante, les sorties collectives vélo furent justement annulées le samedi, remplacées agréablement par d'intéressantes projections en attendant la studieuse AG avec une maîtrise de l'informatique qui laisse admiratif un vieux comme moi peu doué en la matière.

Le lendemain, heureusement sans pluie, 2 randonnées étaient programmées, une pour les vélos de route, l'autre pour les VTT. Finalement j'accompagnais la Girondine Nadine Schneeberger qui avait prévu d'aller en solitaire cueillir le Pas de la Clède qui ne figurait pas sur mes tablettes.

L'approche sur la route goudronnée, bien que détremmée, ne posa pas de problème à nos deux habitués de randonneuses avec garde-boue. A un moment indiqué avec précision par le GPS de Nadine, il fallut emprunter un chemin de terre sur plusieurs kilomètres. C'est là que les difficultés commencèrent tant le sol était détremmé et mouvant. Avec un peu de patinage, nous arrivons cahin-caha à notre but.

Mais nous n'étions pas au bout de nos peines, car c'est au retour, après une petite pause, que nous eûmes le plus de mal. En effet une glaise tenace et collante s'accumulait progressivement sous les souliers dès qu'on mettait pied à terre et bloquait littéralement les roues en particulier à l'avant. A chaque tour de roue, la gadoue se coinçait entre les pneus et les garde-boue, qui pour une fois portaient bien leur nom. La bavette en bas du garde-boue, pourtant indispensable en cas de pluie et de route mouillée, servait en quelque sorte de pelle pour remonter la terre ! Avec des branchages et le couteau de Nadine, il fallait fréquemment essayer d'enlever cette fange. Je dus me résoudre plusieurs fois à porter le vélo ou du moins à ne faire rouler que l'arrière pour ne pas continuer à m'embourber, mais c'est alors mes vieux

souliers qui en ont tellement pâti que j'ai dû renoncer à les remettre en état, une des semelles étant sortie de son emplacement.

Je suis presque "à boue" et c'est avec soulagement que j'arrive au bout du chemin et que je retrouve le goudron et Nadine qui m'y attendait. En effet elle avait moins souffert que moi car sa machine comporte un espace entre les pneus et les garde-boue un peu plus grand que pour les miens, pourtant correctement positionnés. Un nouveau nettoyage permet de retrouver un roulage normal.

Souhaitant participer à la cérémonie en l'honneur de Joseph Bastit que j'ai très bien connu, je quitte Nadine, avec son accord, tandis qu'elle continue seule pour aller chercher deux autres cols une fois passé le dolmen de Vaour.

Du fait des événements sus-indiqués, j'arrive cependant trop tard mais les officiels sont encore là pour une photo devant la stèle avec Louis Romand.

Je n'ai plus qu'à rejoindre notre hébergement tout proche pour un convivial pique-nique en commun après une bonne douche. Inquiet de ne pas voir revenir Nadine, je le signale aux organisateurs et je retarde mon départ jusqu'à son retour.

Si, en dehors des chaussures, je suis resté propre (il n'en est pas de même des vététistes !), ma randonneuse 650B n'est plus qu'un tas de boue qu'il ne sera pas facile de remettre en état une fois séchée dans sa gangue.

Il me reste dans le coin à passer, avec mon ami de Gaillac le Petit Robert, le Pas de Littré (qui figure dans le dictionnaire Chauvot) et, dans mon Tarn-et-Garonne natal, le col de Viandes, bien que je sois plutôt végétarien : j'espère le faire assis mais sans boue.

Henri BOS CCC n°110

## APRÈS LES COLS...IL Y A ENCORE DU PLAISIR !

Pour ceux qui ont dû renoncer à "la chasse aux cols" et à tous ceux qui devront, pour une raison ou une autre, y mettre un terme dans un avenir plus ou moins lointain, je suis heureux de dire que l'on peut encore prendre du plaisir sur son vélo grâce à la "réalité virtuelle".

Si je me permets de vous faire part de mon expérience, ce n'est pas pour fanfaronner, mais seulement pour affirmer que, malgré les handicaps qui m'interdisent définitivement de reprendre le vélo sur la route, je suis très heureux...

Chaque matin, je pédale, une heure ou deux, sur mon vieux et fidèle vélo devant l'écran de l'ordinateur qui commande le frein du home-trainer en fonction du profil de la vidéo de cols que je connaissais bien ou que je découvre.

Bien sûr, il me manque les sensations que vous connaissez bien, mais le paysage qui défile plus ou moins vite suivant l'effort fourni, la forte pente qui s'annonce à l'horizon, le plongeon dans la descente, tout cela me rappelle ce que j'ai aimé et dont je reste passionné.

Le plaisir de comparer ses performances sportives actuelles à ses propres références réelles n'est pas négligeable, d'autant plus que le contrôle médical montre d'excellents résultats au niveau cardiovasculaire.

Bref, je me sens bien et je souhaite à tous ceux qui le peuvent de trouver le bonheur, même si "les cols" est finie !

Gérard SOUDAIS  
CC n°4415

## RETRAITE

Retraité depuis une dizaine d'années, j'avais plutôt tourné mes activités sportives vers la randonnée pédestre, mais, resté fidèle à mon club cyclo dont je fais partie depuis son origine, je maintiens une activité cycliste dite d'entretien.

Mais ...

Quelques nouveaux arrivants, qui avaient pris connaissance de l'existence de la confrérie, se prirent au jeu et commencèrent à accumuler les sorties "colistiques". Emu par cet appel d'air frais, engendré par les grands espaces, je pris le mors aux dents. Je voulais rester devant, et surtout atteindre la barrière mythique (pour moi) des 1000 cols, le premier de notre mini-confrérie poncharvine. Ce qui fut fait en octobre 2007.

Finalement je pense que mes copains sont sympas, parce que, en laissant traîner mes oreilles de-ci de-là, les 1000 cols, j'ai compris qu'ils avaient dû les passer une semaine avant moi... Le respect de l'âge ?

Le but est atteint et je ne compte pas, bien sûr, en rester là... Attention les jeunes... Chaud devant !

Merci pour votre travail de documentation et de suivi de toutes les activités du Club des Cent Cols.

Raymond BEL  
CC n°818

# DE LA FAÏENCE À LA PORCELAINES OU D'UNE A.G. À UNE AUTRE A.G.

En bon comptable que je suis depuis maintenant un certain temps, le Club des 100 cols me tentait depuis longtemps, surtout après notre balade alpestre de cet été. Mais il fallait lister et compter toutes les pentes gravies: un soudain courage automnal et voilà 15 années répertoriées (il reste encore les parcours des 20 premières à retrouver). Le rassemblement annuel des 100 cols a lieu cette année à Montauban.

Il y a deux ans, notre président m'avait entraîné à l'A.G. fédérale de Vichy; j'avais beaucoup aimé l'ambiance chaleureuse et passionnée de ce rassemblement, et ce n'est pas notre organisation de Décembre 2006 qui me fit changer d'avis. Alors, va pour Limoges !

Mais pourquoi ne pas relier ces deux assemblées (se déroulant à une semaine d'intervalle) par un petit V.I. hivernal, une grande première pour moi ?

Me voilà donc dans un gîte de la forêt de Gresigne, au sud des gorges de l'Aveyron, au milieu d'une bonne centaine d'escaladeurs de tout poil. Je me rends rapidement compte que mes 500 et quelques cols me classent dans la catégorie des petits, peut-être lion dans les Flandres, mais chaton chez les 100 cols. Je pensais ne jamais fréquenter de près ou de loin une quelconque secte, mais là ....

Pour résumer le tableau, la sortie du dimanche matin - 43 bornes - comportait 12 cols ! tous reconnus par la confrérie: avec nos trois sommets du Nord-Pas de Calais, nous aurons beaucoup de mal à concurrencer les Pyrénéens et les Savoyards présents en force à Montauban. J'ai quand même précisé à l'assemblée que le Pas de Calais n'était pas un col, et que dans le Nord, nous étions spécialisés dans les demis pression sans faux-cols ! Une très belle assemblée, bien arrosée de petits vins du pays: on m'a promis de la bière au tirage lors de ma prochaine visite.

J'étais invité à Montauban chez Georges Golse, éminent randonneur avec qui j'avais parcouru la Sardaigne en mai 2006. Sous un ciel bas et menaçant, Georges accompagna les premiers kilomètres de mon voyage, entre Tarn et Garonne. Après un arrêt à Moissac et un coup d'œil rapide au superbe portail de l'église (le monastère était fermé), nous grimpons jusqu'à Auvillar, un des plus beaux villages du Tarn-et-Garonne, où nous attendent des halles très particulières et un excellent repas digne du sud-ouest, tout cela pour 11 euros ! Ville de la faïence au 18<sup>e</sup> siècle, Auvillar comptait à cette époque 2.000 habitants dont 300 à 400 potiers. Un B.P.F. à ne pas manquer donc.

Georges reprend alors la route de Montauban; pour ma part, suivant la vallée de la Bargelonne, je grimpe à Lauzerte et contourne Montcuq sous une des rares (mais bonnes) averses endurées pendant les cinq jours, avant de filer sur Cahors, terme de ma première étape.

Toujours un peu de soleil froid pour suivre les méandres du Lot jusqu'au B.P.F. de Luzech, au milieu des vignes. Je rebrousse chemin et après avoir admiré et photographié le pont Valentre dans CAHORS, la vallée du Lot change complètement d'aspect, encastrée sous la falaise jusqu'à Saint Cirq-Lapopie. Le panorama est un peu bouché, le village désertique et le salon de thé très déprimé (son patron, en l'absence de touristes.... Et ce n'est pas fini). Seule la grimpette me laisse un plaisant souvenir.

Heureusement la vallée du Cele, suivie jusqu'à Figeac, me réconcilie avec le tourisme à bicyclette: verdure, rochers et quelques villages superbes (Espagnac).

L'accueil avant Figeac de la famille Berge, cyclotouristes amis de Georges, conclut en beauté et convivialité cette journée: bien sûr, la seconde salle de bain de la maison est en pleine transformation, mais l'usage de la première fut suffisant pour reprendre une apparence humaine et la cuisine n'était pas en travaux ! Merci à vous aussi pour votre accueil, nous vous attendons en 2009 pour la Semaine Fédérale de Saint-Omer.

La brume qui noie FIGEAC le lendemain matin se déchire progressivement dans la longue côte en direction de Rocamadour. Traversant le Parc Naturel des Causses du Quercy, je m'en vais tranquillement, au milieu de petites forêts et bestioles à cornes, photographier sous tous ses angles ce village-rocher mondialement connu. Aujourd'hui, c'est un véritable parcours breveté par l'UNESCO: le prochain arrêt est pour Padirac et son gouffre.

Et ce n'est pas fini: après avoir franchi la Dordogne, après une pensée pour notre passage au belvédère de Gratte-Bruyère en 2000, sur la route de Barcelone, voilà Collonges-la-Rouge, vieux village du comté de Turenne construit en grès rouge: grand effet sous le soleil. Il fallait bien calmer un peu un après-midi de rêve: une grosse averse dans la descente sur Brive-la-Gaillarde s'en charge, me privant d'une balade dans cette ville méconnue. Il me faudra y revenir, les B.P.F. de Corrèze m'y entraîneront.

Le ciel bien bouché ce matin m'incite à modifier quelque peu mon itinéraire: ce sera Limoges ce soir. Même dans le brouillard, la vallée de la Vézère est accueillante. Pour aller pointer à Voutezac, il faut quitter la vallée et le parcours devient brusquement bien vallonné. Je traverse Lascaux (pas le pays de la grotte), Pompadour, avant de ressortir l'appareil numérique à Ségur-le-Château baigné par l'Auvézère, superbe petit bourg dominé par un château féodal qui mériterait un coup de tampon cyclotouristique.

Voilà tout d'un coup la bruine qui s'invite sur mon parcours: bien sûr, la remontée vers Limoges est moins plaisante, malgré un bon repas à Saint-Yriex et un accueil plus que parfait à l'office de tourisme de Nexon. Les explications "nexonniennes" me permettent de gagner, en suivant la Vienne, Beaubreuil, quartier nord de Limoges où se déroulera l'Assemblée Générale.

Ayant réduit quelque peu le parcours, je dispose d'une journée entière pour me balader dans la ville natale de mon père, où j'ai passé de nombreuses semaines de vacances chez ma grand-mère il y a maintenant bien longtemps. Souvenirs, souvenirs dans la capitale de la porcelaine, produite ici depuis le XIXe siècle.

Je pris autant de plaisir à assister à l'Assemblée, même si l'implication était bien différente et l'émotion moindre sans l'Hymne final à Jean Bart. Mais le monde dirigeant de notre belle activité put vérifier que nous sommes toujours des gens de grande sensibilité lors de la remise à notre président de la médaille d'or de la Fédération par Dominique Lamouller: Jean-Claude ne réussit pas à chanter Jean Bart ou Co Pinard, même son rire ô combien célèbre et bruyant resta bloqué dans le fond de sa gorge: l'atmosphère était humide en ce dimanche sur le Limousin.

# LES CRÊTES DU GRANON

Je suis en retard : non pas sur mon parcours, ni sur un horaire prévu à l'avance puisqu'au demeurant, nous les cyclotouristes, nous n'avons, pour satisfaire notre passion, pas d'impératif, pas d'obligation à l'instar de nos amis cyclistes adeptes de la "compétition"...

A chacun sa conception pour pratiquer le vélo ; toutes sont nobles et respectables dans l'esprit et la lettre ! Mais, je suis tout de même en retard : oui, en retard sur mon listing "100 cols" pour les fameux cols à plus de 2000 mètres !

En effet, le règlement de ce club, dont les adhérents collectionnent les cols (si vous ne le saviez pas, voilà qui est dit) exige de présenter 5 cols de plus de 2000 mètres chaque fois que la liste s'allonge de 100 cols, petits et grands : le tout étant basé sur la confiance, car au Club des 100 cols, il n'y a pas de tricheurs et, si d'aventure il y en avait un, il ne tricherait qu'avec lui-même. Je le plaindrais sincèrement lorsqu'il se regarderait dans la glace le matin en se rasant !

Les chiffres, je n'aime pas particulièrement et pourtant, il en faut dans la vie et pour les "100 cols" obligatoirement aussi. Les voici en ce qui me concerne : je vais bientôt franchir le cap des 1200 cols (Ce n'est pas un exploit, mais j'en retire tout de même quelques satisfactions). En application du règlement il me faudrait donc : 12 fois 5, soit 60 cols de plus de 2000 mètres. Mon listing en affiche 53 : j'accuse donc un retard de 7 "grands" cols.

Problème ?

Je n'envisage pas d'aller dans l'Himalaya, la Cordillère des Andes, les Rocheuses ni même de parcourir, en m'appliquant sur des itinéraires de choix, la Suisse et l'Autriche pour obtenir ces fameux sésames afin de pas m'exposer aux foudres (sic) des dirigeants centcolistes (on ne badine pas avec le règlement !)...

Il reste le VTT avec ses sentiers à ornières et éboulis qui serpentent là-haut dans la montagne, octroyant des passages frisant ou dépassant les 3000 mètres d'altitude.

Oui bien sûr mais je ne pratique pas le VTT. Quoi ?

Dans un numéro de la revue des 100 cols, j'avais lu qu'autour de Briançon ainsi que de part et d'autre de la vallée de la Guisane il y avait de très grandes possibilités de cols à plus de 2000 pour les vététistes confirmés (plus de 50 si ma mémoire ne me fait pas défaut). Me voilà plongé dans mes archives où j'ai trouvé la rubrique convoitée.

Après mûres réflexions et études précises sur la carte IGN , ce sera pour mon appétit de cols "Les crêtes du Granon" et en vélo de route s'il vous plait !

Voyez plutôt : parti à 5h45 de Monétier-les-Bains, aux primes aurores (en réalité, il fait encore nuit : c'est, comme l'a dit Corneille dans Le Cid, « Cette sombre clarté qui tombe des étoiles »), j'attaque après trois kilomètres en faux-plat descendant, non pas les Rois Maures, mais un roi des Alpes Dauphinoises : le col de Granon.

Magnifique, des vues splendides, un revêtement idéal qui s'élève, pour atteindre cette majesté, à 9,5 % de moyenne sur 12 km sans une once de repos ; c'est l'apanage des Rois : il faut souffrir pour les voir...

300 m avant le sommet, je suis dépassé, sans le moindre salut, par le cycliste que je voyais monter derrière moi dans les lacets et il m'accueille sous le panneau "Col du Granon 2413 m".

« Alors papy (sic), pas trop dure cette montée du Granon ?

- Ben, ma foi, j'y suis : 1h20 de grimpe mais à la fraîche, cela peut aller !

- Moins de 50 minutes pour ma montée à fond ! »

Et, examinant Pégase, mon fier destrier, il ajoute :

« Ah, tu as un triple ! J'ai tout passé en 39-23 !

- Oui, j'ai mis la moulinette car, à près de 77 ans, c'est fort nécessaire ! »

Ma déclaration, vu l'étonnement dans ses yeux, a fait son effet et mon Pégase n'aimant pas être examiné, j'ai ajouté tout de go :

« Bon ! Eh bien maintenant, je vais cueillir cinq 2000 sur des sentiers de chèvres »

Et, je l'ai laissé là de ses appréciations... Ah mais !

J'ai continué ma quête des plus de 2000 par le col des Barteaux, 2382 m, situé à l'est du Granon, après à l'ouest les cols des Cibières, 2525 m, de l'Oule, 2548 m, et la porte de Cristol, 2531 m, véritable coup de sabre dans une arête rocheuse et enfin, dans la descente du Granon à 4,5 km à droite de la route goudronnée, le col de Buffière, 2427 m.

Le tout par des chemins sableux au possible, couverts de caillasse ou par des sentes de montagne aux profondes ornières, gros éboulis et cascades d'escaliers sur des roches plus ou moins branlantes. Soit 25 km qui m'ont demandé un peu plus de 5h d'efforts avec environ :

20% en équilibre précaire sur le vélo,

70% de poussage,

10% de portage en particulier pour atteindre la très difficile Porte de Cristol.

Pégase, malgré sa vaillance, n'en pouvait plus et m'a bien précisé qu'il n'accepterait plus de faire pareil parcours ! Bon, c'est noté...

La suite de mon voyage itinérant s'est déroulé sans problème ; un petit col vers Turriers, un autre vers Céreste et me voilà rentré à Aix avec six nouveaux plus de 2000 dans mon escarcelle.

Le TOP ? 53 sur mon listing plus 6 font 59 : c'est bien le compte, impossible de déroger à la rigueur arithmétique ! Zut!, il m'en manque un pour satisfaire au règlement drastique du club des "100 cols" (voir le calcul indiqué plus haut) et j'adresse cette requête :

« S'il vous plaît, Monsieur le Président des 100 cols ou plus simplement Cher Ami Cyclo, pouvez-vous, dans votre très grande sollicitude, m'autoriser à présenter ma nouvelle liste avoisinant les 1200 même s'il me manque un seul petit 2000 ?

C'est promis, l'an prochain en 2008, j'irai cueillir le Grand-St-Bernard que je n'ai pas encore accroché à mon palmarès, dès que la nouvelle neige aura disparu évidemment »

août 2007

Note de la rédaction : *André, devant tant de constance, ton Délégué a bien enregistré ton score de 1221 cols, mais il semble que tu n'en sois qu'à 58 cols à plus de 2000 ; peut-être iras-tu faire le Petit Saint-Bernard après le Grand ?*

## LES BAISES ONT LA CÔTE

Une image, dit-on, vaut mieux qu'un long discours. Vous avez les images, évitons le laïus.

Vous saurez presque tout quand vous saurez que nous étions plus de 80 à participer à ce premier séjour "mimosa", premier rendez-vous encore hivernal mais bien tempéré par le climat idéal de la Côte d'Azur.

Bien sûr, il faut applaudir cette initiative de René Poty, la retraite ça donne des idées, il faut remercier Gérard Birelli pour ses circuits et son livret, ainsi que Gérard Fillion qui, en bon régional, a été le guide idéal.

Côté paysages, les images parlent d'elles-mêmes, les couleurs, le relief tourmenté du Massif de l'Esterel... manque peut-être le vent, mais vous savez tous que la Méditerranée sans vent, c'est comme Roux sans Combaluzier chez les ascenseurs...

Pour l'ambiance, vous voyez les sourires, vous devinez les conversations... Ce que vous n'entendez pas, ce sont les accents. Là, il y avait un concentré de ce qui se fait dans notre pays et même hors de l'hexagone puisque un quatuor belge, un duo suisse et un soliste italien avaient enrichi notre chœur.

Quand le silence s'installait, ce n'était pas pour écouter le chant des oiseaux mais c'était que la pente devenait rude, que les pieds avaient quitté les pédales pour rejoindre le sol... Et tout le monde s'attendait, s'entraidait, s'encourageait, s'enhardissait à aller chercher les nouveaux cols, les nouveaux Pas, les nouvelles Baisses que les additifs avaient offerts à notre convoitise.

On a moissonné en VTT et vendangé à vélo de route... à moins que ce soit le contraire. La récolte, si peu perturbée par une après-midi de pluie, fut excellente.

A propos de vendanges, il se pourrait fort bien que les Corbières voient s'abattre un vol de rapaces en mars 2009 ?

Georges GOLSE

CC n°124



# RANDONNÉE EN PAYS DE FOIX, DANS LE DOMAINE DE L'OURS

Il y a quelques années, déjà, un article de "Cyclotourisme" avait attiré mon attention. Il s'agissait d'une rando-découverte en Couserans, dans le département de l'Ariège.

C'est au départ de Foix, pour des raisons de facilité de déplacement que j'ai effectué cette rando. Dès le départ, ça monte, doucement, puis plus dur, jusqu'au col des Marrons (990 m), et celui de Jouels (1242 m) en enchaînant sur le col de Péguère (1375 m) puis celui de Portel (1432 m) Enfin un peu de descente et une légère remontée pour atteindre le col de Pradel (1300 m). De nouveau une petite descente et une courte remontée pour passer au col de la Crouzette (1241 m).

Là, surprise, me voilà au beau milieu d'un imposant troupeau de vaches en transhumance. Une vitesse réduite et une attention maximum s'imposent; ces vaches n'avaient pas toujours un œil bienveillant sur ce drôle de bestiau qui venait, d'un seul coup se mêler à elles. Après avoir quitté la compagnie de la gent bovine et avoir reçu des gardiens de ces bêtes à cornes des consignes de prudence, une longue et délicate descente, des passages à plus de 13%, sur une route étroite à souhait obligeant à garder les mains sur les freins en permanence ce qui eut pour conséquence que les poignets pré-arthrosiques de papy se font cruellement sentir.

Enfin, la route s'élargit et se fait moins pentue, puis voilà le village de Biert, où je m'accorde une pause casse-croûte réparatrice. Mais il faut rejoindre Foix par Massat (lieu de départ "officiel" de la rando), le col d'Espières (794 m), celui du Four (823 m), celui des Caougnous (947 m) et enfin le col de Port (1249 m).

Et là, remettez-nous ça, de nouveau un troupeau, non pas en transhumance, mais tout simplement en pâturage, en toute liberté dans la montagne. Ce qui est relativement fréquent dans les Pyrénées. Mêmes règles que précédemment. Oui mais voilà, à la fin du troupeau, bien au milieu de la route, la barrant aux trois quarts, un taureau bien costaud et au regard pas très avenant. Que faire ? Il fallait bien passer; donc, j'y vais, au ralenti, car il ne s'agissait pas de fâcher "monsieur", et en ne quittant pas des yeux ce mastodonte, qui tout compte fait, n'avait strictement rien à fiche de papy Claudius, qu'il regarda passer d'un air dédaigneux.

Cet obstacle passé c'est la ligne marquant le sommet du col et la vue sur la vallée quelques centaines de mètres plus bas. Ensuite, il ne reste plus qu'à se laisser glisser vers Tarascon-sur-Ariège et Foix. Une belle ballade de 92 km dans ces belles Pyrénées ariégeoises. Des routes tranquilles, des vues magnifiques sur les Pyrénées.

Je ne vous pas ai parlé du territoire de l'ours. Pourtant, j'étais en plein dedans. Sur la route beaucoup d'inscription, "oui à l'ours", "non à l'ours", en quantités égales pour les " oui" et les "non", un beau 50/50 bien français. Mais pas de Balou, car c'est de lui, qu'il s'agit. Je dois dire que je me félicite de ne pas avoir rencontré ce plantigrade, car je ne vois pas comment j'aurais réagi. Mais quelle idée de réimplanter ces bêtes sauvages dans des lieux d'élevage et de plus en plus urbanisés ! Il paraît que c'est de l'écologie. Bon, je veux bien, mais je n'en pense pas moins !

Enfin, si vous avez l'occasion de faire cette rando-découverte, n'hésitez pas. Sur la journée c'est à la portée de tout chasseur de cols, et naturellement, de tous les membres de notre honorable confrérie.

Merci aux cyclos de la région de m'avoir fait découvrir cette magnifique randonnée.

P.S : Et l'ours ? "Même pas peur !" Oui, bon ça va, je ne vais pas faire le malin, c'est facile devant son ordi !

De toute façon, je reste : "L'homme qui n'a pas vu l'ours". Et vous, "L'homme (ou la femme) qu'a vu, ou lu, l'homme qui n'a pas vu l'ours".

Claude JARNO

CC n° 2636

## JUILLET 2007 : ALPES, PYRÉNÉES ET LIGNE DE PARTAGE DES EAUX MÉDITERRANÉE-ATLANTIQUE

300 Cols

26 jours de vélo

1 jour de repos

2 jours de transfert

L'année passée dans cette revue, vous avez pris connaissance de mon projet de rouler 4600 km en montant 80 000 mètres. Un an plus tard, j'ai la tête débordante d'images et de sensations vécues pendant cette aventure. Je suis même en train d'écrire (lentement !) un livre et, si un jour il est publié, je voudrais le faire traduire en français aussi. En attendant cela, voici quelques-uns de mes meilleurs souvenirs :

Ce n'est pas pour vous flatter, mais, dès le début du voyage, le Club des Cent Cols a fait plus que me tenir la main. D'abord, Claire, mon épouse, et moi avons été chaleureusement accueillis chez René et Michèle Boissier avant de descendre au point de départ à Seynod, le lendemain matin. Là, des dizaines de membres du CCC attendaient pour nous accompagner pendant les premiers km de notre aventure.

C'était très émouvant comme départ et une vraie preuve de solidarité pour ce que j'allais essayer de réaliser. Les vœux de courage et de sympathie nous ont accompagnés tout au long du voyage. D'autres membres encore nous attendaient en haut du Col de la Forclaz, la première "vraie" montée. On regardait mon vélo de plus près pour analyser les vitesses (50/34 devant, 12/25 arrière), on regardait mes jambes et là, j'ai entendu le premier de beaucoup "Ils sont fous ces Anglais" !

Deux cols de plus et notre dernier accompagnateur du CCC nous a quittés Maintenant, c'était nous et les montagnes pendant presque un mois. On n'a pas dû attendre longtemps pour voir ce que peut faire la météo en montagne: au col du Grand Cucheron, des coups de tonnerre ont été rapidement suivis de violents coups de foudre et le ciel nous est tombé sur la tête. On était trempés et plus que rafraîchis. Mais au bout de la descente, tout était sec – pas une goutte sur la route !

Le deuxième jour, j'avais sur mon plateau le Glandon, la Croix de Fer, le Mollard, le Télégraphe, le Galibier et l'Izoard. J'ai eu du mal à manger ce soir-là, tellement ma fatigue était grande! Mais je savais que, si je pouvais ne pas craquer pendant les premiers sept jours, alors j'allais réussir. Sept jours ou les routes des cols ont essayé de me casser en deux. Sept jours ou la beauté des paysages, le sourire et la patience de mon épouse, le soutien de tous ceux qui m'envoyaient des e-mails d'Angleterre et ma conviction intérieure que "J'ALLAIS ME LES FAIRE, CES 300 COLS !" ont fait que je n'ai pas cédé.

Après les Alpes, c'était mon premier jour dans les Pyrénées. Dans la montée du Port de Pailhères la météo était épouvantable. A mi-chemin, j'ai vu le jersey bleu du club sur le dos d'un des trois cyclistes qui se réchauffaient avec un café avant de tenter d'aller plus haut vers les nuages menaçants. Ils étaient au courant de mon défi et leur encouragement m'a réchauffé le cœur plus que n'importe quelle tasse de café. Après une pause photo, j'ai repris mon ascension. Au sommet, il faisait 2 degrés seulement et la pluie n'arrivait pas à tomber autrement qu'à l'horizontale !

Ma prochaine rencontre avec un maillot du CCC se ferait au sud de St-Etienne, 15 jours de vélo plus tard. Entre-temps, j'aurai vécu mes moments les plus difficiles dans la montée du Col d'Erroymendi, au Pays Basque, où le vent n'allait pas me laisser passer sans essayer de me balayer de la route. Luttant de toutes mes forces, je suis parvenu à garder mon vélo droit, sans mettre un pied à terre avant d'arriver au sommet.

Pour la section sur la Ligne de Partage des Eaux, Giles P.Croft, un journaliste/cycliste anglais m'a rejoint. Les Cévennes nous ont séduits par leur paysages insolites. La montée du Col de l'Homme Mort, en passant par 9 km de chemin en gravier, nous a vu arriver à l'hôtel à 9h du soir bien passés. Mais la patronne nous attendait et elle est même allée en cuisine pour nous faire à manger !

Avant d'entamer la dernière tranche du voyage, le CCC m'a donné encore une autre journée inoubliable. Philippe Chazottier avait proposé de rouler avec nous une journée lors de mon passage aux alentours de St-Etienne. Donc les deux Anglais étaient curieux de voir comment ça allait se passer! Dès les premiers coups de pédale, Giles et moi nous sommes rendus compte qu'on avait un sérieux rouleur avec nous ! (Il s'entraînait pour le PBP et au mois d'août il allait finir avec le meilleur temps parmi les membres du CCC). Philippe nous a guidés sur plus de 200 km en racontant des anecdotes locales et, ensemble, on a fêté le bonheur innocent de rouler en vélo. Merci encore une fois, Philippe !

Le Mont Ventoux ne m'a pas déçu: c'est ma montagne fétiche et je comptais sur ma forme après 23 jours de vélo pour essayer de faire mon meilleur temps. Jusqu'à ce moment-là, je ne m'étais jamais vraiment donné à fond, par crainte de ne pas avoir assez de réserves pour le col suivant. Mais ce jour-là, malgré les 140 km qui m'attendaient après le Ventoux, je me suis déchaîné. A partir de Bédoin, il m'a fallu un peu plus de 80 minutes pour arriver en haut. Une fois descendu du vélo, j'ai failli m'évanouir !

Mais mes plus beaux souvenirs, peut-être, viennent de la Drôme et de la région de la Chartreuse. Paysages grandioses (Combe Laval entre autres), routes superbes et la joie intérieure due à la réalisation que mon corps, mon esprit et le Destin allaient me permettre d'arriver au bout de mon défi.

Le dernier jour de mon aventure, un maillot bleu m'attendait en haut du Mont Revard. Momo m'a serré la main en disant tout simplement: " Bienvenue au Club des Cent Cols !" Ces mots m'ont ému jusqu'aux larmes...

Une bonne dizaine de membres du club m'attendaient en bas du Revard, ainsi que mes deux fils, en voiture avec mon père. Ils étaient venus pour m'escorter jusqu'à la Mairie de Seynod. Réception à l'hôtel de ville où Madame le Maire m'a présenté ses félicitations. Jean Perdoux m'a remis ma médaille du CCC et j'ai enfilé le maillot bleu avec beaucoup de fierté. C'était très émouvant, mais les montagnes me manquaient déjà. Je pense que tous les membres du CCC me comprendront.

La transition entre le monde de la Route des Cols et le monde des Hommes était difficile, aussi bien pour Claire que pour moi...

Le lendemain donc, j'ai fait quelques tours du lac d'Annecy pour accompagner Jean et René qui avaient leur propre grand défi : 10 TOURS DU LAC NON STOP (400 km au total). Ils voulaient attirer l'attention des autorités sur le besoin de compléter la magnifique piste cyclable autour du lac. Je roulais en bleu avec les autres "bleus" et je ne pouvais pas imaginer une meilleure façon de confirmer le lien que j'avais établi avec le Club et ses adhérents.

Mon défi était bien sûr quelque chose de très individualiste mais à travers les contacts que j'ai eus avec les membres du Club, j'ai senti un soutien solide et si chaleureux, basé sur l'envie de partager la vraie magie de rouler à vélo en montagne.

Merci à tous

Long Live le CCC !!

Post Scriptum : J'ai réussi à récolter plus de 10 000 euros pour la fondation M.A.G. (une organisation qui s'occupe de former des indigènes à neutraliser des mines anti-personnel dans des zones ravagées par le passage de la guerre, surtout en Afrique et en Indonésie).

Philippe Deeker

## VACANCES ROUMAINES À VÉLO

Je me suis décidé à vous raconter un peu mon périple à vélo, de l'été passé.

Tout d'abord je commence mon voyage dans la soirée du 4 juin, à 21h. J'ai pédalé toute la première nuit car je souffrais d'insomnie. Dans la première journée j'ai pédalé 230 km, mon record pour la randonnée. Je me suis senti très bien au lac du Balaton, où l'infrastructure touristique est particulièrement développée.

A cause d'un orage je suis entré en Slovénie à minuit et dans un village près de la frontière, comme je me déplaçais vers Maribor, j'ai été invité par quelques jeunes mecs à participer à une fête, où j'ai fait bombance jusqu'à 4h du matin.

Ensuite, un peu gris, j'ai campé sauvage près d'une église, que Dieu me pardonne. J'ai dormi seulement 3 heures et j'ai déguerpi pour n'être pas chassé par les citoyens. Mais les Slovènes sont très gentils.

Après Maribor j'ai pédalé à côté de la rivière Drave, des paysages magnifiques, j'ai passé Dravograd et suis entré en Autriche, où j'étais surpris par la propreté et la beauté mais attristé de constater que les prix étaient trop hauts pour mon budget de seulement 12 € par jour, donc je ne pouvais plus boire aucune bière dans les bars. J'ai pédalé à côté de la rivière Drave et puis à côté du lac Würther See et après exactement 6 jours de voyage, je me trouvais à la base de mon premier col alpestre : Wursen Pass avec une inclinaison de 18 %, le plus difficile col de mon tour.

Ensuite je suis entré en Slovénie, de nouveau, j'ai fait le col Vrsic (1611 m), dans les Alpes Juliennes, très joli, mais malheureusement, quand je descendais vers Soca, mes freins ont cédé et j'étais forcé de freiner avec mes chaussures, avec le pied gauche et j'ai détruit mes chaussures.

En route vers l'Adriatique j'ai rencontré un mec très gentil, un mécanicien très adroit qui m'a réparé les freins. Puis je suis allé jusqu'à Monfalcone à la mer pour me laver et tout de suite je me suis dirigé vers les Alpes, vers les Dolomites pour accomplir un rêve fabuleux de mon âme.

A Udine j'ai acheté les moins chères sandales de plage avec seulement 4 € et ensuite je me trouvais dans la bizarre situation de faire les cols alpestres des Dolomites, équipé très précieusement. Ainsi j'ai pédalé environ une semaine en montant 18 cols alpestres en sandales, parmi lesquels: Pordoi, Sella, Gardena, Costalunga, Campolongo, Lavaze, Rolle, Duran, San Pellegrino, Cibiana, Valles, Cereda, Aurine, Mauria, Tonale, Aprica etc. Dans les Dolomites il pleuvait chaque jour, mais j'étais touché par la beauté des paysages.

En descendant le col del Aprica une voiture s'est arrêtée et j'ai eu la grande chance de rencontrer un ex-cycliste professionnel, Raimondo Viretti, qui, impressionné, par mon tour m'a donné son adresse et m'a dit de lui rendre visite pour causer et m'aider un petit peu. Donc quand je suis arrivé à Talamona près de Morbegno, je suis allé le visiter et j'ai passé une soirée agréable avec lui et sa merveilleuse famille. Il m'a aidé, m'a donné des chaussures sportives et équipement et il m'a fait réparer ma vieille et fatiguée bicyclette.

Ensuite j'ai traversé la région des grands lacs : Como et Maggiore, et puis en passant par Biella et Ivrea j'approchais les Alpes de l'Occident. Ici j'ai fait le col Nivolet, où j'ai dormi au refuge Savoie-Nivolet et puis le lendemain j'ai éprouvé de grandes émotions en descendant vers Valsavarenche sur une route touristique très escarpée et caillouteuse.

Puis je suis entré en France par le col du Petit-Saint-Bernard, où le temps a été très mauvais, très frais, j'étais transi de froid. En France, j'ai fait encore quelques cols alpestres: Cormet de Roselend, Les Saisies, Aravis, Croix Fry et Merdassier avant d'arriver à Annecy et puis à Seynod j'ai rencontré monsieur René Boissier, que j'ai connu dans la Roumanie, car notre petite ville Ineu où j'habite est jumelée avec Seynod et en 2001 il est venu en Roumanie, à vélo avec d'autres cyclistes savoyards. Il m'a hébergé et m'a donné équipement.

Le lendemain après avoir fait un tour du lac d'Annecy j'ai rencontré Philip Deeker que je connaissais par l'intermédiaire d'Internet et qui m'avait promis de me laisser l'accompagner dans son cyclopériple extrême.

La journée suivante nous sommes partis; j'étais déjà bien fatigué après plus de 2000 km parcourus à vélo, dont 1000 dans les Alpes, sans m'arrêter aucun jour. Il roulait très vite pour moi et je ne pouvais pas aller à mon rythme, ni même manger ou faire des pauses quand j'en éprouvais le besoin. Nous avons pédalé ensemble une seule journée cauchemardesque pour moi, parce que j'étais constamment en surrégime. Nous avons pédalé 185km avec 7 cols franchis, lui en 8 heures, moi en 9 heures et le jour suivant nous devions recommencer à 7 h.

Comme toute la nuit il pleuvait et ma tente était de mauvaise qualité, j'étais malheureusement inondé et tous mes effets étaient trempés, donc je n'ai pu pas le rencontrer à 7 heures, car il pleuvait encore et j'étais tout mouillé et chagriné. A 9 h je suis parti le chercher, tout en buvant un peu de bière, car j'étais malheureux et je n'avais rien à manger.

J'ai vu sa femme qui venait en vitesse avec sa voiture. Quand elle m'a vu. elle m'a expliqué que j'étais en retard et que Philip m'avait attendu une heure puis qu'il était parti. Elle m'a emmené jusqu'à la première gare, m'a donné 100 € et nous nous sommes quittés.

Moi, tout penaud et affligé j'ai pris le premier train pour Annecy, et dans la même journée j'étais reparti, toujours à vélo vers la Roumanie, après que le généreux monsieur René m'ait donné 150 € car j'avais seulement 140 € dans ma poche.

Ensuite je suis parti vers Albertville puis vers Bourg-Saint-Maurice et puis vers l'Italie en montant le terrible col d'Iseran, mon record, et où j'ai trouvé de la neige et même une tempête de neige un 5 juillet, fabuleux!

Ensuite j'ai monté le col de Mont Cenis, puis j'ai traversé l'Italie par Pavia - Cremona - Mantova - Venezia – Trieste, j'ai fait quelques cols en Slovénie, puis en Hongrie j'ai fait le tour du lac et après 47 jours sans m'arrêter aucun jour, me voila en Roumanie, avec des souvenirs inoubliables et bien enrichi spirituellement.

Claudiu MOGA